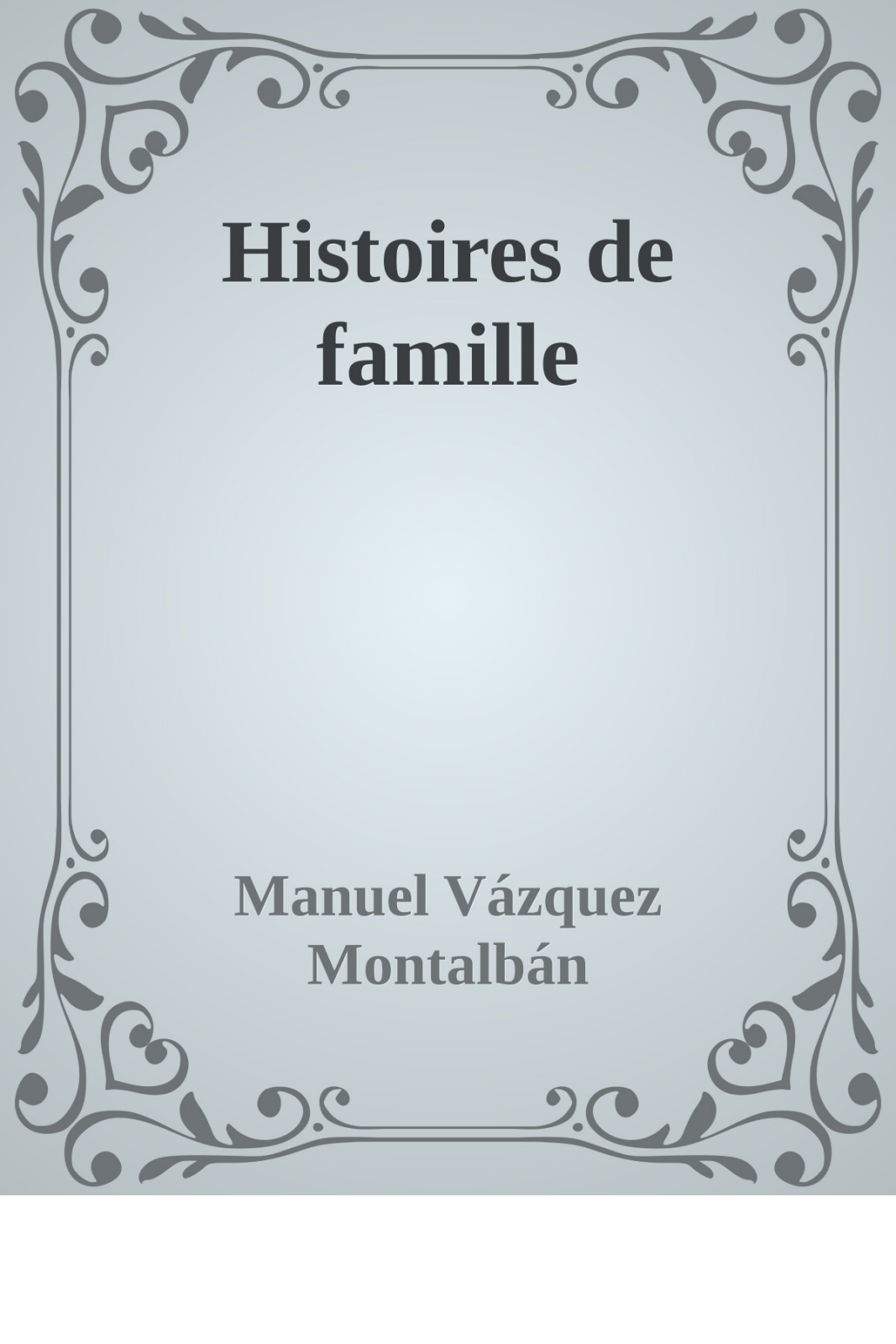


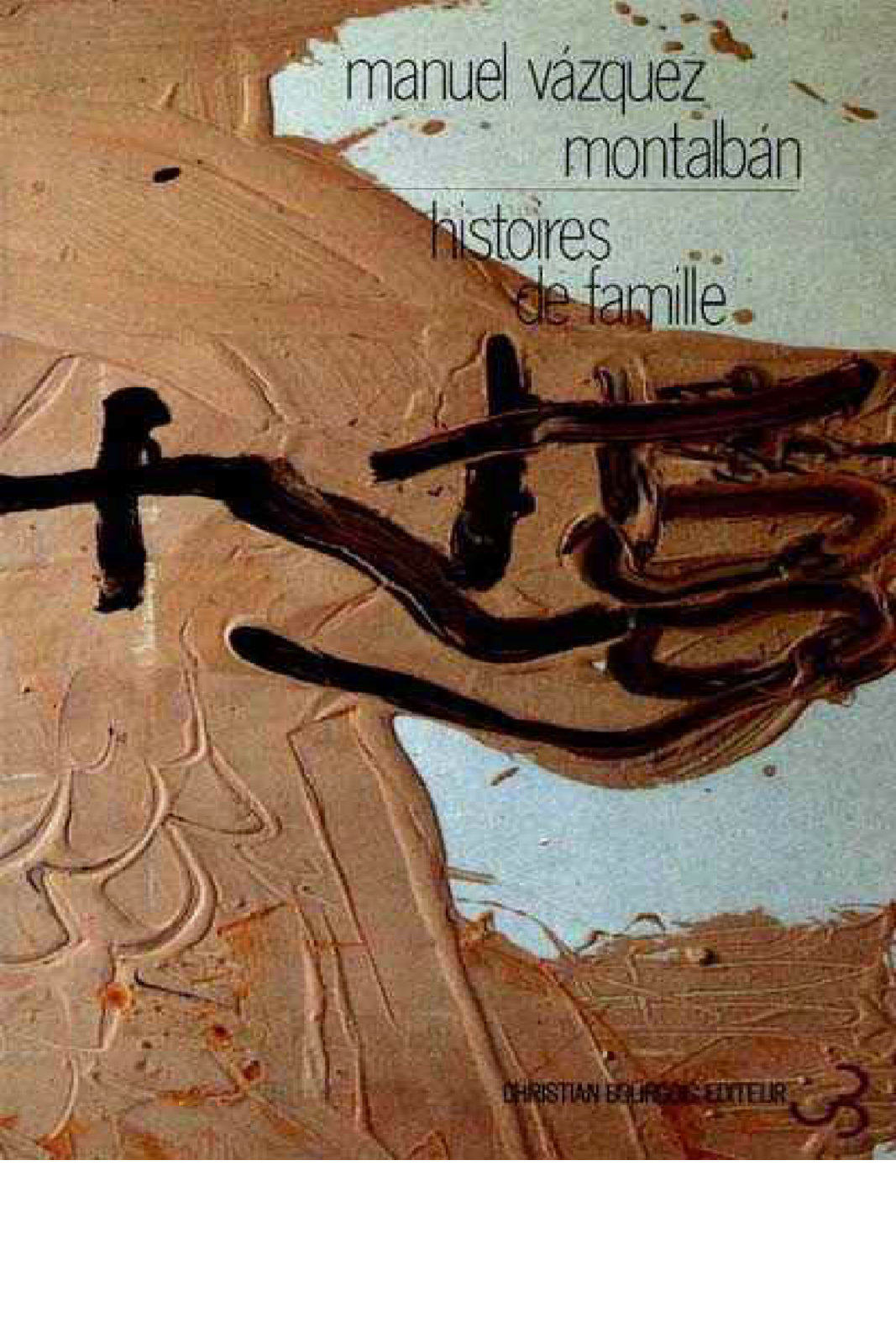
A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the central text.

Histoires de famille

**Manuel Vázquez
Montalbán**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

The background of the cover is an abstract painting. It features thick, expressive brushstrokes in shades of brown, tan, and black. A prominent dark, horizontal stroke with a crossbar is visible on the left side. The overall texture is rough and layered, suggesting a sense of depth and movement. The colors are muted and earthy, with some lighter areas where the paint is thinner or where the underlying surface is visible.

manuel vázquez
montalbán

histoires
de famille

CHRISTIAN BOURGEOIS ÉDITEUR



HISTOIRES DE FAMILLE

PAR

MANUEL VÁZQUEZ MONTALBÁN

Traduit de l'espagnol
par Alain Petre

1018

*« Grands Détectives »
dirigé par Jean-Claude Zylberstein*

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

Titre original :
Historias de Padres e Hijos

© Manuel Vázquez Montalbán, 1987
© Christian Bourgois Éditeur, 1992
pour la traduction française

HISTOIRES DE FAMILLE

Nul ne peut échapper à la relation filiale. Nous sommes tous fils ou fille de quelqu'un, même si certains refusent d'être parents à leur tour. Par conséquent l'intitulé qui embrasse le thème fondamental de ces trois histoires touche chaque lecteur potentiel. Par ailleurs le moindre récit, bref ou long, est rempli de parents et d'enfants ou d'enfants et de parents, bref, d'histoires de famille.

Mais je crois que les histoires ici romancées reposent essentiellement sur certaines caractéristiques anormales ou subnormales que peuvent présenter ces relations parents-enfants. Dans « J'en ai fait un homme », le père-patron-patriarche tente de mener le destin de son fils comme s'il était le prolongement de son propre destin. En revanche, « Du haut des toits » nous montre un fils, un adolescent, protégeant son père malmené, ravagé par toutes sortes d'échecs. Le rapport mère-fille se voit abordé d'une manière presque bouffe dans « En cherchant Sherezade ».

Pour autant, l'importance de ces ingrédients paterno-filiaux ne donne pas à ceux-ci valeur de fondement au sein de l'unité interne que doit atteindre tout projet littéraire, par-delà ses ingrédients et ses personnages. « J'en ai fait un homme » est aussi une modeste réflexion sur les liens entre le légal et l'illégal, entre ce qui se dit et ce qui se fait. « Du haut des toits », pour sa part, avait à l'époque servi d'ébauche, de premier matériau littéraire pour une description du cinquième district de Barcelone, menée à terme dans *Le Pianiste*. Le personnage central de cette nouvelle, Young Serra, est le même Young Serra qui figure, jeune et prometteur, dans la deuxième partie du *Pianiste*.

« En cherchant Sherezade » est une nouvelle-divertissement sur le thème de la Costa del Sol, où l'on a pris le droit de manipuler des images elles-mêmes déjà manipulées par l'industrie de l'information et de la culture. Il s'est bâti une connaissance conventionnelle des gens qui vivent sur la Costa del Sol et de leur façon de vivre qui ne correspond pas à la réalité mais fonctionne comme un cliché tout

bonnement publicitaire pour un décor humain touristisé. L'auteur, moi en l'occurrence, s'est cru dans son droit de fabuler en partant des stéréotypes, avec un brin d'exagération et une volonté de caricature.

L'apparition, dans « En cherchant Sherezade », de personnages réels de la *jet society* ibérique ou celtibère ne signifie pas qu'ils ressemblent au portrait brossé dans cette nouvelle. L'auteur n'a pas le plaisir de les connaître personnellement et réserve par conséquent son jugement. Toutefois il les connaît en tant que héros de papier ou de l'écran et il se contente de manipuler ce qui, par essence, n'est qu'une manipulation consentie par les manipulés.

M. VÁZQUEZ MONTALBÁN

DU HAUT DES TOITS

De toutes les maladies volontaires, c'était la nostalgie qui l'ennuyait le plus. Enfant, cela le dérangeait de se défaire des choses qui l'avaient accompagné dans ses poches de pantalon, dans la pagaille des tiroirs de son pupitre, dans les recoins secrets de sa chambre en désordre. Chaque objet, fût-ce un vieux bout de pain, avait une histoire et renfermait un instant passé. À un moment de sa vie, il avait dû changer d'attitude et il se revoit, perplexe devant un album de photographies de famille hérité de ses parents, principalement de sa mère. Ce puits de connaissances émotionnelles et de souvenirs remontait à trois générations et à un pauvre arbre généalogique aux embranchements touffus. Après la mort de ses parents, Carvalho avait consacré un après-midi à interroger les visages collés dans l'album. Qui es-tu, toi ? Que fais-tu ici ? Quels mérites t'autorisent à faire partie de mes souvenirs ? D'une certaine façon, sa mère lui avait légué le lourd fardeau qui consistait à conserver la mémoire familiale. Trouvant ce poids excessif, Carvalho avait brûlé l'album dans sa cheminée, brûlé une fois pour toutes la tristesse et le remords sinon, toute sa vie, son âme aurait chialé devant chaque photo inconnue, chaque tentative ratée de demander à sa mère disparue : Et celui-ci, c'est qui ? Qu'est-ce qu'il fait là ? Qu'est-ce qui le relie à nous ? Et lorsqu'il se promenait dans sa patrie véritable, le cinquième district, il se refusait à assouvir sa nostalgie et se concentrait plutôt sur des personnes ou des lieux qui le sollicitaient. Mais on a beau faire, la nostalgie reste tapie et nous assaille au moment où nous l'attendons le moins, par téléphone, comme maintenant, par exemple, le génie du téléphone vient de lâcher dans la pièce deux colonnes de fumée et, après leur dissipation, don Joaquín et madame Asunción se trouvaient là, déconcertés par cette invitation, incapables de reconnaître en Carvalho le garçon qui observait avec plus de curiosité que d'intérêt les entraînements de leur fils sur les terrasses. C'étaient deux petits vieux sérieux et affairés, dotés de l'agilité suspicieuse d'animaux pressés. N'importe quel observateur, avec un peu de recul, eût déduit qu'ils étaient pressés de vendre leur marchandise,

La Prensa !

El Ciero !

... les deux journaux du soir de Barcelone qu'ils transportaient par paquets dans des fichus noués. Ils moururent presque en même temps, le titre d'un des deux journaux aux lèvres et toujours avec cette même obstination d'animaux hantés par un but lointain. Peut-être avaient-ils simplement eu hâte de mourir et de laisser Young seul face à son destin de père quadragénaire et abandonné, sans autre compagnie que celle de l'enfant pâle aux yeux cernés qui jamais ne quittait son ombre de poivrot, aussi grand que lui, Young Serra, poids mouche. Les grands-parents avaient camouflé leur crainte ou leur angoisse pour l'avenir du petit-fils, quoiqu'ils n'eussent jamais condamné les élans autodestructeurs de leur fils. Il avait joué de malchance, disait parfois le vieux, si quelqu'un se hasardait à lui demander des explications sur les cuites de Young ou à s'intéresser d'un peu trop près aux raisons du départ de sa femme. C'est comme à la roulette. Quand c'est mal barré, c'est mal barré. Mais dans le quartier, on savait que Young ivre était une bête redoutable et que dans ses cuites les plus désespérées, il lui était arrivé de battre sa femme, éveillant chez elle une haine sans limites, jusqu'au jour où la belle blonde au teint pâle qui prenait le soleil tous les midis sur la terrasse avait disparu sans la moindre explication, abandonnant son fils aux soins de Young et de ses parents. Tendre avec l'enfant, coupable face à ses parents, violent contre lui-même, Young balançait des coups de poing sur le mur et se retrouvait avec les mains comme des grosses boîtes remplies d'os brisés. Et après la mort des vieux, la mélancolie de Young se traduisait dans ses promenades de fin d'après-midi sur les terrasses, il passait de maison en maison, sautillant entre les toits d'un coin à l'autre du bloc d'immeubles, scrutant les falaises garnies de balcons sur la rue, les défilés transformés en parkings ou en ceinture ininterrompue de trafic pénétrant dans le vieux quartier. Il avait conservé l'agilité de sa jeunesse, ces années quarante où il avait gagné un gant d'or comme poids mouche amateur et avait même disputé le titre de champion de Catalogne, sans succès, une, deux, trois fois, sans succès. Il avait une bonne garde, mais la mâchoire en verre, comme l'avait très justement écrit Nestor Luján dans *El Noticiero*. Un soir, au crépuscule, pendant une de ses promenades sur les toits, Young Serra avait perdu pied et s'était écrasé sur le dallage d'une cour intérieure, où coula de sa tête fracassée une crinière faite de cervelle et de sang que renifla avec méfiance un vieux chat expérimenté, connu des voisins sous le nom de Papet.

Un fantôme de mon enfance et de mon adolescence, se dit Carvalho en raccrochant le combiné. Un ancien copain de quartier et de collègue l'avait prévenu de la mort de Young Serra et lui annonçait l'heure de l'enterrement. Je n'irai pas à l'enterrement. Ou bien j'irai à l'enterrement ? Young Serra.

— Biscuter, tu as entendu parler de Young Serra, toi ?

— Non, chef.

— Un poids mouche des années quarante.

— J'étais tout petit à l'époque, chef. Peut-être que je n'étais même pas né.

— Il n'était pas mauvais. Il s'entraînait sur les toits de mon quartier. Je montais le voir boxer avec son ombre ou contre un vieux sac rempli de terre.

— C'était un ami à vous, chef ?

— Je ne sais pas. Il était mon spectacle préféré. Ses parents vendaient des journaux et lui, c'était l'enfant gâté du quartier, le garçon dont parlaient les journaux, Young Serra, poids mouche, prétendant au titre de champion de Catalogne des poids mouche.

— C'est tout petit comme poids, ça, chef.

— Presque rien du tout, Biscuter.

Carvalho chassa l'air du bras, comme s'il voulait effacer le souvenir ou simplement la tentation de la nostalgie.

— Des fantômes.

Fantômes ou pas, il lui semblait revivre des scènes sur les toits de l'après-guerre, quand la pénurie alimentaire les poussait vers le soleil comme des plantes rachitiques à la recherche du seul aliment gratuit et non rationné. Le soleil. Et sous le soleil de l'après-midi, sur ces terrasses, se bâtissait une vie parallèle à celle de la rue, libérée des peurs héritées de la guerre ou des nouvelles peurs imposées par la misère historique du franquisme. Vieillards en quête du plasma solaire, jeunes sans emploi ou mal employés remâchant leurs souvenirs de guerre ou leurs espoirs de vie et d'histoire. Sous-locataires de pauvres maisons de quartiers démembrés remplis de vaincus, résultat d'une Espagne dont la moitié n'était pas à sa place, une moitié d'Espagne qui flottait à la recherche d'un coin au soleil.

— Biscuter, qu'est-ce que tu faisais toi, dans les années quarante ?

— J'étais tout petit et j'étais à l'asile Durán. Ou bien non ? C'était peut-être plus tard.

Il n'avait plus l'âge où l'on menaçait les gosses de les envoyer à l'asile Durán, mais aux plus turbulents du quartier ou de l'immeuble on disait : Nous allons te mettre à l'asile Durán. Young, c'était du

gibier pour l'hospice ou pour le juge des enfants, s'il n'avait pas eu ses parents. Monsieur Joaquín et madame Asunción. Elle, elle était haute comme trois pommes et ne pesait pas plus de quarante kilos. C'était une boule de nerfs, qui pouvait d'une gifle faire chanceler son fils et qui le menait à la baguette. Lui, il voulait être un champion, mais c'était un garçon dépourvu de volonté et, sitôt ses parents morts, il a basculé. Il essayait de temps à autre de revenir à la boxe et chaque fois il en sortait plus ravagé, plus détruit. Ces dernières années, il l'avait quelquefois vu de loin, bourré. Hé Pepe ! lui avait-il crié récemment, appuyé dans l'encadrement de la porte du bar. Mais Carvalho avait poursuivi son chemin sans répondre à son appel. L'ex-boxeur criait son nom comme un obsédé, incapable sans doute de se lancer derrière lui, mais Carvalho fut implacable. Il détestait ramasser des victimes dans la rue, surtout si les victimes faisaient partie de sa propre vie.

— Je n'aime pas les enterrements, Biscuter.

— Moi non plus, chef.

— Les gens devraient mourir dans leur salle de bains avec la radio allumée. Et puis hop, terminé. L'être le plus aimé placerait le mort dans un appareil à faire disparaître les corps. Ni vu ni connu. Mais tout le rituel macabre de l'église, le curé, le cimetière, les parents, les condoléances. Merde.

— Moi, vous voyez, j'aimerais bien qu'il y ait beaucoup de monde à mon enterrement, chef. Et que le journal publie une notice nécrologique. C'est cher ?

— Si tu meurs avant moi, Biscuter, je te ferai mettre un avis de décès.

— Et vous mettrez quoi, chef ?

— La littérature, Biscuter, ce n'est pas mon fort.

— Faites un effort, chef.

— Nous vous annonçons le décès de Biscuter...

— Je m'appelle José Plegamans Bertriu.

Autrement dit, Biscuter ne s'appelait pas Biscuter.

— Bon : le décès de José Plegamans Bertriu, mieux connu sous le nom de Biscuter, éminent professionnel de la recherche criminologique... ou plutôt non, criminologue, tout simplement...

— On va me prendre pour un criminel.

— Criminologue, c'est celui qui étudie les crimes et les criminels. Il a un statut appréciable. Je continue : éminent criminologue. Au terme d'une longue maladie endurée avec une résignation exemplaire...

— Ne me souhaitez pas une longue maladie, chef, et si ça devait

arriver, pas question de résignation. Je mordrai le toubib et les infirmières... Mais continuez, chef, c'était pas mal.

— Au terme d'une répugnante maladie supportée avec indignation, il a rendu hier son dernier soupir, entouré par l'affection et le respect de cinquante pour cent des boutiquiers du Barrio Chino de Barcelone. Son chef, Pepe Carvalho, et ses amis Charo et Bromure vous invitent à saluer une dernière fois, ce singulier personnage. Pendant l'inhumation, la Fanfare municipale de Barcelone interprétera *Le Siège de Saragosse*.

— Je préfère un boléro de Machin(1). Celui qui est si joli, là, *On ne vit qu'une fois*.

Et Biscuter d'entonner le boléro, avec l'espoir de pouvoir le chanter lui-même le jour de son enterrement.

On avait dû construire l'église du Carmen, à l'époque, pour se tirer d'affaire et sauver la face en comblant l'espace qu'occupait le couvent des Hiéronymites, incendié par le prolétariat de Barcelone pendant la Semaine tragique. C'était un temple pauvre, avec briques et azulejos pour quartier pauvre et quelques greffes de modernisme stylisé, car le modernisme baroque commençait seulement à partir de la Gran Via, avec la ville bourgeoise. Mais maintenant, il émanait de l'église cette dignité architectonique que le temps confère aux édifices qui ne vieilliront plus jamais et qui ont gagné leur place dans le paysage urbain. À l'intérieur, un froid venu du passé attend Carvalho, probablement ce froid qu'il y avait laissé le jour de l'enterrement de sa mère. Il y a tellement peu de gens venus accompagner Young que leurs pas résonnent, mettent en alerte le silence rigide et le forcent à creuser des cavités pour des bruits disproportionnés. Ici un ancien visage qu'on reconnaît, là un croisement de regards qui pourrait être un salut, mais surtout un rituel de routine pour l'officiant et un rituel à bon marché pour les représentants de la société d'assurance obsèques.

— Il fait froid.

— Les églises sont plus froides les jours ouvrables.

— Tu as raison.

— Et plus froides encore quand elles sont vides comme aujourd'hui.

Pedro Porta lui donna raison, peut-être pour qu'il se taise et que sa

voix ne couvre pas les dernières litanies du curé.

— Peu de monde.

Pedro Porta était resté le même garçon inquiet et curieux capable d'orienter chaque œil, chaque oreille, chaque pied et chaque main dans une direction différente.

— J'ai averti tous ceux que j'ai pu, mais il n'y a pas grand monde.

Une file de condoléants défilait devant le gosse en larmes et un vieillard abattu et esseulé qui passait son béret d'une main dans l'autre.

— C'est qui, le vieux ?

— Un frère du père à Young. Il est venu de son village pour l'enterrement.

Carvalho n'arrivait pas à détacher ses yeux de la tristesse de l'enfant.

— Le petit a l'air très malheureux.

— Il adorait son père, en dépit de tout. En fait c'était lui qui s'occupait de son père plutôt que le contraire et quand les voisins s'en prenaient à Young parce qu'il était bourré, le gamin sortait ses griffes pour le défendre.

— Et la mère ?

— On ne sait rien d'elle. Elle s'est tellement bien cachée pour que Young ne la retrouve pas que plus personne ne sait où elle est.

— Que va devenir le gosse ?

— Les voisins lui cherchent un parent ou un orphelinat.

Carvalho baissa les yeux vers le sol et grommela :

— Merde. Plus de trente ans ont passé et il y a toujours des orphelinats, et des gosses qu'on menace de mettre à l'orphelinat. La richesse et la misère changent seulement d'aspect mais l'écart reste le même.

— Tu vas au cimetière ?

— Non. Ce serait trop.

Porta monta dans la voiture des pompes funèbres qui transportait le fils et l'oncle de Young. Carvalho se retrouva sans projet précis et déambula dans le quartier en cherchant des points de repère pour se reconstituer sa patrie. Beaucoup de magasins vendaient encore ce qu'on y avait toujours vendu, avec des gens fort semblables aux gens fixés sur la photographie mentale de Carvalho. Charcuteries, boucheries, marchandes des quatre-saisons, avec des aliments d'un format et d'un genre adaptés au pouvoir d'achat d'un quartier de retraités et de gens qui passaient là entre deux périodes de chômage. En revanche, les commerçants avaient changé. La génération suivante avait pris la relève ou bien c'étaient des nouveaux venus, patients

travailleurs à leur compte qui avaient un peu moins de peine à survivre que leurs clients. Mais il manquait des échoppes fondamentales dans le paysage mental de Carvalho, comme la *bacallaneria*(2) de monsieur Juan ou la friperie de la rue Carretas. Disparues aussi l'échoppe aux légumes cuits de la rue de la Cera et l'enseigne du bar *Moderno*, devenu un bistroquet galicien. Les Gitans n'étaient plus devant la porte du *Modemo*. Ils avaient transbahuté leur caravane cinquante mètres plus haut, près d'un autre bar à l'angle de la rue San Salvador. Carvalho chercha la boutique de reliure où il avait porté les premiers livres *de qualité* qu'il s'était achetés aux puces de San Antonio : *La Quête*, de Baroja, et *La Volonté*, d'Azorin, mais elle avait disparu. Toutefois on lui signala que le relieur vivait toujours dans l'arrière-boutique réaménagée en habitation. Il ne réprima pas l'envie de frapper à la porte vitrée de la boutique close et au bout d'un moment apparut un vieillard qui lui rappela l'homme d'âge mûr qui prenait les livres flétris avec tout le soin qu'on met pour recueillir un oisillon blessé. Trente ans plus tard, il paraissait le même être humain, mais déshydraté, comme s'il avait perdu des chairs essentielles, la musculature de son être véritable.

— Excusez-moi, c'est idiot, j'ai été un de vos clients. Je vous apportais des livres à relier.

— Votre visage me dit quelque chose. Mais j'ai relié tellement de livres. Avant un livre était un livre. On le dorlotait et il durait plusieurs vies. Maintenant les livres, c'est comme tout le reste. À jeter après usage.

— Je suis venu à un enterrement, celui de Young, Young Serra, le fils de madame Asunción et de monsieur Joaquín.

— Oui, je suis au courant. On a la mort qu'on mérite.

— Je venais simplement vous saluer.

— Vos livres, ils tiennent, pas vrai ? Je faisais du travail sérieux, moi.

— Ils sont comme au premier jour.

— Tout le monde me le dit. J'ai toujours travaillé sérieusement et en plus je lisais. Tous les relieurs ne lisaient pas. Mais les meilleurs, si. Je ne ratais jamais rien. J'espère qu'ils vous dureront toute la vie, que je vous souhaite longue.

Carvalho croyait se souvenir qu'il n'avait jamais brûlé aucun des livres reliés par don Floréal. C'était peut-être un ordre de son subconscient, une concession inconsciente à la nostalgie qu'il devait rectifier au plus vite.

— Je brûlerai *La Quête* en premier.

Pourquoi ? se demanda-t-il, fidèle à son habitude – qui lui tenait lieu

d'alibi – de toujours s'expliquer pourquoi il choisissait tel ou tel titre pour allumer le feu dans sa cheminée.

— Je vais d'abord le brûler, la raison viendra bien après.

Il déjeuna au restaurant à l'angle des rues Santa Amalia et de la Cera, le *Can Lluís*. Il se rappelait encore le vacarme de la fusillade entre gangsters et policiers qui avait coûté la vie à l'ancien propriétaire, dans les années quarante. Il demanda une soupe à la façon d'Alcoi et une épaule de chevreau rôtie et le repas fut excellent. Carvalho lui rendit hommage en allumant un Cerdân, cigare dominicano-catalan que produisait un négociant en tabacs, un Barcelonais un peu fêlé installé à Saint-Domingue. Un client reconnaissant lui en avait offert une boîte parce qu'il avait découvert que celui qui le volait était son comptable, son propre frère. Il y en a qui vous remercient pour n'importe quelle connerie. En sortant, la pente de la rue l'amena tout naturellement à la rue de la Botella, sa rue à lui, celle de Young, et il resta un moment à observer le balcon de ce qui avait été sa maison, où pendaient des draps qui n'étaient pas les siens, des vêtements qui n'appartenaient pas à ses parents, des nappes qui n'étaient pas celles de leur table, toute une lessive accrochée par des mains qui n'étaient pas celles de sa mère et une sorte d'angoisse lui fit fermer les yeux et gravir les escaliers de l'immeuble de Young depuis le vestibule jusqu'au toit en terrasse que se partageaient deux ou trois appartements, théâtre de leurs rêves d'enfance et d'adolescence ensoleillés au lendemain de la guerre civile. Une forêt d'antennes de télévision a poussé sur les vieux toits du quartier. Carvalho, le sourire aux lèvres, a retrouvé un horizon de souvenirs. Derrière lui apparaissait Pedro Porta.

— Si on arrivait à enlever les antennes de télévision, ce serait comme avant. N'aie pas peur. Je t'ai vu passer et j'ai deviné ce que tu allais faire.

Il regarde tout comme s'il était chargé d'en faire l'inspection, ouvre les portes donnant sur les réservoirs d'eau et celle qui mène aux cages d'escalier des différents appartements.

— Il ne manque que les crottes des chiens de madame Asunción.

— Elle recueillait tous les chiens estropiés qu'elle trouvait.

— Il manque aussi Young, quand il exerçait son jeu de jambes, sautait à la corde ou frappait dans ce sac miteux qu'il avait déniché je ne sais où.

— Il l'avait acheté à l'ancien marché aux puces de la plaza de las Glorias.

Carvalho se penche au-dessus d'une cour.

— C'est là ?

— Oui.

Les mouvements de Carvalho ainsi que sa façon de regarder à plusieurs reprises en bas et vers les côtés dénotent de l'intérêt et une certaine perplexité, comme s'il était plongé dans un calcul personnel et incommunicable. Porta semble pressé. Comme s'il voulait rompre le charme il commente :

— Il n'était plus le même, Pepe.

— Qui ?

— Young.

— Je sais bien. Je l'ai trouvé plus d'une fois sur les bancs de la place de la Prison-de-Femmes...

— Elle a changé de nom maintenant.

— Qu'importe... Je le trouvais saoul, presque inconscient, aveugle. Il n'a jamais surmonté toutes ses défaites. D'avoir perdu ses espoirs, les siens et ceux des autres : son père, le quartier.

— Toi, tu es parti d'ici, mais ces derniers temps Young était devenu une épave. Sans remonter bien loin... il y a trois jours.

Et sur les lèvres de Porta apparaît l'histoire récente de Young, titubant sur le trottoir, dans un effort misérable pour atteindre le seuil de sa maison et brusquement il s'effondre, assailli par les espoirs de toujours, les lamentations de toujours et les reproches de toujours. Un groupe d'hommes le porte et le monte à son appartement. Ils le mettent au lit. Allées et venues de voisines qui font bouillir des herbes à la cuisine. Le médecin et le gosse qui arrivent en même temps. Le docteur hoche la tête : cirrhose, galopante, ajoute quant à lui Pedro Porta. Et le petit qui écoute avec ses yeux de pierre molle.

— Il faudrait le faire interner.

Dit une voix.

— Un jour il va faire une connerie.

— Non !

Crie l'enfant qui saisit une main de son père comme pour lui réclamer de revenir à la vie et, obéissant à son appel, Young ouvre les yeux que, dans sa surprise, il promène sur tous ceux qui l'entourent.

— Fiston, qu'est-ce qu'il s'est passé ?

Les voisins se retirent entre plaintes, protestations et commisérations. Pour ton fils, Young, fais-le pour ton fils, entre à l'hôpital, regarde l'éducation que reçoit le petit, sa mère dans la nature et un père qui se traîne de cuite en cuite. Une fois le père et le fils seuls, l'enfant prépare un bouillon avec la gravité d'un sorcier,

balaie la cuisine, débouche les waters et de temps en temps veille son père qui regarde le plafond comme si dans une fissure entre les poutres s'était fermé le chemin de la logique et de l'espoir.

— Nous – dit Pedro Porta à Carvalho – on l'a laissé au lit. Mais après le petit a dit qu'il s'était trouvé mieux et qu'il avait suggéré de faire ce qu'il faisait d'habitude, de se promener sur les toits comme à quinze ans, un fou, sauter de terrasse en terrasse, et finir par se tuer...

Porta se rend compte qu'il a révélé ce qui s'est passé et il sourit avec tristesse en tournant à nouveau son regard vers le fond de la cour où s'est écrasé Young Serra. C'est là aussi que regardent les yeux de Carvalho. Le détective fait deux pas en arrière, trois, quatre, puis se précipite vers le garde-fou en faisant mine de sauter dans le vide. Porta ne peut réprimer un mouvement instinctif pour le retenir. Carvalho le rassure d'un geste. Mais il continue de regarder autour de lui comme si quelque chose ne collait pas.

— Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ?

Il n'est plus si petit, pense Carvalho en observant son grand corps et l'expression prudente du visage.

— Ils recherchent ma mère. S'ils ne la trouvent pas, j'ai une tante, une sœur à ma mère, mais elle a plein d'enfants. Et sinon...

— Sinon ?

— Le Tribunal des Mineurs.

Il y avait du défi et de la peur dans la voix du petit. Treize ans et deux mois.

— Qu'est-ce que tu préfères ?

— Ça m'est égal.

— Ta mère ? Ta tante ? L'orphelinat ?

— Ça m'est égal.

— Rester ?

— Rester ? Où ça ?

— Chez un voisin, ou ici, à la maison. Chez toi. Je crois que tu sais te débrouiller. Au fond, depuis pas mal de jours, c'est toi qui t'occupais de la maison.

— Il travaillait plus que les gens ne croient. – Sa voix se casse quand il parle de son père et il adopte un autre ton – : Mais ici je ne veux pas rester. Je veux m'en aller.

Le ton de sa voix est celui de quelqu'un qui a peur. Carvalho soutient son regard. Le gamin détourne les yeux.

— Ton père t'aimait beaucoup. Il savait que tu dépendais de lui. Qu'est-ce qu'il faisait comme travail ?

— D'abord il a continué à vendre des journaux comme les grands-

parents. Mais ça ne marchait pas ou alors ils l'ont renvoyé, je ne sais pas. Par périodes, il était gardien de parking ou des trucs du genre. En fait, il a toujours travaillé dans un truc ou l'autre, sa réputation de feignant dans le quartier était injuste. Vous, vous l'avez connu... avant ? Et ma mère ? Mes grands-parents ?

— Moi, j'avais ton âge quand ton père a commencé à se faire un nom dans la boxe. Je montais sur la terrasse pour le voir s'entraîner et même s'il n'avait que quatre ou cinq ans de plus que moi, il me faisait l'impression d'un vétéran, d'un grand boxeur.

— Il était bon ?

Toute autre réponse était impossible face à l'espoir qui s'était emparé des traits du garçon.

— Très bon. Il avait une très bonne garde.

— C'est ce qu'il disait, qu'il avait une très bonne garde.

— Oui, il avait une très bonne garde.

— Vous étiez très ami avec lui ?

— Non. Il me laissait l'admirer et puis on parlait de temps en temps. Je n'habite plus ici. Ça fait des années que je n'habite plus ici. Je ne savais même pas qu'il s'était marié, qu'il avait un fils.

Et une certaine tendresse, une certaine amabilité teintent la voix de Carvalho lorsqu'il ajoute :

— Un fils comme toi.

— Ici, ça a beaucoup changé. Beaucoup. C'est un quartier pour des gens de passage et pour des gens qui n'en repartiront que les pieds devant.

Porta et Carvalho marchent dans les jardins de l'ancien hôpital de la Santa Cruz. Romantisme gothique, vieillards et enfants sur les bancs, groupes de jeunes assis sur les marches, dans la survivance d'un certain appel à la récollection et de clartés solaires pour convalescents.

— Latino-Américains, Arabes, Sénégalais ou Guinéens... C'est ça la nouvelle population. Il y a aussi des jeunes couples d'Espagnols qui trouvent de vieux appartements pas chers ou moins chers que les appartements de là-bas plus haut. Et le reste, c'est des vieux. Nos parents, au milieu d'un quartier qu'ils auraient voulu quitter quand ils étaient jeunes et qu'ils ont peur de quitter aujourd'hui, comme si leur vie allait les quitter par la même occasion. Tu vois le tableau. Les tuyauteries ne fonctionnent pas, eux ils ne tiennent plus debout et doivent monter les escaliers à quatre pattes, ils ne veulent pas s'en aller parce que ici, au moins, ils connaissent et que dans une autre

maison ils seraient paumés. Mais pourquoi tu retournes cette affaire dans tous les sens ? Qu'est-ce qui te turlupine ?

— Il y a quelque chose qui ne colle pas. Young est un homme vaincu, foutu, aigri, tout ce que tu voudras... mais il sait que son fils dépend de lui, que sa vie est précieuse parce que celle de l'enfant en dépend, et voilà qu'il se suicide. Ça ne tient pas debout.

— Pourquoi dis-tu qu'il s'est suicidé ? Il a pu tomber. Il venait de sortir de son lit, il était mal, un évanouissement et vlan, la chute. Il avait la fichue manie de se promener sur les terrasses, comme s'il se sentait bien là-haut, tous les jours. Parfois on pouvait voir sa silhouette sur les toits depuis la rue... Tu te souviens ? Tu te souviens comme on courait sur les toits avec nos cerfs-volants... ?

— Non. Il n'est pas tombé.

— Qu'est-ce qui te rend aussi catégorique ?

— La nature de la chute. Entre le garde-fou et le vide il y a un avant-toit, assez large, qui part de la façade sur cour, et après, perpendiculairement à l'extrémité de l'avant-toit sont fixés sur toute la hauteur des étendoirs à linge qui sont intacts, c'est-à-dire qui n'ont pas subi l'impact du corps dans sa chute. Conclusion : le corps de Young ne tombe pas suite à un faux pas ou à un évanouissement. Il aurait heurté le redan, et ça se verrait car il est très érodé, et les étendoirs. En revanche, le corps tombe juste au centre de la cour, comme s'il avait pris de l'élan au moment de sauter, précisément pour dépasser tous ces obstacles. Comme s'il avait pris de l'élan ou comme si on lui avait donné de l'élan.

— Que veux-tu dire ?

Porta s'est arrêté et a posé la main sur un bras de Carvalho, comme pour l'empêcher d'avancer.

— C'est si difficile à deviner ? De deux choses l'une : ou on l'a balancé, ou il s'est suicidé. Je doute qu'il se soit suicidé, donc c'est qu'on l'a balancé.

— Qui pouvait avoir intérêt à se débarrasser de Young ? C'était un malheureux, complètement fauché.

— Qu'est-ce qu'on en savait, nous, de sa vie ? Tu la connaissais, toi ?

— Non. À vrai dire, non. Il y a quelques années, pas longtemps, il a voulu revenir à la boxe dans une tentative désespérée. Imagine, un homme qui avait quarante ans bien sonnés. Des types essayaient de monter un cirque de vieilles gloires pour faire des tournées en Catalogne. On en avait parlé sur la place du Padró. Il allait encore chercher son eau potable à la fontaine de la place, parce qu'il trouvait celle du robinet dégueulasse. J'ai essayé de le dissuader parce qu'un mauvais coup pouvait être catastrophique pour lui. Il s'est retiré, ou

plutôt la Fédération catalane de Boxe l'a obligé à se retirer.

— Il fréquentait encore le gymnase ?

— Ces derniers temps, je ne sais pas. À l'époque, oui.

— C'est toujours le vieux Kid Mestres qui entraîne ?

— Je vois où tu veux en venir. Non. Il n'est plus entraîneur mais il vient regarder, au gymnase de la rue de la Luna. Tu l'y trouveras tous les après-midi.

— Aujourd'hui par exemple ?

— Qu'est-ce qui te prend ? Tu veux boucler ton circuit sentimental ?

— Pourquoi pas ? Une journée stupide, il faut la vivre jusqu'au bout.

On dirait que le gymnase de boxe traverse une période de vaches maigres, et pourtant les rares jeunes qui martèlent le punching-ball, sautent à la corde ou tapent dans l'air sur un ring mal éclairé, accélèrent leur entraînement de prétendants au titre mondial toutes catégories passées, présentes et à venir. C'est avec le même enthousiasme, se dit Carvalho, que les buveurs avaient continué à boire pendant dix ans jusqu'au jour où la Prohibition fut abolie. La bouille familière de Kid Mestres se devine sur le visage du vieillard à béret, mégot à demi éteint au bec, qui suit avec un intérêt d'expert les évolutions des combattants sur le ring. Il ne reconnaît pas Carvalho mais il lui fait la conversation. Non, ils ne sont pas mauvais, mais ce sont des boxeurs de laboratoire. Les mêmes aujourd'hui n'ont plus l'occasion de se battre alors que c'est l'unique manière d'apprendre et de montrer ce qu'on a dans les tripes. Ce sport est un sport maudit, persécuté aussi bien par les politiciens tapettes que par ces chacals d'entrepreneurs.

— On persécute la boxe, on ne l'encourage pas. Ils disent que c'est un sport de sauvages. Moi, je n'ai jamais connu un boxeur qui n'était pas un honnête homme à la maison. Aucun boxeur n'abuse de sa force en dehors du ring. Est-ce qu'on peut en dire autant de ces pédés de politicards de merde ? Et avec la démocratie c'est pire.

— On boxait mieux avec Franco ?

— Ils laissaient faire, et puis le président de la Fédération espagnole était le médecin de Paco⁽³⁾. Personnellement, Paco, j'en avais rien à battre, puisque moi je me suis formé avec Gironés et les autres boxeurs catalans de la République, mais on avait les mains libres et les mêmes et les entraîneurs pouvaient vivre. Vous savez combien je touche pour ma retraite ? Dites, allez, dites voir un chiffre. Dix-neuf mille pesetas et soixante centimes.

Il part d'un rire qui offre à Carvalho la caverne de sa bouche édentée.

— Ce qui me fait marrer, c'est les soixante centimes.

— Vous vous souvenez de Young Serra ?

— Le poids mouche de la rue de la Botella ? Et comment que je m'en souviens. Je l'ai traité comme un fils, mais il était plus bizarre qu'une mite. Vous avez déjà remarqué comme c'est bizarre, les mites ?

— Non.

— Eh bien, c'est vrai. Il n'y a rien d'aussi bizarre qu'une mite.

Les mites et la critique historique avaient cessé de l'intéresser, en revanche, il ne quittait pas des yeux les jeunes sur le ring.

— Vous voyez le rouquin, là ?

— Ouais.

— Il pourrait faire un léger redoutable. Regardez-moi cette droite, et son jeu de jambes.

— C'est vrai que Young Serra a essayé de revenir à la boxe ?

— Plus d'une fois. Mais le gros rouge l'a perdu, et pas seulement le gros rouge d'ailleurs.

— Les jupons.

— Non. Quand sa femme est partie, ça l'a laissé comme châtré.

— Pourquoi est-elle partie ?

— Pour survivre, la pauvre, elle en avait gros sur le cœur. Quand il était beurré, c'est elle qui trinquait.

— Elle est en Amérique.

— Pas du tout. Elle est à Barcelone, elle bosse dans un salon de massage.

— Du genre amélioré ?

— Qu'est-ce que j'en sais, moi ? J'ai passé l'âge des massages, améliorés ou pas. Hé dis, Tomás ! Qu'est-ce que tu dirais d'un petit tour dans un salon de massage ?

Tomás vieillit à faible distance de Kid Mestres, mais il a toujours la serviette autour du cou et se promène parmi les garçons comme un entraîneur consciencieux et en forme.

— Tu es hors de combat, toi. Mais moi, je pourrais encore livrer bataille.

— Et avec quoi ?

Tomás porte une main à sa braguette.

— Ça ? Tu t'es fait mettre un plâtre ?

Et Kid Mestres éclate de rire en cherchant la complicité de Carvalho.

— Si tu ne te la roules pas dans le plâtre, à cet âge-là elle te sert tout juste pour pisser.

— Est-ce que vous savez dans quel salon de massage travaille la femme de Young ?

C'est la méfiance qui parle maintenant par les yeux du vieillard, tandis que ses lèvres se taisent et que son cerveau pense.

— Pourquoi ?

— Young est mort. Il est tombé du toit de son immeuble dans la cour.

— Merde.

— Quelqu'un doit s'occuper du gosse.

— Merde.

— Je dois trouver la mère.

— Oui.

On croirait entendre le bruit cérébral du vieux qui remembre un souvenir à partir d'un petit tas d'os, et toutes les rides de son visage se nouent pour former la grimace de l'émotion.

— Je ne lui voulais aucun mal. Il y a quelques années je lui ai proposé une tournée de vieilles gloires dans les fêtes de villages, histoire qu'il se fasse un peu de fric et puisse se mettre quelque chose sous la dent. D'abord il avait dit oui, mais après il a fait marche arrière, il disait que ça le rabaissait, qu'il ne voulait pas faire le pitre. Il y en a qui sont mabouls. Ils préfèrent crever de faim plutôt que de faire le pitre. Elle est dans un salon très bien qui s'appelle *El Reposo*. Ouvrez *El Periódico*, c'est dans les petites annonces.

— Fort ou léger ?

Carvalho est étendu à plat ventre sur un lit de massage, une femme se penche au-dessus de lui, blonde, la quarantaine, pas dénuée de charme malgré ses traits légèrement bouffis.

— Moyen.

Les mains de la femme ressuscitent comme deux colombes mortes. Elles se promènent sur le dos de Carvalho, massent la chair, la relâchent, l'aplatissent comme pour en faire un gâteau, elles l'ont transformée en une matière plastique que la masseuse pétrit selon sa fantaisie.

— Si je vous fais mal, vous me le dites.

Les mains poursuivent leur ouvrage, maintenant sur la colonne vertébrale. On dirait que leur attention a été attirée par quelque

chose, elles insistent en un endroit précis, Carvalho lâche un bref gémississement.

— Vous avez mal ici ?

— J'ai mal.

— Vous avez une vertèbre déplacée.

— On ne se connaît jamais à fond.

— Vous ne l'aviez jamais remarqué ?

— Non.

— Ça doit tout de même vous faire mal de temps en temps. Quand vous vous étirez, non ?

— C'est vrai.

Elle continue de travailler le dos de Carvalho. Il reçoit l'ordre de se retourner. Pudiquement, Carvalho essaie de faire glisser la serviette de ses fesses à son sexe, sans transition, ni temporelle ni spatiale, lève la tête pour vérifier qu'elle est bien en place, c'est bon, la femme semble indifférente à cet accès de pudeur carvalhienne et lui triture maintenant les pieds. Aussitôt le détective pousse un hurlement et bat des jambes avec frénésie. Effroi, surprise sur le visage de la masseuse.

— Pas la plante, je vous en supplie. Je suis affreusement chatouilleux.

— C'est ce que je vois. Mais tout de même vous exagérez, on dirait que je vous ai fait marcher sur des braises.

— J'ai toute ma sensibilité dans la plante des pieds.

Maintenant il la voit, appliquée comme une sorcière, pareille à toutes les masseuses professionnelles. Elle porte une blouse blanche et en dessous probablement le strict minimum. Deux seins suffisants ballottent au gré des mouvements du corps, tout entier transformé en machine à masser.

— Vous connaissez bien votre métier.

— Oui.

— Longtemps ?

— Je ne me rappelle même plus.

— Mariée ?

Tout en lui malaxant le ventre jusqu'à lui faire mal, elle le regarde avec un air de défi.

— Je crois que vous vous êtes trompé de salon de massage.

— Ou peut-être êtes-vous veuve sans le savoir. Young Serra. Ce nom vous rappelle quelque chose ?

Ça lui en rappelle long, parce qu'elle interrompt son travail, s'écarte du lit de massage et son envie de le congédier se lit dans le sérieux de

sa bouche excessivement close, qui paraît s'efforcer de retenir tout ce qu'elle voudrait lancer à l'intrus.

— Qui êtes-vous ?

— Continuez de masser, s'il vous plaît. On peut discuter tranquillement. De quoi parlez-vous avec les clients ?

Les mains de la femme ont retrouvé le corps de Carvalho.

— Ça dépend des saisons. Le football en hiver et le temps en été.

— Young Serra est mort. Vous le saviez ?

Elle ferme les yeux. Façon de dire oui.

— Et le gosse est tout seul. Vous le saviez ?

— Oui, je le savais.

— Vous allez le prendre en charge ?

— Non.

— Pourquoi pas ?

— Parce que.

Elle continue avec zèle, cherchant une concentration redoublée qui dissuaderait les désirs de conversation du client.

— L'enfant risque de se retrouver à l'orphelinat.

— Quand on réchappe à l'enfer, on ne s'arrête pas pour ramasser les victimes. Le petit a été la victime. Il fallait choisir, c'était lui ou moi.

— Vous avez sacrifié le gosse.

— Lui, il était aimé. Moi pas.

— Même pas de Young ?

— Young était un enfant dingue et dangereux quand il se saoulait.

— Qu'est-ce que vous pensez de sa mort ?

— Il est tombé.

— Ou s'est suicidé.

— Non. Jamais il ne se serait suicidé en sachant qu'il laisserait le petit tout seul.

— Vous aviez revu Young ?

— Non. La dernière fois je l'ai vu au poste, après une scène, les coups, le scandale... enfin...

— Et le gosse ?

— Non plus. Je suis restée dix ans au Venezuela. Trop longtemps. Finalement, après avoir trimé, j'ai réussi à monter mon affaire. Pour moi le petit est un étranger.

Le massage est terminé. C'est la paume des mains qui parle, les mains d'une femme qui a retrouvé son aplomb.

— Comment est-ce que vous m'avez retrouvée ?

— Par Kid Mestres.

— Celui-là, pour peu qu'on s'intéresse à lui, c'est un vrai moulin à paroles.

Carvalho esquisse un vague salut, une main retenant la serviette à hauteur de la ceinture et l'autre en l'air, pour prendre congé de la femme ou la retenir.

— L'enfant. Comment est l'enfant ?

Peut-être un brin d'intérêt, que met en évidence l'excessive neutralité de la voix. Il a plu ? Est-ce qu'il va pleuvoir ? Comment va l'enfant ? Carvalho se rappelle l'enfant, ses grands yeux, cernés, pathétiques, sa force d'enfant vieilli.

— C'est un garçon formidable. Surtout parce qu'on est passé à deux doigts de faire de lui un animal blessé et méchant.

Et déjà dans la porte qui mène aux douches, il donne le mot de la fin.

— C'est un animal blessé mais bon.

Rues du quartier, quartier de transit entre les boulevards et les Ramblas, humanité résiduelle, main-d'œuvre noire ou africaine à barbe d'intellectuels et intellectuels locaux ou latino-américains déguisés en main-d'œuvre, enfants jouant sur des espaces provisoirement libres, couples de vieux cheminant lentement vers la mort et voitures en stationnement qui emmurent les trottoirs ou à la file comme une courroie sans fin à la recherche du plus court trajet vers les Ramblas. Carvalho gravit le lugubre escalier d'une maison voisine, monte jusqu'au toit, sur la terrasse de son enfance, déambule, emprunte un passage de briques dépareillées et saute sur la terrasse de la maison d'à côté : un horizon de toits plats, de cordes à linge, d'antennes de télévision, Montjuïc, le port, il continue son parcours et du haut de sa stature de maître des toits, observe des scènes de vie par les fenêtres ouvertes sur la cour.

Le jeune homme au teint olivâtre, lent, étendu sur un lit de fer, répétant sur sa flûte un air angoissant.

La jeune fille qui coiffe et recoiffe sa chevelure près de la fenêtre pour la sécher à l'air du jour qui tombe.

Le père de famille en colère qui réclame son dîner.

La vieille décoiffée et noircie obstinément appuyée au rebord pour épier tout ce qui passe au fond de l'abîme.

Une table de salle à manger à moitié dressée par une fille qui lambine.

Fenêtres fermées, carreaux cassés ou rafistolés avec du papier collant jaune que rigidifie la poussière.

Une tache lointaine de femme blonde qui met son soutien-gorge au fond d'un couloir.

Une grosse femme, la cellulite endurcie par la haine, jetant un billet de mille à la figure d'une autre.

Chairs blanches de vieilles adipeuses boudinées dans le tissu féroce de combinaisons noires.

Comme un *voyeur*(4), Carvalho saute de terrasse en terrasse et répète l'opération deux ou trois jours d'affilée pour observer les changements dans les habitudes de ce paysage immuable.

Le jeune homme au teint olivâtre, lent, étendu sur un lit de fer, a déposé sa flûte, il est à plat ventre sur le matelas et pleure.

La jeune fille qui se coiffe et se recoiffe est penchée à la fenêtre et lutte pour empêcher que pendent dans le vide sa chevelure et un sein flasque et rebelle.

Le père de famille en colère gueule qu'à lui on ne la fait pas.

La vieille décoiffée et noircie est toujours à la même place, surveillant tout ce qui bouge et tout ce qui ne bouge pas.

La fille qui lambine débarrasse la table, le geste aussi mou que lorsqu'elle l'avait dressée quelques jours plus tôt.

Fenêtres fermées, carreaux cassés ou rafistolés avec du papier collant jaune que renforce la poussière.

Une tache lointaine de la femme blonde qui trifouille dans les profondeurs d'une armoire.

Andouille ! Pétasse ! crie la vieille pleine de haine et de cellulite à sa victime ou son bourreau.

Bruits de machines à laver, machines à coudre, chansons, le disque de paso doble de Manolo Escobar, *Valence est le pays des fleurs*, l'avant-dernière lamentation de cette chanteuse, la Pantoja, pour son mari défunt, qui à elle seule justifie la médisance qui s'acharne sur les veuves. Trente ans ont passé et ce sont les mêmes voix, les mêmes gestes. La seule chose qui a changé, c'est le reflet surnaturel de l'écran de télévision allumé, encore qu'il y avait aussi quelque chose de fantomatique dans l'œil magique des récepteurs de radio qui suscitaient la même fascination hypnotique chez les fugitifs de la réalité sauvage et univoque de tous les matins. Il concentre son regard sur l'appartement où vivait Carmen, la fille de madame Concha, qui à l'époque venait d'épouser un chauffeur de la compagnie d'autobus. Une femme splendide aux traits amples et d'une sérénité sexuée dans des formes que stylisaient les canons esthétiques des années cinquante ou soixante. Ces yeux de miel lent qui surprenaient l'admiration

dévote de Carvalho. Cette croupe où s'enchâssait une taille de princesse, quand il la voyait de dos, faisant ses courses dans les magasins du quartier. L'appartement est abandonné. Des fenêtres ébréchées aux carreaux cassés, remplacés par du papier d'emballage collé avec de l'adhésif jaune. Peut-être qu'à l'intérieur se trouvent toujours, morts, madame Concha, Carmen et le mari balourd qui l'été se penchait au balcon en maillot de corps pour prendre le maigre frais de la cour, tandis qu'au fond de l'appartement on voyait les allées et venues de Carmen vêtue d'une combinaison bleu ciel. Plus qu'un appartement vide, il voyait un panthéon chargé de mort avec lui dedans, figé dans son béguin, cette attirance sexuelle pour une des femmes les plus plantureuses que la vie lui ait donné de voir.

— Biscuter, je ne trouve pas Bromure.

— Il est malade, chef.

— Malade ? De quoi ?

— Le toubib dit qu'il a le foie comme un hamburger, mais lui, il soutient mordicus que c'est une infection.

— Une infection ?

— Il dit que c'est la faute au patron du *Toni's Bar*, parce que sa *cazalla*(5) est distillée à la térébenthine. Il est fou à lier, ce Bromure, chef.

— Où est-ce qu'il crèche ?

— Dans une pension de la rue Conde del Asalto. C'est tout ce que je sais. Il me semble que c'est du côté de Perecamp. Vous n'avez pas faim, chef ?

— Je n'ai même pas envie de cuisiner.

— Vous n'êtes pas bien, chef ?

— Je suis fatigué... et déboussolé. Qu'est-ce que tu as préparé aujourd'hui, Biscuter ?

— Des spaghettis sauce *mords-moi-la-queue*, qui, comme leur nom l'indique, vous requinquent un Argentin. C'est tout bête. Beaucoup d'huile, de l'ail et du pili-pili. Dans l'huile, on met des tomates en petits morceaux, mais juste pour les roussir un peu. On mélange les spaghettis avec quelques aromates et on les échaudé avec la sauce déjà préparée. Du parmesan et à table.

— Ça se réchauffe ?

— Réchauffé, c'est du tonnerre, chef.

— Dans ce cas, mets-les-moi de côté. Je les mangerai après avoir vu

Bromure.

C'est peut-être l'escalier le plus branlant de l'univers et les ampoules les plus éteintes, mais ce qui ne laisse aucun doute, c'est que la patronne est fille d'un cyclope et d'un animal monstrueux vaguement féminin. Grosse aux quatre points cardinaux, pernicieuse dans l'unique œil qui a survécu sur ce visage borgne, une peau d'un blanc brillant de cire putréfiée.

— Il me doit quatre mois de loyer. Qu'on l'emmène à l'hôpital ou qu'il crève. Vous êtes de sa famille ?

— Je suis son père.

— Le père de qui ?

— De Bromure.

— Écoutez, si vous croyez vous payer ma tête...

— Pas du tout. Sa mère était veuve et s'est remariée avec moi.

— On va bien voir si vous allez vous occuper du gamin.

Les soixante-cinq ans du « gamin » sont enveloppés de draps et de couvertures sales et malodorants. Le nez et les yeux se tournent vers Carvalho, le reconnaissent, et la bouche alors apparaît de dessous les tissus fétides.

— Pepino, qu'est-ce qu'elle t'a dit, cette sorcière ?

— Que tu lui dois quatre mois.

— C'est elle qui devrait me payer pour vivre dans ce trou. Pour le temps qui me reste à vivre, je ne cracherai pas un centime. Ils ont fini par m'avoir. Ils m'ont coincé sur la cazalla, là où je m'y attendais le moins.

— Pourquoi tu ne t'y attendais pas avec la cazalla ?

— Elle contient tellement d'alcool que je pensais qu'elle tuerait toutes les bestioles et tous les poisons. Je ne bois plus d'eau depuis 1958, quand j'ai découvert qu'ils y foutaient du bromure pour nous empêcher de bander. Je ne bouffe plus de poulet depuis que j'ai appris avec quelles saloperies ils sont nourris. Mais la cazalla... On ne respecte plus rien, Pepino. Je meurs, mais pas d'une infection, Pepino. Je meurs de dégoût.

— Ne dis pas de bêtises. Que seraient les Ramblas sans toi, Bromure ? Le doyen des cireurs de chaussures.

— Plus personne n'a rien à cirer, blague à part, Pepino. Les gens ne nettoient même plus ce qu'ils portent sur eux. Maintenant ils s'occupent plus de leurs dessous de bras que de leurs chaussures, et pourtant ce sont les chaussures qui se voient, pas les aisselles, c'est l'évidence même.

— J'ai besoin de renseignements.

— Assure-toi d'abord que les murs n'ont pas d'oreilles.

Carvalho se dirige vers la porte et l'ouvre brusquement. La patronne est là, incapable de battre retraite en souplesse et prête à défendre son droit d'écouter la conversation, surtout celle d'un mauvais payeur.

— Nous avons décidé de vous payer la moitié de ce qu'il vous doit. Et voilà cinq cents pesetas, rappez-nous une bouteille de vin blanc bien frais pour fêter ça.

Toute la méfiance se transforme en sourire servile style geisha. Elle se retire même en marche arrière pour révéler le pigeon qui s'en retourne au chevet de Bromure.

— Ne la paie pas, Pepiño. De toute façon je ne m'en tirerai pas, c'est de l'argent gaspillé.

— Il s'agit du quartier autour du Padrô. Les immeubles situés entre la rue de l'Hospital, la place du Padrô et la petite rue de la Cera et de l'autre côté la rue de la Botella, ça forme un triangle.

— Ce sont tous des prolos par là. Les voyous, c'est plus à l'intérieur du quartier.

— Il y a des habitants qui changent. Des étrangers.

— Quatre Noirs, un Arabe ou deux, des *sudacas*.

— C'est quoi un *sudaca* ?

— Les Sud-Américains. Argentins, Chiliens, Uruguayens... des gauchos d'exportation. Tous plus ou moins dans des combines, mais je ne me rappelle pas qu'il y ait de la fauche dans ce coin-là. Évidemment je ne suis plus ce que j'étais et cette ville, personne ne la contrôle plus. Avant, on bossait et on savait ce que faisaient les voyous indigènes, mais maintenant il faut connaître les langues pour savoir ce que font les voyous étrangers. Mais ce coin-là, c'est tranquille, Pepino. Dis, ce n'était pas ton quartier ?

— Si.

— Et tu me poses des questions sur ton quartier ?

— J'ai perdu le contact et toi, tu es les archives du mal de cette ville à toi tout seul.

— Je ne suis plus ce que j'étais. J'ai le foie comme un hamburger, le toubib a dit. Tu te rends compte ? Comme un hamburger. Il aurait pu dire comme une passoire ou comme une figue. Non. Comme un hamburger. Lui, un homme qui a fait des études, il est déjà colonisé. C'est pour ça qu'on a fait la guerre, Pepino ?

— Parle pour toi. Moi, je ne l'ai pas faite.

— Ah ! Si mon général Muñoz Grandes voyait où nous en sommes !

— Je te paie deux mois de loyer. Retape-toi et dès que tu apprends quelque chose, tu me préviens.

— Cette cochonne-là, elle va monter avec le vin et ne m'en donnera pas une goutte, elle va l'écluser toute seule sous prétexte que ça va aggraver mon état.

— Ça va aggraver ton état.

— Impossible. Mon état ne peut plus empirer.

Carvalho hausse les épaules et quitte la pièce.

Carvalho rend visite à Pedro Porta dans son épicerie. Il porte un tablier bleu, un crayon à l'oreille, adopte les mêmes mimiques que son père, que son grand-père, du haut de ces rayonnages un siècle de boîtes de pêches au sirop nous contemples.

— Rien n'a changé.

— Trente-cinq ans de plus. C'est tout. J'ai commencé à travailler pour de bon au magasin quand j'ai lâché l'école primaire. Tu approches de la cinquantaine, toi, comme moi.

— D'ici à ce qu'on l'atteigne, trois guerres mondiales peuvent encore éclater.

— Tu parles d'un choix.

Les clients ont compris que Pedro ne les servira pas et se rabattent sur sa femme, installée derrière le comptoir aux fromages et aux charcuteries. Pedro Porta retire son crayon et son tablier et suit Carvalho qui sort vers la place du Padró. Ils flânent près de la fontaine.

— C'est un meurtre, Pedro.

— Qui pouvait bien vouloir tuer ce pauvre garçon ? Il était presque gaga, il ne faisait de mal à personne, sauf à lui-même et à son fils, sans le vouloir.

— D'après la disposition des lieux, c'est impossible qu'il ait chuté, et l'amour qu'il portait à son fils rend impossible l'hypothèse du suicide.

— Qu'est-ce qu'il a pu faire pour qu'on le tue ?

— Tu n'aurais pas une idée ?

— Moi ? Le seul rapport que j'avais avec Young, c'était notre amitié et mon boulot. Il venait faire ses courses à l'épicerie, lui ou son fils. Moi je lui resservais toujours les mêmes blagues : Tu sais, j'ai entendu dire que Cassius Clay ne se considérera pas champion du monde tant qu'il ne t'aura pas battu. C'était tout. Lui riait ou faisait semblant de boxer, contre moi, contre les conserves... Je n'aimais pas qu'il fasse ça parce qu'il effrayait les clientes. En général Young provoquait l'inquiétude. Son nez aplati, ses yeux de chien triste, et toujours en

train de tituber.

— Il ne t'a jamais rien révélé qui pourrait nous aider à savoir pourquoi on l'a tué ?

— Je trouve que tu exagères. Je ne vois pas qui pouvait avoir intérêt à le tuer. Si ce n'est sa femme, pour être tranquille une fois pour toutes. Mais qui sait où elle est ?

— Ici. À Barcelone.

— À Barcelone ?

Il y a de la surprise, de l'inquiétude, peut-être de l'émotion dans la voix de Porta.

— Elle est toujours aussi jolie ?

— Plus autant qu'avant.

— Elle était vraiment jolie.

Mélancolie dans la voix de Porta, circonspection dans les yeux de Carvalho, comme s'il était au seuil d'une révélation.

— Toi et elle... ?

— Non. Ce n'est pas ce que tu penses. Moi j'étais au milieu. Tous les jours ils s'engueulaient et les vieux, les parents de Young, m'appelaient parce qu'ils savaient que psychologiquement j'avais de l'autorité sur lui. Le nombre de fois que je me suis interposé dans cette bataille rangée, entre les insultes et les gifles.

— Tu la consolais.

— Ne dis pas ça sur ce ton. Tu salis un beau souvenir.

— Tu la consolais.

— Oui. Je la consolais.

— Tu ne l'as plus revue depuis qu'elle a quitté le quartier ?

— Si, quelques mois, pendant qu'elle préparait son départ pour le Venezuela.

— Vous vous écriviez ?

— Au début. Mais c'était très difficile et ma femme a découvert une lettre. Alors j'ai cessé de lui écrire.

— Young savait ?

— Non.

Porta sourit tout en reprenant le chemin de son épicerie.

— Young ne se rendait absolument pas compte de la réalité. Il avait la tête remplie d'illusions de combats qu'il n'avait jamais gagnés. Tu m'as fait de la peine en me demandant si je la consolais, sur ce ton-là.

— Je retire ce que j'ai dit.

— Mais tu l'as dit. Je trouve que c'est une réflexion sale, comme quand on était mômes et qu'on voyait des cochonneries partout, dans

les choses les plus simples, les filles les plus spontanées, je ne sais pas, moi.

— Ne te mets pas dans un tel état.

— Toi, tu as roulé ta bosse, tu as quitté le quartier, je ne sais pas comment c'est pour toi, mais tu dois avoir une vie intéressante. Moi, je suis devenu ce à quoi j'étais prédestiné, j'ai hérité d'une épicerie. J'arpente mes douze mètres carrés à longueur de journée, à longueur de semaine, à longueur d'année et je n'échapperai jamais à cet horizon toujours pareil à lui-même. La seule chose inattendue que j'ai eue dans ma vie, c'est mon aventure avec elle.

— Elle t'a proposé de la suivre ?

— Comment le sais-tu ?

— Tu es le type de gars à qui une femme qui a peur peut proposer de commencer une nouvelle vie de l'autre côté de l'Atlantique.

Porta semble chercher un territoire mental pour lui tout seul ou alors indiquer par son absence que la conversation est terminée. Mais il réfléchit simplement à ce qu'il peut ou doit dire.

— J'avais le billet, là, en main... Tout était réglé...

— Et ?

— Et je me suis rendu compte que j'étais marié, que j'avais trois enfants. Tu dois trouver que c'est prosaïque, surtout toi qui as vu tant de choses.

Carvalho lève les yeux vers le bord des toits, remonte les cascades de linge étendu et de géraniums mal soignés dans leur condition de plantes de ravins au fond desquels circule le trafic continu qui relie les boulevards aux Ramblas.

— Je ne veux pas te consoler. Je ne recherche pas à consoler qui que ce soit. Mais je n'ai jamais vu autant de choses dans mes pérégrinations que lorsque je montais sur les toits de ces maisons où j'avais à ma disposition notre vie privée à tous. L'horizon le plus lointain était Montjuïc, ou la mer, ou le Tibidabo. Qu'est-ce qu'on peut vouloir de plus ?

— Tu sais, le coup de cœur est passé. Mais j'ai une idée fixe. Je n'ai jamais été à Singapour. Je me souviens d'un film avec Ava Gardner et Fred McMurray qui se passe à Singapour pendant la Seconde Guerre mondiale. Tu l'avais vu ?

— Peut-être bien. J'ai été à Singapour, figure-toi, et même, je crois, dans l'hôtel qu'on voit dans le film, le *Raffles*.

— Et alors ?

— Tu serais déçu. La seule chose qui ait conservé un certain cachet, c'est le *Raffles*. Tu peux y prendre un cocktail renommé, le Singapore

Sling, mais le reste de la ville est comme Bellvitge ou Villaverde Alto, plus les quartiers résidentiels, qui valent ceux d'ici. Le monde entier a les mêmes publicités Coca-Cola, les mêmes fast-foods, les mêmes vigiles. Même les couchers de soleil sont identiques.

— Mais il y a des couchers de soleil plus identiques que d'autres.

— Là tu me copies.

— Je ne vois pas pourquoi tu vas décourager ce pauvre gars et crâner sous prétexte que tu as bourlingué partout comme indic ou comme tueur.

— J'étais en mission.

— Mission mon cul, oui.

Charo n'est pas contente que Carvalho ait brisé la boule de cristal où Porta recomposait son rêve chaque fois qu'il regardait dedans.

— Ça partait d'une bonne intention. Je voulais le remettre d'accord avec la réalité de sa vie.

— Ce que tu aimes, c'est emmerder les gens. C'est pareil quand tu vois que j'étudie l'anglais pour devenir autre chose plus tard, tu te fous de ma gueule, tu me dis : Alors comme ça tu veux épouser un Australien ? Parfois tu n'es pas gentil, Pepino. C'est comme l'histoire de ce gosse qui ne sait plus où aller, je n'aime pas la façon dont tu la racontes. Je trouve ça triste et toi, tu rigoles des choses tristes, comme si elles te faisaient peur.

— Tu as mis le doigt dessus. Écoute, je suis venu pour t'inviter à dîner, pas pour me prendre un sermon de carême.

— Si je n'étais pas ce que je suis, Pepino, j'aurais gardé le gosse.

— Si tu n'étais pas ce que tu es, tu garderais tous les enfants, chats, chiens, perroquets, perruches abandonnés ou qui sont perdus de par le monde.

— Pas les perroquets, je ne les sens pas.

Pas les perroquets, elle ne les sent pas... se répéta plusieurs fois Carvalho, comme si, en la ridiculisant, il rendait à Charo la monnaie de sa pièce. Charo ne pouvait pas l'accompagner à dîner parce qu'elle avait un engagement pour ce soir-là. Carvalho avait tellement l'habitude des engagements de Charo qu'il n'avait plus besoin de les deviner. Quand il l'avait connue, elle exerçait déjà ce que l'on considère comme le plus vieux métier de la femme et il lui avait suffi de constater qu'elle avait conservé un double regard sur la vie pour l'accepter telle qu'elle était. Un regard pour les hommes avec qui elle couchait, regard professionnel, et un autre ouvert, ingénu, dont elle se

servait pour voir tout le reste. Le métier de Charo vaccinait Carvalho contre la tentation de la dépendance et quand elle déprimait, il n'avait qu'à lui proposer de laisser tomber son boulot et de tenter de vivre d'une manière conventionnelle pour que, après le moment d'hésitation, elle rejette son offre. Jamais Carvalho ne lui avait demandé si c'était par peur d'elle-même ou par peur qu'il fût incapable d'assurer une certaine durée à leur nouvelle expérience. Peur d'elle-même ou peur de lui. Lui-même n'était pas sûr de lui, d'être capable d'une réponse sincère.

— Non, je ne peux pas dîner avec toi. C'est l'anniversaire de mon fils, le plus jeune. J'attends mes beaux-parents, ma mère, mon frère et mon beau-frère.

— Arrête, Pedro. Tant de famille m'assomme.

— Essaie de comprendre.

— Je comprends.

— Dis, j'ai réfléchi à ce que tu m'as raconté et je crois que tu devrais appeler la police. S'il y a la moindre chance pour que Young ait été assassiné, je ne vois pas ce que toi et moi on fait là-dedans.

— Je n'aime pas la police. Parfois je suis bien obligé de supporter qu'elle vienne fourrer son nez dans mes enquêtes, mais j'aime mieux faire chambre à part. La police, plus elle arrête de citoyens, mieux elle se porte. Moi, je me borne à résoudre une énigme, la sanction, ce n'est plus mes oignons.

— Tu parles d'une morale ! Tu trouves les criminels et tu les laisses en liberté !

— À chacun son boulot. Le mien, c'est de découvrir ce qui est caché. Pour la suite, ce sont mes clients qui décident.

— Pourquoi tu ne dînerais pas avec nous, en famille ?

Après s'être décollé de Porta, avoir décliné cent fois l'invitation, Carvalho avait accéléré le pas, histoire de ne pas laisser l'épicier revenir à la charge. Il frémissait d'horreur à l'idée de perdre une soirée au milieu de grands-pères et de grand-mères, d'oncles et de tantes, de cousins et de cousines qui, de surcroît, se piqueraient d'avoir accompli une bonne action en nourrissant un apatride d'émotions et de sentiments familiaux. Mettez un pauvre à votre table. Invitez votre apatride émotionnel dans vos fêtes d'anniversaires. Quelques années auparavant, Charo l'avait emmené à l'anniversaire d'un neveu, le fils d'une sœur qui vivait à Montcada i Reixach, et le détective avait dû endurer les minauderies d'une sollicitude conventionnelle pour le fiancé que Charo avait décroché. Il avait été le roi de la fête. Il avait dû engloutir des parts monstrueuses d'un gâteau horrible, et le seul souvenir agréable qu'il gardait était une excellente salade andalouse

de morue sèche à l'orange et aux olives noires et des fèves mitonnées à la menthe qui étaient un régal. Il imagina le menu qui serait servi ce soir-là à la fête chez Porta : pain à la tomate et au jambon du pays et des calamars à la romaine ou du poulet rôti. Il préférerait rester fugitif sentimental s'enfuyant sur les terrasses, oublier quelquefois la réalité de la rue, pour ne s'y pencher qu'en cas de force majeure. Il retourna sur les toits et y trouva les habitants de toujours, un écœurement, une sensation de dernier voyage qui rappelle à Carvalho la dernière partie de sa conversation avec Porta.

— Il reste un seul mobile facile à déterminer. Il savait ou avait vu quelque chose.

Soudain, le sentiment qu'un changement s'est produit dans ce monde si normal. C'était à l'une des fenêtres du logement apparemment abandonné. Une faible lueur, fugace, est venue accentuer l'orthopédie des carreaux cassés rafistolés avec le papier collant jaune. Tellement fugace que Carvalho se tapit et attend que la lumière revienne. Ce qu'elle ne tarde pas à faire. Une faible lumière se faufile derrière les carreaux recollés puis s'éteint. Carvalho pressent qu'il est à deux doigts de voir quelque chose que les autres n'ont pas vu. Il se retourne, toujours couché sur les briques, les yeux dans un ciel pourpre qui rougit vers le couchant. Après quelques secondes, le temps d'ordonner ses idées qui se bousculent, il se remet à plat ventre, face à la fenêtre cassée. La lumière a disparu et il attendra en vain qu'elle revienne.

Je n'ai aucune obligation, moi. Il faut comprendre. J'ai assez donné. Sa tante s'en lave les mains et le frère de son grand-père survit dans un village de l'Aragon où il n'y a plus que quatre maisons habitées. On ne va pas y envoyer le gosse pour qu'il lui serve d'infirmier et se retrouve enterré dans ce trou. Je regrette de devoir vous le dire, mais j'ai déjà prévenu Porta que c'est non, je ne peux pas, mon mari m'en parle sans arrêt, ce n'est pas qu'à lui ça ne lui fasse rien, mais charité bien ordonnée commence par soi-même et je ne vais pas semer la zizanie dans ma propre famille à cause de quelqu'un avec qui je n'ai rien à voir, comprenez-moi bien, ce n'est pas que ça me laisse froide, le pauvre, il a assez de malheurs comme ça. Mais on n'est pas du même sang. Je ne suis pas obligée... Vous me comprenez, quand même ? S'il était orphelin, évidemment, ce serait différent. Mais le pauvre ange, il a sa mère, bon Dieu... Écoutez, mon mari, il s'est retrouvé orphelin à quatorze ans, et sans personne hein, eh bien, il s'est mis comme garçon de courses et il s'en est tiré. C'est sûr, à l'époque ce n'était pas aussi pourri. La voisine qui a recueilli le fils de Young est nerveuse. Elle hésite entre arrêter de s'essuyer les mains sur son tablier, ôter son tablier ou dire quelque chose qu'elle n'a pas encore dit mais sans trop savoir quoi. Carvalho s'est présenté sous le

prétexte de demander des nouvelles de l'enfant.

— Il est à l'école. Il ne va pas tarder.

— Il va bien ?

— Très bien, le pauvre chou. Si ça ne tenait qu'à moi je le garderais, mais vous savez, cinq bouches plus un mari au chômage depuis deux mois, et si je ne faisais pas des ménages à la caisse d'épargne, je ne sais pas où on en serait.

— Et si l'enfant restait chez lui, avec le soutien financier de...

— C'est impossible. Un gosse de treize ans ? Non, impossible. On va voir ce que dit sa tante ou si sa mère refait surface. Vous parlez d'une mère. Il faut être culottée. Abandonner un gosse comme ça et ne plus jamais se souvenir de lui. En plus, le propriétaire aimera mieux reprendre le logement vide, ce sont des appartements qui ont l'air de ne pas valoir un clou, mais qui sont très recherchés. Ils refont la salle de bains, eau courante, douche. Trois carrelages dans la cuisine, une couche de peinture, c'est vendu et même revendu, on trouve toujours plus malheureux que soi. En plus, même s'il reste dans l'appartement, il va vivre de quoi ? Moi, je peux lui donner à manger de temps en temps, une autre locataire aussi, mais vous trouvez que c'est une vie, ça ?

Et c'est à moi que vous dites ça, madame ? Le fils de Young, si ce n'est pas votre affaire, ce n'est pas la mienne non plus. Mais il s'entend dire :

— Vous pourriez parler avec le propriétaire.

— Il est déjà en train de rôder comme un vautour. Enfin, pas le propriétaire. Le syndic. Les propriétaires, ce n'est pas très clair parce qu'ils sont plusieurs, je crois, et ils ne s'entendent pas, en plus certains sont en Argentine, enfin, je ne sais pas, moi, une de ces embrouilles. Presque tous les immeubles par ici leur appartiennent. Enfin. Vous devriez le savoir, vous, on m'a dit que vous avez habité ici.

— Oui. Mais ça fait un sacré bail. Il y a des appartements vides ?

— Quelques-uns. Mais parce que ce sont des taudis. Il y en a sans eau courante, c'est encore le système avec les citernes sur le toit, et sans lumière dans l'escalier.

— J'en ai vu un qui est inhabité. On le voit depuis la terrasse. C'est l'immeuble où vivaient madame Concha et sa fille Carmen.

— Oui. Un qui donne sur la cour intérieure de la Jacasse.

— La Jacasse ?

— On la surnomme la Jacasse, c'est une voisine qui n'arrête pas de chanter ou de parler.

— Il y a un appartement vide dans l'immeuble.

— Celui qui a du papier aux fenêtres.

— Les carreaux sont cassés et recollés avec du papier collant.

— C'est bien ça.

— Il est à qui ?

— À personne. Je veux dire, aux propriétaires, mais personne n'y habite.

La porte du palier est restée entrouverte et Carvalho a le sentiment que quelqu'un écoute. Sur le palier se tient l'enfant, le corps plaqué au mur et la panique sur le visage. Lorsque Carvalho ouvre toute grande la porte, le fils de Young Serra a juste le temps de changer de posture et passe devant lui comme si une urgence le réclamait au cœur de l'appartement. Il va tout droit à la table de la salle à manger, fourre la main dans sa poche et en retire un paquet de pièces de monnaie.

— D'où sors-tu cet argent ?

— Je travaille.

— Tu travailles ?

Il y a de l'inquiétude dans les yeux de la femme.

— Je suis nettoyeur de pare-brise de voitures au coin de la rue Urgel.

— Vous entendez ça ?

Elle prend Carvalho à témoin de quelque chose qu'elle-même n'a pas encore très bien compris.

— Vous avez entendu ce que j'ai entendu ?

— Je crois bien.

— Et vous n'avez rien à dire ? Qu'est-ce qu'on peut apprendre de bon dans la rue ? Qu'est-ce qu'on peut apprendre de bon avec ces bandes qui se font quatre sous pour se payer des cochonneries ?

— Ce n'est pas pour des cochonneries. C'est pour aider.

Carvalho referme la porte derrière lui. Ce spectacle remplit de glu poisseuse une partie de son corps, il ne sait pas très bien laquelle, peut-être des yeux intérieurs avec lesquels il regarde des mélodrames déjà inclus pour toujours dans sa mauvaise éducation sentimentale.

La nuit noire agence un horizon de volumes cubiques sous les étoiles indistinctes. Carvalho étudie la situation de la fenêtre recollée, puis saute sur la terrasse voisine et cherche la porte d'accès à l'escalier. Elle est fermée. De sa poche il extrait un trousseau de clés magique qui ouvre toutes les portes et, après quelques secondes, entame la descente méticuleuse de l'escalier. Il y a des paliers à deux portes. Un

appartement donnant sur la rue, un autre sur la cour. Carvalho s'approche précautionneusement d'une porte et refait usage de son trousseau magique après être resté quelques instants à l'écoute, l'oreille collée au bois couvert d'érosions repeintes. Devant lui s'ouvre la gueule noire de l'appartement vide et inhabité, un couloir où Carvalho pointe sa petite lampe de poche, des griffonnages sur une mosaïque ébréchée, et, au fond, le trottement d'une petite souris poursuivie par le faisceau de lumière. Cuisine abandonnée, murs couverts des traces d'anciens carrelages, fourneau rouillé d'une vieille cuisinière, un lambeau de rideau en cretonne momifiée recouvrant ce qui des années en arrière avait dû être l'emplacement de la poubelle. Plus loin, une chambre à coucher avec un vieux lit à deux places, brisé et sans sommier, dont un sacré-cœur en plâtre rehaussait le chevet. Il ressort dans le couloir et un peu avant le fond, dans une niche du mur, il distingue, posé sur une étagère, un réchaud de camping à gaz butane flambant neuf et sur les autres étagères, des boîtes de conserve, par dizaines, aux étiquettes toutes fraîches, comme une explosion de vie mise en conserve dans la maison de l'abandon et de la mort. En face de la mystérieuse niche, une porte soit neuve soit restaurée. Carvalho l'ouvre et apparaît... une autre porte.

— Une double porte.

Se dit-il comme si ce qu'il voyait ne suffisait pas. Il ouvre la seconde porte et entre courbé dans un réduit, un lit de camp, une petite table, un puissant plafonnier, un w.-c. sur roulettes avec chasse d'eau, un lavabo, tout cela neuf, exagérément neuf.

— À qui ? Pourquoi ?

Un Carvalho méditatif, soucieux, qui ne remarque pas que dans le couloir auquel il tourne le dos avancent discrètement trois paires de jambes, une femme et deux hommes, et quand Carvalho se retourne, il a à peine le temps de ciller que la torche des autres l'aveugle et le transforme en pantin surpris, un bras devant le visage et l'autre occupé par sa propre lampe de poche.

— Qui êtes-vous ?

Ni persuasive ni aimable, une voix tout simplement maîtresse de la situation.

— Et vous ?

— Vous êtes entré dans notre appartement.

— Je le croyais inhabité, je voulais voir comment il était pour le louer.

— Il n'est pas à louer. C'est à nous. Nous avons un bail.

— Vous pourriez baisser votre torche ? Si nous pouvions voir nos visages, on pourrait parler tranquillement et tirer au clair cette

méprise.

— Il n'y a pas de méprise qui tienne, insista la voix. Vous vous êtes introduit dans notre appartement.

— Je pensais qu'il était vide, c'est tout.

— Savez-vous quelle heure il est ?

— Pas la moindre idée.

— Minuit. L'heure tout indiquée pour visiter des appartements à louer.

Carvalho hausse les épaules et subitement se jette sur la torche électrique. Il parvient à la détourner et tombe sur un corps humain, mais les autres se sont précipités sur lui, dans un effort assourdi pour le maîtriser. Il comprend qu'ils ne veulent pas faire de bruit et hurle :

— Bande de salauds ! Vous ne m'aurez pas !

La violence des autres s'accroît et par deux fois sur la tête de Carvalho s'abat une tonne de douleur contondante.

Ils l'ont laissé dans le réduit aménagé, sans fenêtres, ça sent encore le plâtre, les objets gardent une obscène virginité, on arriverait presque à sentir la trace des étiquettes de prix, mal grattées. Sa tête lui fait mal. Il porte une main à ses bosses puis la retire et regarde s'il a saigné. C'est sec. La lampe badigeonne d'une lumière blanche cadavérique tout ce qui se trouve dans la pièce et bien que son accompagnateur et gardien ne cesse pas de se promener, la couleur que lui donne la lumière de l'ampoule pourrait le faire passer pour un mort vivant ou un mannequin articulé illuminé par les projecteurs d'une fête foraine.

— Nous devrions discuter. Cela n'a aucun sens.

— Vous pouvez vous taire ou crier. Avec la double porte fermée, on n'entend rien.

— Je vous assure que vous faites une grossière erreur.

— C'est vous qui avez fait l'erreur de venir là où personne ne vous a appelé.

C'est un homme robuste, quarante ans, peut-être moins, bronzé au soleil des plages, un langage sans vulgarité.

— Vous me laissez partir et on fait comme si je ne vous connaissais pas.

— Les gens de votre métier vont toujours là où personne ne les appelle.

De la main, Carvalho cherche son portefeuille. Pas de portefeuille.

— Bon, je vais jouer franc jeu. Je suis détective privé, je suis chargé de surveiller une locataire d'ici. Son mari croit qu'elle le trompe.

— Les gens ont d'autres problèmes dans le quartier. Je ne pense pas

que les maris s'occupent de savoir si leur femme leur met des cornes ou leur tresse des couronnes.

— Détrompez-vous. La jalousie ne connaît pas les frontières sociales.

— De quelle locataire s'agit-il ?

— D'une blonde très jolie. Je l'ai vue l'autre jour depuis la terrasse. Je crois qu'elle habite dans l'appartement d'à côté.

Le gardien rit.

— En effet. Elle habite dans l'appartement d'à côté et elle va bientôt vous apporter quelque chose à manger.

Carvalho reste en suspens devant la malice amusée du gardien.

— Vous avez loué l'appartement d'à côté aussi ?

— Aussi. Nous sommes une famille nombreuse.

— Le quartier vous plaît ?

— Beaucoup.

— Et ici, c'est la chambre d'amis.

— Exact.

Les portes s'ouvrent, livrant passage aux deux autres. Un homme et la femme, l'ombre blonde qui mettait son soutien-gorge au fond d'un couloir. Sous l'apparence de calme couve une nervosité évidente.

— Je suis content de vous voir. Je viens de tout raconter à votre copain. Il s'agit d'un malentendu. Je suis détective privé et je suis fourré dans l'affaire classique du fouille-merde, enfin, vous me comprenez, j'enquête sur un adultère.

— C'est pour ça que vous êtes allé à l'enterrement du boxeur gâteux ?

— Vous y étiez aussi ?

— Inutile de jouer au plus fin. Vous avez mis les pieds dans le plat et vous nous posez un problème.

— N'ajoutez pas de problèmes à ceux que vous vous êtes déjà créés.

— Ça nous regarde.

— Si vous passez votre temps à balancer dans la rue tous ceux qui vous découvrent, il y aura bientôt une grève des éboueurs.

— Nous ne jetons pas ceux qui nous découvrent, mais ceux qui fourrent leur nez dans nos affaires, comme votre ami Young ou vous-même.

— Young est venu jusqu'ici ?

— Il était fêlé.

Interrompt l'autre, avec une moue de dégoût.

— Il s'est mis dans la tête que c'était sa femme. Un jour il l'a vue depuis la terrasse et il est venu fureter ici, comme vous, et il a tout vu.

Il était persuadé que sa femme vivait cachée ici depuis dix ans.

— Et vous l'avez balancé pour qu'il ne vous dérange plus.

— On ne tue pas quelqu'un pour un motif aussi idiot.

— Vous avez eu peur qu'il parle et qu'on découvre le pot aux roses.

— Quel pot aux roses ?

— Autant que je vous aide à vous expliquer. Tout ceci semble préparé pour un enlèvement.

Ils se regardent tous les trois, l'air grave, préoccupés.

— Je te l'avais dit.

Dit l'un d'eux à la femme.

— Young a tout raconté au gamin et le gamin à ce type. Je vous avais dit qu'il fallait s'occuper du gosse.

— Il n'y a pas d'autre solution.

Dit l'autre homme, pris entre l'inquiétude et la détermination.

— Le gosse ne sait rien.

Ils ne s'occupent plus de Carvalho et ouvrent la porte pour sortir. Carvalho s'élance droit devant lui et frappe des deux poings le cou de la femme qui pousse un cri avant de s'effondrer. Ses compagnons ne savent pas s'ils doivent s'occuper d'elle ou se retourner contre Carvalho. Le détective décoche un maître coup de coude dans la figure de l'un des deux hommes et se laisse tomber sur l'autre. Leur poids ouvre les deux battants en grand. Carvalho piétine celui qui est sous lui et se précipite d'une seule masse dans le couloir, n'avance pas, découvre que l'homme étendu au sol le retient par un pied. La femme reprend ses esprits et se dirige vers Carvalho, au pas de course pour sortir de l'appartement. Carvalho dégage son pied de l'étreinte et court le long du couloir vers la porte, réussit à l'ouvrir, talonné par les deux autres, et en sortant sur le palier voit la femme apparaître à la porte de l'autre appartement, revolver au poing. Pas le temps de descendre les escaliers, il choisit de monter vers le toit. Des gueules de chiens féroces et rageurs le suivent, des gueules qui n'abandonnent pas la poursuite, même derrière un Carvalho qui saute d'une terrasse à l'autre sans s'octroyer le moindre répit pour respirer. Soudain, Carvalho voit, en plein milieu de la terrasse de l'immeuble où vivait Young, son fils, on dirait que le garçon les attend, ne sachant s'il doit avancer vers eux ou s'enfuir.

— Va-t'en, idiot, cours !

Mais le garçon reste indécis. Sa présence semble stimuler les poursuivants. L'un d'eux se jette en avant, les mains prêtes à saisir Carvalho. Le détective s'est aperçu de la manœuvre, se retourne brusquement et balance un coup de pied à l'aveuglette qui s'écrase

contre la mâchoire de l'homme et le fait tomber. Mais le mouvement trop brusque ne donne pas à Carvalho le temps de s'arrêter, il a déjà atteint le garde-fou, son corps s'incline, il voit le vide là en bas, mais ne peut empêcher son corps de basculer et tombe à genoux sur le fragile avant-toit qui ne semble pas capable de résister à son poids. En bas le fond suceur de la cour où Young s'est écrasé, en haut la supériorité du poursuivant qui le tient en joue avec un pistolet. Et au moment où les mains de l'homme semblent pétrir goulûment la détente, il pousse subitement un cri, son geste se casse et il se précipite dans le vide avec pour seule compagnie un hurlement. À sa place est apparu l'enfant, les bras tendus en avant esquissant encore la poussée et, sur son visage, l'air résolu d'un vengeur.

Pedro Porta écoute, pensif, assis dans la salle à manger chez la locataire protectrice du fils de Young. Elle continue de se sécher les mains, indécise et effrayée par ce qu'elle voit et entend, la mère de l'enfant essaie de voir par la fenêtre ce que lui refusent ses yeux paralysés. Un policier en civil écoute le récit de l'enfant, deux autres en uniforme se croient dans l'obligation d'adopter une attitude sérieuse. Carvalho ne quitte pas des yeux le ragoût qui cuit dans une casserole.

— Mon père m'avait dit qu'il avait vu ma mère dans un des appartements de derrière et qu'il voulait lui parler. Après, il m'a dit qu'elle était avec des hommes qui n'avaient pas l'air gentils et un jour il m'a emmené pour que je les voie. Après il s'est tué et j'ai eu peur, parce que je croyais qu'ils l'avaient découvert, qu'ils l'avaient tué et qu'après ce serait mon tour.

— Ton père ne t'a jamais dit que c'étaient des kidnappeurs et qu'ils avaient aménagé ce logement pour enfermer leur victime ?

L'enfant comprend la question du policier, mais il ne comprend pas que celui-ci ignore que son père n'avait jamais rien imaginé d'autre que la présence de sa femme et le rêve qu'elle avait toujours été là.

— Il croyait que c'était ma mère. Qu'elle avait toujours été là. Pour veiller sur nous. Elle a voulu être près de toi, il me disait.

Et du coin de l'œil, l'enfant regarde la femme qui n'est qu'un dos.

— Bien. Il me semble que c'est tout. Oublie tout ça, mon petit. Un de ces jours, tu seras convoqué au tribunal et plus tard on te fera témoigner au procès. Donne-nous ton adresse.

— Je n'en ai pas.

La femme regarde toujours le paysage de la cour et ne se retourne pas lorsque la maîtresse des lieux interrompt ses tâches culinaires pour dire :

— Pour le moment, prenez la mienne.

Quand les inspecteurs s'en vont, elle lance un clin d'œil à Carvalho en signalant d'un air dégoûté mais prudent la mère silencieuse.

— Quel toupet !

Porta aussi prend congé et obtient que la mère revienne de son paysage extérieur ou intérieur et partage avec lui une conversation conventionnelle. Comment va la vie ? Bah, comme tu vois. Tu as bonne mine. Le temps passe. Et la famille ? La famille, elle en a marre de la meringue sur le gâteau et des réjouissances à date fixe comme tout le monde, pense Carvalho. Porta s'est trompé volontairement pour ne pas partir au Venezuela, renonçant de ce fait à son unique chance de donner une double dimension à sa vie. Il avait préféré les gâteaux à la meringue trois fois par an, pour l'anniversaire de chacun de ses fils, et les blagues de la tantine quand elle sortait le livret d'épargne du gamin fêté et criait :

— Devine combien je t'ai mis cette fois !

Et Porta s'en va. De sa vie à elle, de celle de Carvalho, de celle du petit. Ses jambes et son regard trahissent la hâte de ceux qui rentrent chez eux pour ne pas oublier le trajet que leur mémoire conserve. La femme a pris une décision et, entraînant son fils par le bras, l'emmène dans une autre pièce. Seule avec Carvalho, la locataire ne tient plus et explose.

— Quel toupet elle a, cette bonne femme ! N'importe quel animal ferait une meilleure mère qu'elle. À sa place, je l'aurais dévoré de baisers après toutes ces années, mais elle, elle reste plantée là comme une statue, sans dire un mot, comme si elle n'avait rien à voir là-dedans.

— Chacun son caractère, madame...

— Rosa. Mais on m'appelle Rosita.

— Madame Rosita.

— Ça vous pouvez le dire, chez nous par exemple, tous fils et filles du même père et de la même mère, et pourtant on a tous notre caractère. Moi, je suis un cœur qui souffre, le malheur me rend malade, mais j'ai une sœur, c'est un vrai morceau de bois, pareille que cette espèce de bonne femme. Elle verrait un de ses enfants tomber par la fenêtre, elle attendrait qu'il rebondisse.

La femme s'est offert un bon mot et se retient de rire avec la main.

— Qu'est-ce que vous cuisinez là qui sent si bon ?

— Des lentilles aux boulettes.

Son expression est extatique. La femme a cessé de s'essuyer les mains et lâche un petit rire.

— Vous aimez ça ?

— C'est un de mes plats préférés. Quand j'étais petit, il y avait des jours où ça sentait les lentilles dans la cour.

— Avant on préparait un plat fixe pour chaque jour de la semaine. Vous voulez goûter ? Rien de tel que la cuisine qu'on fait chez soi.

— Je ne voudrais pas...

— J'en fais toujours un peu plus, mon mari aime bien en reprendre.

— Si ça ne vous dérange pas.

Sûre d'elle, de son rôle dans cette vie et dans cette pièce, la femme verse une pleine louche de son ragoût dans une assiette creuse. Carvalho y goûte avec délectation.

— Madame Rosita, elles sont excellentes.

— Rien de tel que la cuisine qu'on fait chez soi.

Vous êtes marié ?

— Non.

— Alors vous mangez dehors, au restaurant.

— Oui. Enfin, assez souvent.

— Eh bien, faites-vous examiner le foie et l'estomac. La cuisine de restaurant, c'est de la cochonnerie.

— Pas toujours.

On entend la porte de la rue qui se ferme et tous deux, Carvalho et la femme, restent suspendus à la décision que leur révélera la porte de la cuisine-salle à manger qui donne sur le couloir. L'enfant la franchit, il avance d'un pas lent et indifférent jusqu'à la table recouverte d'une toile cirée et y pose un paquet de billets de cinq mille pesetas.

— Elle m'a donné cinquante mille pesetas et elle est partie.

— Comment, elle est partie ? Vous entendez ça ? Mais elle reviendra, c'est sûr, elle reviendra pour toi.

— Elle m'a dit qu'elle repartait au Venezuela. Qu'elle est remariée, qu'elle a d'autres enfants. Qu'on était deux étrangers.

Elle manque de mots, de voix ou d'air dans les poumons, madame Rosita, pour cracher ce qu'elle pense. Carvalho termine l'échantillon de lentilles qui lui reste dans l'assiette. Il a envie de s'en aller, le plus loin possible, mais il sait qu'il faut dire quelque chose, lénifier avec des mots l'évidence de sa fuite.

— Ça te fait de la peine qu'elle s'en aille ?

— Je n'ai pas besoin d'elle.

Cette fois, de toute évidence, la bonne dame requiert un traitement énergique car sa bouche ouverte a atteint les limites de l'humain et n'arrive plus à émettre ni paroles ni respiration. Carvalho lui tend son assiette.

— Madame, ces lentilles sont tellement bonnes que j'en reprendrais bien une demi-louche.

Elle le sert machinalement, puis madame Rosita se concentre pour récapituler la situation.

— Je sors.

C'est le gamin qui a parlé.

— Où est-ce que tu vas ?

— À mon carrefour. Je me suis mis d'accord avec deux gars de la rue San Clemente et on fait le carrefour Urgel et Floridablanca. Le feu rouge dure plus longtemps.

Ni Carvalho ni la dame ne font quoi que ce soit pour le retenir. Carvalho pense : merde, mais il dit :

— Madame, vos lentilles sont encore meilleures que celles de ma grand-mère.

EN CHERCHANT SHEREZADE

Ce jour-là Carvalho sortit préoccupé, obsédé même, de la caisse d'épargne. Ses comptes ne marchaient pas au gré de ses projets de vie. Inutile de consulter le calendrier pour savoir qu'il allait bientôt atteindre cinquante ans et jamais personne n'a connu de privé sexagénaire assez nanti pour s'acheter une paire de souliers neufs chaque année. Les souliers des détectives privés sont des animaux fatigués, chargés d'une archéologie de semelles successives, usés à force d'arpenter les villes. Pour le jour de la décrépitude finale, Carvalho redoutait la perspective de l'hospice ou de la résidence pour personnes âgées, si propre fût-elle. Il préférerait attendre la fin dans sa maison de Vallvidrera, dorloté par une infirmière en décolleté et qui saurait y faire avec les vieux, c'est-à-dire qu'elle ne lui parlerait pas comme à un enfant sourd, comme on parle d'habitude aux vieux. Ses dernières affaires ne lui avaient pas laissé des profits plantureux et cela faisait quinze jours que personne n'avait frappé à la porte de son bureau.

— Mets une annonce dans le journal.

Lui conseillait Charo à chaque période de crise.

— Les seuls qui mettent des annonces sont les escrocs, les putes et les naïfs.

Pensait ou répondait Carvalho. Ou peut-être seulement répondait, et il s'exhorta à vaincre son préjugé et à mettre une annonce, tout en montant vers l'appartement de l'immeuble des Ramblas où était installé son bureau. Les dieux avaient entendu ses réflexions. Répandue sur une chaise qui menaçait de crouler sous sa corpulence compacte, lui apparut une dame aux cheveux oxygénés, coiffée comme une bourgeoise des années où les bourgeoises se coiffaient encore avec une conscience de classe et maquillée aux frais d'un autre aux couleurs conventionnelles du prétendu éternel féminin : pommettes artificielles en fard, bouche agrandie à l'aide d'un *rouge* onctueux et yeux arachnéens grâce aux faux cils et au rimmel. Ma fille a disparu, lui dit-elle de but en blanc. Excusez-moi, permettez-moi de

me présenter, je m'appelle Josefa Bonaire, plus connue sous mon nom d'artiste, Madame Pépita.

— N'allez pas croire que ma fille soit une coureuse.

Carvalho hausse les épaules. Madame Pépita est une menace verbale à double menton lubrifié par l'empois cosmétique du petit matin. À son épaule gauche pend le museau d'un renardeau qui devait être très sympathique de son vivant.

— Elle est danseuse contorsionniste.

— Les filles de nos jours disparaissent puis réapparaissent. Un client à moi a perdu sa fille sur un manège pendant la fête de Gracia et l'a retrouvée quatre ans plus tard mariée à un pharmacien de Séville.

— Quel âge avait cette fille quand elle s'est perdue ?

— Seize ans.

— Ma fille en a vingt-cinq et elle ne s'est pas perdue. Elle dansait en Grèce dans un show au *Hilton* d'Athènes. Regardez sa photo.

Une fille mince, brune, musclée, en bikini au bord d'une piscine olympique et le Parthénon au fond.

— J'ai été en Grèce quand je vivais avec son père, le Grand Marcel. Puis il est mort, qu'il repose en paix, et j'ai fait de la chanson française, à droite et à gauche. C'était l'époque de Dalida. Vous savez, Dalida et moi on est de la même génération. On a chanté *24 milia bacci* presque en même temps, elle et moi. J'ai même chanté devant don Juan de Bourbon à Estoril. Il m'a demandé : Vous connaissez *Luna de España* ? Et comment est-ce que je ne connaîtrais pas *Luna de España* ! Je lui ai chanté : *Ay, luna lunera cascabelera*. Vous vous rendez compte, à cette époque ! Qui pouvait savoir alors que le fils de don Juan connaîtrait un tel avenir et qu'il serait si raffiné et si célèbre ? Je connais tout le monde et ma fille vient me demander conseil sur tout ce qu'elle fait. Après cette photo d'Athènes, elle m'a écrit une lettre où elle me disait qu'elle partait en croisière pour Djerba, en Tunisie, en compagnie d'un ami français. Là, ils devaient séjourner au Club Méditerranée et continuer ensuite jusqu'à Marbella. Une fois à Marbella, elle devait me recontacter pour terminer ses vacances dans une petite maison que je possède à Lloret de Mar. C'est tout. Depuis cette lettre, le silence.

— Par où est-ce que je commence ? Je refais la croisière étape par étape ? Je commence à Djerba ?

— Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Si je vais à Marbella, j'ai autant de chances de trouver quelque chose et l'enquête vous reviendra moins cher.

Madame Pepita partie, Biscuter sortit de derrière le rideau qui séparait le bureau de Carvalho de la cuisinette qui donnait sur la

chambre à coucher-débarras de Biscuter et sur les toilettes.

— Chef, quelle avant-scène elle se paie, la dame ! Avec tout ce qu'elle a au balcon, c'est pas étonnant qu'elle chante. Vous avez faim ? Je vous ai préparé une dorade à la majorquine avec des légumes de saison.

Carvalho mangea à son bureau tout en consultant des horaires de voyage et en passant des coups de téléphone. Il but la dernière gorgée de Señorío del Bierzo puis alluma un Cerdán. Biscuter aussi avait terminé son repas à un coin de la table et reçut le Cerdán avec, autour de ses petits yeux, un froncement d'expert, complice des réflexions silencieuses de Carvalho. Le détective contempla satisfait l'assurance que prenait l'avorton glabre en allumant son cigare et les cheveux blondasses de ses pariétaux hérissés sous l'effet d'une mystérieuse nervosité capillaire.

— Qu'est-ce que c'est qu'un contorsionniste, Biscuter ?

— Ça a à voir avec la musique, c'est pas ça, chef ?

— Tu confonds avec concertiste. Un contorsionniste est un gymnaste d'un genre particulier qui a forcé les articulations de ses os ainsi que ses muscles pour pouvoir se mettre dans des postures incroyables : tenir debout sur le cou ou se caresser les joues avec la plante des pieds.

— Pouah, chef ! Ça ne vous dégoûterait pas, vous, de vous caresser le visage avec les pieds ?

Dans le milieu des agences artistiques de Barcelone, on connaissait mieux la fille de Madame Pépita par son surnom de Chewing-gum, même si les affiches annonçaient Sherezade. On l'appelait Chewing-gum parce qu'un de ses numéros consistait à créer un serpent de chewing-gum qui partait de ses lèvres et parcourait toute l'architecture de sa contorsion. Contorsionniste sexy, par conséquent. Disons qu'elle joue à poil, informa M. Prats Pons, agent artistique.

— Elle ne m'a pas l'air tellement sexy sur la photo.

— Sur scène, elle est mieux. Elle n'a pas l'attrait qu'ont les grandes vedettes, mais les gens sont obnubilés par ces mouvements, ça les excite quand elle écarte les jambes et qu'on croirait que ça va se déchirer justement là, vous me suivez ?

— Je vous suis. Elle fait son numéro seule ou accompagnée ?

— Elle a commencé avec El Musculitos, un garçon très chic qui, quand elle faisait un huit ou un seize, parce qu'il faut voir les positions qu'elles prennent hein, la soulevait d'une main... comme ceci... vous

voyez ?

— Je vois.

— ... et puis il la faisait passer sur l'autre main... comme ça... Vous voyez ?

Le promoteur d'artistes haletait comme s'il était en train d'accomplir lui-même la performance d'El Musculitos et resta le bras figé en l'air, n'osant pas décharger Chewing-gum.

— Déposez la fille et dites-moi, elle travaille seule maintenant ?

— Seule. Elle est engagée seule, ou alors avec des contorsionnistes envoyées par d'autres agents, surtout quand elle travaille à l'étranger. Des contorsionnistes locales.

— En tant que personne, comment est-elle ?

— Une professionnelle des pieds à la tête.

— J'ai dit en tant que personne. Ses mœurs privées.

— Elle a eu une aventure avec El Musculitos, puis un petit ami très comme il faut qui tenait une école pour cancre à Pueblo Nuevo. Mais ils ne savent rien sur elle. À la demande de Madame Pépita, je me suis mis en contact avec les deux types. El Musculitos présente des numéros de force au club *Dalton* et travaille aussi comme videur dans le même club.

— Videur ?

— Oui, ceux qui jettent les soûlards à la rue à coups de pied au cul.

Carvalho partit à la recherche d'El Musculitos, à l'heure où le club *Dalton* tamise ses lumières. Sur un fond de projection de film porno se tortillait une blonde hésitant à se masturber à l'aide d'une banane, hésitation qui suspendait le souffle des six ou sept cadres supérieurs répartis dans le local, assiégés par des meutes d'entraîneuses et de travestis brésiliens rasés de près. El Musculitos ne se sentait pas à l'aise dans le col de sa chemise et intercalait sans cesse un doigt entre la peau et le tissu, comme pour en extraire un fragment de soulagement.

— J'ai déjà dit à monsieur Prats que je ne sais rien de Sherezade.

— C'est ce qu'il m'a dit. Mais peut-être pourriez-vous me donner un détail personnel quelconque qui m'aiderait à m'orienter. Rendez-vous compte, à travers la Méditerranée, la distance entre Athènes et Marbella est énorme. Il y a un tas d'endroits possibles.

El Musculitos se mit à rire.

— Cherchez la meilleure *sigala*(6) et vous trouverez Sherezade.

— Elle était très portée sur la chose ?

— Ça ! Je n'en ai jamais connue d'aussi chaude. Dès qu'elle voit une braguette, le monde cesse d'exister.

— Dire que sa pauvre mère ne sait rien.

— Celle-là, c'est encore pire. Elle se promène carrément sans culotte, pour le cas où.

El Musculitos était un garçon de grande taille, qu'on aurait cru sorti d'une bande dessinée de parachutistes athlétiques, grossier comme un de ces gosses de banlieue qui passent leurs journées à peloter leurs attributs virils dans les lieux publics, comme pour vérifier le degré de maturité du fruit.

— Vous ne me facilitez pas la tâche. Vous me voyez chercher dans toute la Méditerranée les sexes les plus éminents ?

— Je ne sais pas ce que ça veut dire, éminent.

Il était gêné de ne pas savoir ce que voulait dire éminent.

— Ça veut plus ou moins dire extraordinaire.

— Ah bon. Alors cherchez quelque chose de cette taille-ci.

Et entre les paumes de ses mains, El Musculitos délimita une distance plutôt respectable compte tenu de la matière en question.

— Le type de l'école réunissait ces conditions ?

— Je ne crois pas. Mais parfois Dorita, je veux dire Sherezade, se mettait à gamberger mariage, elle voulait cesser les poses et se marier et ce mec avait une tronche de mari.

— C'est comment, les tronches de maris ?

— Comme des poissons. Les poissons d'aquarium qu'on voit dans les villas.

El Musculitos avait de l'imagination.

En revanche, celui qui en manquait, c'était Joan Dotras Puigcerber, licencié en Sciences naturelles et en Philosophie et Lettres, comme en témoignaient deux des six diplômes auxquels il tournait le dos dans le bureau de l'école Arnau de Vilanova. Depuis quelque temps déjà, M. Dotras avait atteint la quarantaine, perdu ses cheveux, grossi et cessé de se couper les ongles, devenus durs comme de récaille de tortue.

— Pas la moindre idée.

Seul un intellectuel peut affirmer avec autant d'emphase qu'il n'a pas la moindre idée sur quelque chose. Pas la moindre idée de l'endroit où pouvait se trouver la contorsionniste, ni la moindre idée de son ou ses possibles compagnons, ni la moindre idée des projets de la jeune fille, artistiques ou professionnels.

— Pas la moindre idée.

Mais une fois établi le principe de sa séparation d'avec Dora, M. Dotras commença à avoir des idées.

— Au long de ma vie, j'ai fermé beaucoup de portes pour toujours. Et moi, quand je ferme une porte pour toujours, ça veut bien dire ce que ça veut dire, qu'elle est fermée pour toujours.

— Je comprends votre état d'esprit.

— Vous comprenez ?

Une pointe de sarcasme inutile émanait du ton de la voix et du sourcil arqué de son interlocuteur. Je ne comprends rien et je m'en fous, pensa Carvalho, mais il attendit l'épanchement viscéral du professeur.

— On vous aura dit que nous étions sur le point de nous marier et c'est vrai. Quand je l'ai connue, j'ignorais qu'elle exerçait un métier si étrange, mais ensuite, lorsque je l'ai appris et que je l'ai vue se produire, je ne sais pas, un sentiment complexe est né en moi. Est-ce que vous avez vu le film avec Marlène Dietrich, *L'Ange bleu* ? Il y avait entre nous quelque chose qui ressemblait à la relation entre Lola et le professeur Rath. J'ai toujours eu la fibre littéraire, je ne dirai pas réprimée car j'ai quelques écrits à moi, mais contenue par le poids que représente cette école que j'ai héritée de mon père, que nous avons héritée mes sœurs et moi. Pour moi, ce changement de vie, passer d'Arnau de Vilanova le jour aux clubs où se produisait Sherezade la nuit, était des plus attirants. La psychologie a étudié ce phénomène : les existences normales et chargées de responsabilités cherchent de temps en temps un exutoire.

— Si j'ai bonne mémoire, dans le film Lola est un personnage destructeur qui utilise le professeur Rath et l'introduit dans son univers. En revanche, Sherezade voulait se marier, elle voulait être l'épouse d'un propriétaire d'école de rattrapage.

Il se mit à rire comme sir Laurence Olivier dans un film que Carvalho se rappelait mal.

— J'entends bien le sens de vos paroles, elles ne me blessent pas. Une école de rattrapage est un service culturel respectable au même titre que toute autre institution culturelle. Cela dit, c'est vrai, Dora, en réalité elle s'appelait Dora, disait qu'elle voulait se marier et je l'ai présentée à mes sœurs. Jamais je n'oublierai ce jour. Au début tout se passait bien. Mes sœurs sont de vraies saintes, un peu âgées, qui se sont véritablement efforcées de faire bonne figure parce qu'elles m'aiment et qu'elles savaient le rêve que Dora représentait pour moi. Une heure après le début de la rencontre, j'avais déjà des angoisses et des remords de l'avoir arrangée... Vous n'avez pas idée...

— Pas la moindre idée.

— Au fur et à mesure que mes sœurs parlaient, elle prenait un air méprisant et ses réponses se faisaient plus tranchantes, plus blessantes. Mes sœurs, qui ne sont pas bêtes, se taisaient progressivement, les pauvres, et quand Dora pensait les tenir en son pouvoir, elle s'est mise à parler comme jamais je ne l'avais entendue. Que de grossièretés, d'effronterie, quel désir de provoquer !

— Est-ce qu'elle avait bu ?

— Oui. De temps en temps elle aimait boire et s'éclater, comme elle disait. Pour fêter l'occasion, j'avais apporté du champagne. Il était bien frais et Dora avait exagéré.

— Vous vous souvenez de la marque ?

— La marque a de l'importance ?

— C'est capital.

— Non. Mais c'était un champagne courant. Je n'aime pas gaspiller mon argent en bouteilles.

— Un mauvais champagne peut mener une femme à sa perte. Ce qu'elle a fait était donc grave au point de vous pousser à rompre vos fiançailles ?

M. Dotras Puigcerber ferme les yeux pour replacer dans l'ordre les images des événements et quand il les rouvre, la scène vécue ressort par ses yeux avec toute sa crudité.

— À un certain moment elle a demandé à mes sœurs si elles l'avaient déjà vue faire son numéro. Non. Naturellement elles ne l'avaient jamais vue faire son numéro. Alors, avant que j'arrive à placer un mot, elle a ôté son chemisier et sa jupe, et vêtue de son seul soutien-gorge et d'un slip elle a commencé par se déhancher, puis elle a grimpé sur la table de la salle à manger couverte de coupes et de bouteilles et a exécuté une de ses figures, une figure indécente où elle restait en carré, le pubis obscènement orienté vers le spectateur.

Les yeux de Dotras ne se fermaient plus. Ils cherchaient dans ceux de Carvalho une stupeur escomptée qu'ils ne trouvèrent pas.

— Je regrette de ne pas partager votre thèse. Quand vous parlez, vous utilisez des éléments culturels que votre métier vous a fait accumuler. Vous citez des films ou des écrivains. Dora s'est contentée de faire ce qu'elle savait faire.

— Mais ce n'était pas tout. Dans un déferlement de paroles, elle a dit des choses terribles sur son père et sur sa mère, des choses qui dénotaient une éducation traumatisante entre les mains de deux irresponsables, deux personnes qui ne savaient pas distinguer le bien du mal.

— Vous me faites peur, monsieur Dotras.

— Deux pervers qui changeaient de partenaires, avec d'autres

couples, quand bon leur semblait, devant les yeux innocents d'une fillette...

Carvalho décida de ne pas écouter le soliloque jusqu'au bout et profita d'une fin de paragraphe pour se lever et prendre congé.

— Si vous la trouvez, ne lui dites pas que vous m'avez parlé. Rien que l'idée qu'elle puisse être forcée de se souvenir de moi m'est désagréable.

— Vos sœurs se sont-elles remises de leurs déboires ?

— Oui, ce sont deux femmes fortes, admirables, mais vous savez, parfois quand elles me regardent, une ombre de doute et de tristesse leur traverse les yeux, qui me remue.

Carvalho n'en doutait pas. Les sœurs pensaient : Joan, tu es un con.

Il prépara une valise aussi sobre que l'était sa vie, où il inclut un guide des restaurants et le désir d'un chemin de croix gastronomique à entamer par la paella princière à Benisanó, dans le Levant, chez le paellero attitré de Sa Majesté le Roi d'Espagne, ensuite le dîner au Rincón de Pepe à Murcia, et enfin il se rendrait disponible de corps et d'esprit à l'approche de *La Hacienda*, à Marbella, pour son séjour sur la Costa del Sol. Carvalho sort dans l'air frais des Ramblas. Dans le petit matin, les passants encore rares crient des nuées de vapeur. Carvalho reste un moment à l'arrêt, pensif même, devant les grandes affiches du *Panam's*. Sussy d'Oro, strip-tease intégral. Pêche Sucrée et life sex de Copenhague. Le soleil délimite un refuge de chaleur au coin du *Cosmos* et là se trouve Bromure, le cireur de chaussures, assis sur sa boîte, à moitié endormi sous la caresse du soleil. La géographie incomplète des rides de son visage se met en branle quand il entend son nom prononcé par Carvalho, il ouvre même ses yeux jaunes ainsi qu'une bouche pleine de ténèbres et de vapeurs de cazalla.

— Pepino. Ne me fais pas peur. Donne ton soulier.

— Pas les souliers, Bromure. Je veux des renseignements.

— Pas de renseignements sans cirage. À chacun ses lois.

Et il s'empare des souliers de Carvalho et frotte, un coup à gauche, un coup à droite.

— Ma portion de soleil de tous les matins. Le soleil reste le soleil et malgré toutes les merdes que les humains lui font, il continue. Tout ce qu'il y a entre toi, moi et le soleil, c'est de la merde humaine, Pepino, de la pollution. Tu n'as pas lu ce qui se passe dans le monde ? Plus de communisme, plus de démocratie, que dalle. L'être humain lutte pour sauver la terre. On formera une nouvelle légion, comme au bon vieux

temps.

Bromure fredonne l'hymne de la Légion : *Je suis le fiancé de la mort*. Carvalho attend patiemment la fin du discours écolo. La calvitie criblée de boutons de suie enkystée ressemble à un fruit pourri, triste et sale d'où sort la voix comme par un prodige inexplicable.

— Madame Pépita, comme nom, ça te dit quoi ?

— Tellement peu que ça ne me dit rien.

— Et le Grand Marcel ?

— Là, je t'entends mieux. Madame Pépita était une veuve à s'en lécher les babines. D'abord elle s'était mise en ménage avec le Grand Marcel, lui il a clampsé et elle a continué à se produire, mais en plus décolleté, même si elle prétendait faire de la chanson française. Le *Rigat*. Le *Boléro*. Elle est arrivée assez haut. Tu te souviens du *Rigat*, Pepino ?

— À peine.

— Ça, c'était des cabarets et pas ces disco-merdes à la mode qui rendent la jeunesse sourde et incapable d'écouter le cri de la nature en danger.

— Bon. Tu les as situés. Maintenant, le couple ?

— Rien de spécial. Un ménage honnête qui gagnait sa vie en tortillant du cul.

— La fille ? Sherezade, danseuse contorsionniste.

— C'est une autre histoire. Je ne m'en souviens pas bien. Tiens, ceux-là, dis-leur de m'apporter une petite cazalla, ça m'ouvrira les archives.

Cazalla que Bromure boit comme si c'était la dernière goutte d'eau de l'univers.

— Purée, je me sens bien, Pepino. La cazalla, ça vous met le soleil à l'intérieur.

— À ton tour de m'éclairer, Bromure. Sherezade, la danseuse contorsionniste.

— Celle-là, c'est le genre à se droguer même au Uniment Sloan. Jamais essayé ?

— Non.

— Eh bien, tu te mets la bouteille sous le nez, grande ouverte évidemment. Du doigt tu fermes une narine et par l'autre tu respirez à fond. Puis tu changes de narine et ça y est.

— Fichée ?

— Comme pas deux !

Carvalho laisse un billet de cinq cents pesetas dans les mains de Bromure et va rejoindre les rues sombres qui s'échappent des Ramblas

portuaires. Il arrive devant un immeuble neuf construit sur les ruines du vieux quartier, un immeuble dont l'ascenseur le monte jusqu'à une porte rationnelle et stéréotypée. La clé que Carvalho sort de sa poche déchire la cicatrice trouée de la serrure et ouvre la porte avec la précision d'un acte habituel. Carvalho avance dans la pénombre jusqu'à une autre porte, qu'il ouvre. Entre les vapeurs du chauffage et la nuit se dessine un corps de femme sur le lit, moitié nu, moitié dissimulé par une couverture qui épouse capricieusement les courbes en repos. Carvalho la contemple en silence, se décide, se déshabille, pousse le corps de la femme pour se faire une place dans le Ut.

— Tu n'es pas encore parti, gros lourdaud ?

Dit la femme entre deux rêves.

— C'est moi, Charo. Pepe.

— Pepe !

Articule la femme, le visage endormi mais souriant dans une étreinte adéquate.

— Qu'est-ce que tu veux, dormir ou rêver ?

— Par ordre alphabétique. D'abord dormir, ensuite rêver.

Mais les bonnes intentions de Charo somnolent tellement qu'une minute plus tard elle s'est rendormie. Carvalho a les yeux ouverts et la tête pleine de voyage.

Le paellero de Benisanô le fit monter dans sa cuisine, une batterie de fourneaux pour des paellas composées de poulet, de lapin, d'escargots, de *bajocons*, gros haricots valenciens, et d'un fond de tomates revenues avec des haricots verts plats, savoureux et âpres. On aurait dit une forge de paellas et le résultat en était un solide plat carné qu'on mangeait comme une gâterie, après une mise en bouche faite de salades et de thon de ligne salé et à l'huile, d'abord dans son assiette, puis à cuillerées méticuleuses et précises, en raclant le riz qui restait dans la poêle, pour la récolte de la croûte accrochée et concentrée, œuvre du feu qui avait attiré vers le fond les saveurs quintessenciées. Ce plat lui avait apaisé le corps et l'âme après la morosité du trajet et surtout avant les lentes files de camions et de gens du coin qui commencent dès la fin de l'autoroute à Alicante, quand il ne reste avant Murcia plus qu'un tronçon court mais bourré de camions et d'autochtones avançant au ralenti. C'était un caprice que de pouvoir dîner au *Rincôn de Pepe* et Carvalho dut faire un tour le long des rives du Segura afin de donner au restaurant et à son estomac le temps de s'ouvrir pour le repas. Il choisit un menu classique, aubergines

gratinées aux crevettes et une daurade au sel, tout en prêtant l'oreille à la thèse de Raimundo sur les soupes de poisson populaires.

— Le mullet est trop gras. N'ayez aucune crainte. Ici, nous les préparons avec du poisson de roche.

— Je sors d'une paella. Je ne vais pas prendre une soupe de poisson.

— Le riz, c'est comme le savoir, ça ne prend pas beaucoup de place.

Le long trajet entre Puerto Lumbreras et Grenade, semé de cols et de camions traînant leur arthrose, lui conseilla de s'arrêter dans un parador des faubourgs de Grenade qui semblait construit pour l'hébergement exclusif du réceptionniste.

— Il fait plutôt solitaire ici.

— Ça se remplit en été. Mais la boîte est pleine à craquer. Des gens de passage.

Carvalho frémit à la perspective du jardin d'intérieur lourdingue plein de modules vides et se livre à la sémiotique compliquée de la signalisation qui le conduit à la boîte, un entrepôt d'ombres rouges, où l'obscurité et ses habitants semblaient aspergés de sang lumineux. Des voyageurs de commerce et encore des voyageurs de commerce, des grands, des petits, des moyens, mais presque tous catalans. Sauf dans un coin où deux Andalous chantent en sourdine et s'aident l'un l'autre à épancher leur cœur et à garder leur équilibre au-dessus d'une table remplie de verres vides. Quatre ou cinq femmes brunes qu'on dirait sorties tout droit du harem d'Abd al-Rahmàn III après vingt années passées à faire du zèle pour s'affranchir, et un barman dont la pâleur arrive à s'imposer comme une tache blanche dans l'orgie de rouge. Carvalho choisit une place au bar près des Andalous chanteurs et se met à boire et à écouter en attendant que son cerveau ou son estomac lui démontre la nécessité d'aller se coucher.

— Tu sais quoi, Paco ? Dès qu'il y a un Andalou, tous les autres peuvent aller se rhabiller. Tiens, écoute la liste, elle est balèze... Felipe González...

— Andalou.

— Guerra.

— Andalou.

— Paquirri.

— Andalou.

— La Pantoja.

— Andalouse.

— Christophe Colomb.

— Andalou.

— L'inventeur de la friture de poisson.

- Andalou.
- L'inventeur du thon séché.
- Andalou.
- L'inventeur de la manzanilla.
- Andalou.
- La Vierge de Triana.
- Andalouse.

Et celle du Rocío aussi, ajouta Carvalho qui mérita l'attention et l'approbation des fêtards ; ainsi qu'une invitation à un whisky.

— Il est infâme ce whisky, il est sûrement catalan.

Dit l'un d'eux à voix plus haute pour que l'entendent les représentants qui fricotaient avec les ex-concubines du calife. Les deux compatriotes sont de Séville, en route pour Almería, en mission politique au service de la Junte d'Andalousie.

— C'est qu'à Almería ils ne veulent rien savoir de ce que dit Séville, et on va leur tirer les oreilles, pas vrai, Paco ?

— Tu parles qu'on va leur tirer les oreilles !

— Soit ils entrent dans la modernité, soit ils continuent à croupir dans leur brousse.

Celui qui la ramenait le plus avait fait de la poésie concrète en son temps et maintenant il était vice-secrétaire du secrétaire d'un délégué faisant fonction ou secrétaire du vice-secrétaire d'un délégué faisant fonction et l'autre l'accompagnait en tant qu'interprète.

— Mais à Almería ils ne parlent pas le castillan ou l'andalou ?

— Ils sont bouchés et moi je me lance, je parle en conceptuel et lui il traduit. Je dis : Si vous ne souscrivez pas au remodelage qu'implique une réforme agraire liée aux idées de modernité qui nous conduisent à une technologie de pointe, nous raterons le train de la troisième révolution industrielle à cause de prurits idéologiques qui font partie du patrimoine déclassé de l'entre-deux-guerres. Et lui, il traduit.

— Comment traduisez-vous ?

— Moi je leur dis : Si vous n'écoutez pas vos chefs, vous allez vous retrouver au chômage politique, et c'est parmi les pires chômages qui existent. Et là, ils comprennent à merveille.

— Bien dit, Paco.

À la capitainerie de Málaga, on se montra sensible au spectacle du bon ami de la famille qui entreprend un si long voyage pour retrouver une jeune fille dont on ignore où elle s'est fourrée ou qui ignore elle-

même où on l'a fourrée. Il y a des listes des bateaux arrivés à Málaga, Marbella et Puerto Banús depuis un mois, mais si la fille a écrit de Marbella, le plus probable est que le bateau ait mouillé à Puerto Banús.

— Plus précisément, deux bateaux sont arrivés de Tunisie, le *Vinoble*, un français, et le *Fucsia*, qui navigue sous pavillon italien même si le capitaine, David Sumbulovich, est autrichien. Je ne crois pas que ce soit le *Vinoble*. Il transportait une famille de Dijon qui fait le tour de la Méditerranée. Pour le *Fucsia*, je ne vois que le nom du capitaine et une référence à deux passagers invités.

Carvalho prit deux verres de vin de Málaga dans une taverne où l'on ne pouvait boire que du vin de Málaga malgré la rogne du barman qui semblait mal encaisser qu'on lui vide ses tonneaux.

— Un vin de Málaga.

— On va pas vous servir du vin de Galice.

L'envie prit Carvalho de remettre à sa place le mauvais coucheur, mais il se retint. Voyageons en paix. La corniche sur la Méditerranée offrait la tentation des villages blancs de l'intérieur, Benalmádena, Mijas, Coin, Ojén, que Carvalho avait connus lors d'un pèlerinage spirituel en Andalousie en quête du *duende*⁽⁷⁾ qui avait ensorcelé tant de voyageurs célèbres. S'il n'avait pas trouvé le duende, il avait en revanche dégotté d'excellents jambons dans la sierra des Alpujarras, à Ronda et à Montejaque, ainsi que des vins pour avant et après les repas, attribuables sans conteste à une étape où l'humanité et la géographie étaient en bons termes avec la Providence. Quand il arriva à Marbella, il avait déjà bu dix verres de *fino* et englouti un banc entier de friture de poisson, picorée ici et là. Il se rendit tout de suite au port de Marbella et chercha dans les registres la trace d'un éventuel accostage du *Fucsia*, yacht battant pavillon italien, propriété de David Sumbulovich.

— S'il n'est pas venu ici, dans quel autre port a-t-il pu aller ?

— Ces bateaux-là ne vont pas à Cabopino, qui est le port privé du lotissement. Vous aurez toutes vos chances à Puerto Banús.

À Puerto Banús, l'arrivée du *Fucsia* était notée à la date du 4 octobre et son départ le 8.

— Qui était à bord ?

— D'après ce qui est écrit ici, le capitaine David Sumbulovich, propriétaire, Henri Grazier, ressortissant français, et Juan Lasplazas, passager invité.

— Aucune fille ?

— Non.

— Le bateau est revenu ?

— Seulement pour déposer Lasplazas. Apparemment, il avait fait une excursion à Gibraltar. Comme la frontière est fermée du côté espagnol, on ne peut y arriver que par mer. Beaucoup de gens vont y faire des achats et reviennent. C'est ce qu'a dû faire Lasplazas.

— Il est d'ici ?

— Sa famille est très connue. Ils sont d'Algési-ras. Mais lui vit toute l'année à Nueva Andalucia.

Il travaille comme surveillant au casino, enfin, surveillant, il vide les mauvais coucheurs.

Un videur le menait à un autre videur.

Le casino puait l'argent vomi. Deux femmes de ménage exécutaient un pas de danse étrange et lent sur deux serpillières qu'elles entraînaient pour faire briller la cire, entièrement vouées à lustrer la double peau du monde, à l'écart du préposé qui, parmi les trente-six choses qu'il a à faire, s'occupe de Carvalho. Après la quatrième question restée sans réponse satisfaisante, Carvalho lui met la main ouverte devant les yeux :

— Attention à l'infarctus. Vous allez droit au stress.

— Vous dites ?

— Vous faites trop de choses à la fois et ce n'est pas bon.

— Moi, la vie privée de Lasplazas, je n'en ai rien à branler.

— Voilà qui est parler sérieusement.

— Ici, il fait son boulot et dehors il vit de magouilles, comme tout le monde sur cette côte. S'il exploite des femmes, c'est son affaire.

— Je n'ai pas dit qu'il exploitait des femmes.

— Eh bien, moi je vous le dis.

— À quel syndicat puis-je les trouver ?

— Commencez par Remedios, c'est la plus régulière et elle doit avoir la liste complète des pupilles.

— Vous n'appréciez pas trop monsieur Lasplazas.

Le bonhomme ressemble à un séminariste de la province profonde qui a raté sa vie à cause d'une mauvaise femme.

Pense-t-il mais sans le lui dire.

— Un clou chasse l'autre. Ici on a besoin de types de ce genre-là pour nous protéger des types du même genre.

Toute une philosophie. En sortant du casino, il fut agressé par le spectacle des constructions qui bétonnaient la Méditerranée dans le

ferme dessein de venir à bout de la moindre séquelle de paysage. Il décida d'aller trouver directement ce M. Lasplazas et sa prophétesse, Remedios. Elle devait être très populaire, car la première femme consultée lui donna l'adresse de l'appartement où elle vivait. Carvalho trouva la porte entrouverte et, assise devant le miroir terni d'une coiffeuse, une femme nue passant lentement une brosse dans sa longue chevelure brune. Quand elle se retourna, toutes les extrémités de son corps paraissaient violettes, les tétons, les lèvres menues, les yeux aussi, violets.

— Remedios ?

— Tu es un ami de Juan ?

— Je pourrais le devenir.

— C'est lui qui t'envoie ?

Elle s'était levée. Elle cachait sa poitrine sombre derrière la brosse, mais laissait découvert le triangle de son sexe d'une obscurité métallique que Carvalho n'avait vue que sur le pubis duveteux des Noires. Carvalho ne détourna pas le regard du triangle de fil de fer, ce qui lui donna l'impression que la voix sortait de ce triangle des Bermudes.

— Tu me plais plus que les autres. Il t'a dit le prix ?

— La volonté.

— Ce n'est pas un prix.

— C'est peut-être bien plus qu'un prix. Mais je peux t'assurer que je ne te ferai pas payer.

— Tu es du genre comique. Basque ?

— Pourquoi basque ?

— En général les Basques sont très comiques.

— Je suis venu pour voir Lasplazas et s'il n'est pas là je l'attendrai.

La femme souffla sur une frange de cheveux imaginaire et haussa les épaules avant de lui tourner le dos et de continuer à se coiffer. Mais Carvalho ne quittait pas des yeux son échine nue et de temps en temps elle se retournait comme si ce regard la pinçait, ce qui l'amusa d'abord, puis progressivement la fâcha.

— Eh, le marrant, tu n'as jamais vu de femme nue ? Tu ne te rappelles pas ta mère le jour où elle t'a mis au monde ?

— Jamais ma mère n'aurait accouché toute nue.

Elle fit mine de ne plus lui prêter attention et couvrit ses cheveux d'étranges métallisations qui lui donnèrent aussitôt l'aspect d'un animal soumis à une exploration électronique du cerveau.

— C'est toi, la petite amie de Lasplazas ?

— Possible.

— Il a d'autres filles ?

Cette fois, la femme s'est retournée et met une main nue sur sa hanche nue.

— Arrête ton char, tu veux.

— Je n'ai jamais eu une aussi longue conversation avec une femme nue.

— Tu m'étonnes, parce que tu as une tête à causer, un point c'est tout. Bon, chéri, c'est vrai que tu n'es pas venu pour coucher avec moi ? Alors si tu n'es pas venu pour ça, tu vas à Puerto Banûs, tu t'achètes un cornet de frites et une sucette et tu vas voir les bateaux des cheiks. Du vent, mon chou, ça m'énerve de sentir un imbécile derrière moi.

— Les femmes coléreuses ne font pas de vieux os.

La femme opta pour le dédain, à mi-chemin entre la fureur et la surprise.

— Va te faire mettre.

Carvalho remarqua que quelqu'un, dans son dos, lui volait de l'espace et il se tourna à temps pour voir un homme qui occupait toute l'embrasure de la porte.

— Juan, ce type est un enquiquineur. Pourquoi est-ce que tu m'envoies des connards pareils ?

— Je ne t'ai pas envoyé ce monsieur.

Lasplazas fit un signe de la tête et la femme partit retrouver l'intimité de la salle de bains, laissant flotter dans l'air les O dessinés par le mouvement giratoire de ses fesses. Carvalho apprécia les biceps que Lasplazas exhibait selon le procédé consistant à remonter les manches de son polo Fred Perry quasiment jusqu'à l'épaule.

— Si vous me cherchez, vous m'avez trouvé.

— En fait, je cherche une amie d'un ami à vous.

— J'ai peu ou beaucoup d'amis, tout dépend de quel œil on regarde.

— Eh bien, ouvrez le bon parce que cette affaire pourrait bien vous amener à les faire soigner. Il s'agit de Sherezade, la fille du Grand Marcel et de Madame Pépita.

— C'est une famille chinoise ?

Carvalho lui flanqua deux beignes bien senties, fortes mais paternelles, et au moment où Lasplazas s'apprêta à charger comme un taureau, il se retrouva face à une lame de couteau de quinze centimètres à mi-chemin entre ses poings et Carvalho. Il eut un mouvement de recul pour porter la main à sa poche, mais Carvalho exécuta un moulinet qui laissa un froid sillage d'acier à hauteur des yeux exorbités de Lasplazas. Presque sans transition, il se calma et

s'appuya contre le mur, souriant.

— La fille est arrivée sur un bateau, le *Fucsia*. Puis avec ce même bateau, vous avez fait un aller-retour à Gibraltar. Mais à ce qu'il semble, vous avez voyagé sans la fille. Où est-elle ?

— Quand je suis monté à bord, tout était déjà fini entre elle et Henri. Ils avaient passé les quatre jours à s'engueuler et un beau matin elle est partie en faisant à Henri une tête comme une patinoire, tellement elle l'avait griffé. Il faut dire qu'Henri n'est pas facile à satisfaire.

— Où est Henri ?

— Evaporé. Il s'est peut-être engagé dans la Légion.

— Je te donne jusqu'à ce soir pour transformer cette histoire à mon goût. Sinon je me pointe tout à l'heure au casino, on continuera à causer à voix haute et tu iras ensuite t'expliquer avec les flics.

Lasplazas n'avait pas l'habitude de se faire marcher sur les pieds et un vieil orgueil remonta, impuissant, dans l'expectoration de sa voix étranglée.

— Mais qu'est-ce que vous voulez ? Et moi, est-ce que je sais où elle s'est foutue, cette gonzesse ? Demandez à Sumbulovich, il en saura peut-être plus que moi.

— Où est-ce que je peux le trouver ?

— Dans toutes les fêtes. Celles qu'on voit dans les magazines, dans *Hola*, les fêtes de la *jet society*.

— Aboule le programme.

— Ce soir, il y a un buffet pour la grande foule chez un acteur de cinéma, Rory Weisberg.

En retrouvant la rue, Carvalho prit conscience de sa situation. Deux hommes bronzés, aussi longs que leurs ombres, semblaient soutenir la maison, le dos appuyé contre le mur, mais les jambes prêtes à bondir. Carvalho regarda vers l'étage et vit Lasplazas au balcon. Il fit semblant de rien, avança vers les deux hommes et plutôt que de s'en décoller, leurs dos donnèrent davantage l'impression d'être catapultés du mur. Les deux corps prirent la direction de Carvalho. Ils étaient à quelques mètres quand le détective, comme pour une simple révision, sortit son pistolet de son étui et vérifia qu'il était bien chargé. Les deux hommes se muèrent en paralytiques, sans autre mouvement que celui du cou qui leur fit lever la tête vers le balcon. Lasplazas fit un signe et ils tournèrent le dos à Carvalho, comme si tout à coup ils prenaient une autre direction, la bonne. Carvalho rangea son pistolet et les suivit.

D'abord à son rythme, puis il accéléra le pas tandis qu'ils en faisaient autant pour éviter d'être rejoints. Quelques secondes plus tard, ils couraient presque. Eux inquiets. Carvalho plutôt souriant. Soudain les deux hommes se partagèrent le monde, tout ce qui était à droite pour l'un, tout ce qui était à gauche pour l'autre. Carvalho suivit celui qui avait l'air le plus fragile et effrayé et le rejoignit alors qu'il venait d'entrer dans un bar.

— Monsieur, s'il vous plaît, savez-vous où se trouve Sherezade, la contorsionniste ?

L'homme reçoit la question comme la chose la plus naturelle au monde. Il baisse la tête et, sans la relever, répond :

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Une femme.

Carvalho lui tend une photographie.

— Je ne la connais pas.

— Entendu parler ?

— Non plus.

— Lasplazas, vous le connaissez d'où ?

— De nulle part. Je ne sais pas qui est Lasplazas.

— Le caïd du balcon.

— Je ne fréquente pas les caïds. Je suis chômeur, moi. Vous pouvez me trouver du boulot ? Non ? Alors fichez-moi la paix.

— Vous avez besoin de quelque chose ?

La voix retentit dans le dos de Carvalho. L'autre avait fait le tour du monde et se trouvait maintenant derrière Carvalho. Le détective ne se retourna pas. Il dit :

— Je cherchais du travail pour ce chômeur.

— C'est difficile de lui trouver du travail. Mon ami est fossoyeur.

— Et vous ?

— Je l'aide.

Carvalho lance un coup de pied en arrière et pivote, le temps de saisir par le revers de son veston l'homme plié sur sa douleur. Il le place à côté de l'autre et les regarde.

— Je ne sais pas si vous êtes des chômeurs, mais en tout cas vous faites une belle paire d'enfoirés. Dites à Lasplazas que dorénavant il ne m'envoie plus des idiots comme vous.

C'était de la rancune qui brillait dans les yeux de la victime, une rancune qui suivit Carvalho jusqu'à ce qu'il tourne le coin et gagne sa voiture pour se rendre au plus vite au *Meliâ Don Pepe*. Le réceptionniste sut apprécier l'entrée remarquable de Carvalho.

— C'est monsieur Weisberg qui m'envoie. Je suis venu pour la fête de ce soir et je voudrais une chambre avec vue sur la mer.

Le réceptionniste opine du bonnet, en complicité avec les excellents antécédents et souhaits du client.

— À propos, je n'ai pas songé à lui demander un plan pour aller à sa villa.

— Ne vous faites pas de souci. Monsieur Weisberg est très connu dans la région. Sa villa se trouve à Las Lomas de la Sierra Blanca, tout juste derrière la clinique Buchinger.

Tandis que le porteur montait ses valises, Carvalho alla s'acheter la presse du cœur, puis étala toute la collection de magazines sur le lit et étudia les trois reportages parallèles qui faisaient mention des fêtes de Marbella. Dans deux reportages on voyait Rory Weisberg au centre de groupes privilégiés, avec son millionnaire arabe et les industriels du bonheur habituels sur la Costa del Sol. Au bout d'une heure de lecture, Carvalho était un expert qui aurait pu tutoyer et même embrasser sur les joues la princesse Gunilla von Bismarck.

Gunilla von Bismarck relaya les baisers que Carvalho lui donna sur les joues en laissant suspendues en l'air deux intentions de bises sur sa bouche en cul-de-poule.

— Le marquis d'Alfarache nous a présentés lors du défilé de mannequins de Queta Kleiser.

— Ah oui ! Quels splendides mannequins !

Bien qu'il aimât les blondes, il y avait trop d'appâts autour de lui pour qu'il ait envie de consacrer tout son temps à la princesse allemande. Il y avait là, en trois dimensions, tout ce qu'il restait de la *jet society* ibérique après dix années de transition politique et de sélection des espèces sociales. La réunion était axée autour de deux centres essentiels, le multimillionnaire arabe Suleiman Al Refendi et le couple que formaient Jacqueline Bisset et un danseur russe qui avait fui l'Est pour voir comment c'était à l'Ouest. Les amphitryons tiraient des têtes d'amphitryons, une grimace indifféremment souriante et des yeux attentifs à ce que rien ne manque à personne, pas même la conversation. C'est ainsi que Rory Weisberg se dirigea vers Carvalho, trop solitaire à son goût, et le guida vers le groupe où Jaime de Mora y Aragón dissertait sur le massacre des kangourous en Australie.

— Eh bien moi, je n'ai jamais vu de manteau en peau de kangourou.

Commenta une meurtrière disposée à revêtir la peau de n'importe quel animal vivant pourvu qu'elle fût chère.

— Vous êtes dans les assurances ?

Demanda Jaime de Mora à Carvalho.

— Les assurances navales. Comment avez-vous deviné ?

— Vous avez la tête d'un agent d'assurances.

Rory Weisberg regardait Carvalho avec une certaine curiosité tout en repassant mentalement la liste de ses invités à la recherche de sa fiche. Carvalho trouvait l'acteur mou et un peu chauve, mais beaucoup d'eau avait coulé sous les ponts depuis la dernière fois qu'il l'avait vu dans le rôle d'un colonel anglais malchanceux transformé en véritable passoire par cinq mille lances indiennes. Madame Weisberg arriva, préoccupée par une urgence quelconque, et son mari partit dans le sillage de ce prodige de petits muscles tricotés et détricotés par cinq heures de massage quotidien.

— Vous voulez faire un contrat à Suleiman Al Refendi ? Je pourrais vous aider.

Jaime de Mora adressait un clin d'œil à Carvalho.

— En réalité, je suis venu pour rencontrer David Sumbulovich, le patron du *Fucsia*.

— David ? David et moi sommes très intimes.

Les bras du frère de la reine Fabiola de Belgique s'ouvrirent pour englober les dimensions de leur amitié. L'un d'eux revint en place en position relâchée, mais l'autre resta levé, signalant quelqu'un parmi la foule.

— Le voilà. David !

Un jeune homme se tourna vers eux, grand et maigre, les lèvres épaisses et tombantes, les yeux épais et tombants et le front divisé en deux proéminences. Un couloir s'ouvrit entre Sumbulovich et Jaime de Mora, couloir que le patron du *Fucsia* parcourut avec un sourire ahuri.

— Le voici.

David Sumbulovich regardait Carvalho avec un demi-sourire et Jaime de Mora avec l'autre demi.

— On peut savoir... ?

— Ce monsieur te cherche.

Il ne lui laissa pas le temps d'être surpris. Carvalho le prit par le bras et l'emmena pour un aparté, tout en lançant un regard significatif à leur présentateur.

Tandis qu'il entraînait Sumbulovich, il sentait sa musculature se tendre progressivement sous le cercle impérieux qui serrait son bras. Carvalho marcha jusqu'au jardin pour trouver une vacuole d'espace libre où Sumbulovich et lui allaient pouvoir tenir un face à face.

— Qui êtes-vous ?

— Je cherche Sherezade.

— C'est une danse, non ?

— Une danseuse. Une danseuse qui a voyagé avec vous et Grazier de Djerba à je ne sais où.

— Elle est partie.

Il n'avait pas envie de le renseigner. Le geste qu'il fit prouvait bien qu'il renâclait et qu'il n'avait pas la moindre volonté de donner la direction exacte qu'avait empruntée Sherezade. Carvalho saisit ce bras qui n'indiquait aucune piste et tira dessus jusqu'à ce que Sumbulovich et lui se retrouvent dans un face à face au sens le plus littéral.

— Bon, tu te rappelles où elle est allée, oui ou non ?

— Pas touche.

Le patron du *Fucsia* suait à grosses gouttes. Carvalho allait lui décocher deux directs à la cervelle quand il sentit le poids d'une main sur son épaule. C'était Weisberg flanqué de deux domestiques ou du moins de deux hommes déguisés en domestiques.

— Il me semble que vous vous êtes trompé de fête, monsieur... ? Carvalho... C'est toi qui l'as invité, David ?

— Non.

Et il souriait d'un air triomphant tandis que, d'un coup sec, il se dégageait des mains de Carvalho qui l'emprisonnaient. Les deux domestiques avancèrent vers le détective mais s'arrêtèrent quand il leva les bras et leur lança un sourire en guise de reddition.

— Je pars. Effectivement, il s'agit d'un malentendu.

Madame Weisberg arriva toute pressée en poussant des petits cris aigus.

— Il est là ! Le couscous de Marrakech est là !

Il passa devant la dame en faisant une inclination de tête, suivi de près par Weisberg et les deux gros bras. Sur le pas de la porte, il se retourna avec le recueillement d'un confident.

— Un couscous de Marrakech ?

— Suleiman Al Refendi nous régale d'un couscous arrivé tout droit par avion de Marrakech.

— Le couscous réchauffé a toujours été et sera toujours une erreur.

C'est alors que quelqu'un lui assena un coup de poing et il se retrouva assis par terre, seul sous les étoiles et la silhouette d'un dattier baigné de lune.

Sa mâchoire était dolente mais toujours en place et pendant qu'il s'en assurait en essayant d'orienter ses yeux entre la végétation du jardin et les voitures garées, le pressentiment d'une autre présence le mit sur la défensive. Un quinquagénaire argenté le contemplait d'un air bonasse dans l'attente d'être reconnu. Des dizaines de fiches signaléti-ques défilèrent dans la tête de Carvalho avant que le visage du revenant coïncide avec un souvenir.

— John Cromford.

Le gaillard lui tendit la main et le soumit à un tassage frénétique qui arracha de son menton esquiné quelques éclats de douleur.

— Ils ne t'ont pas très bien traité.

— Tu étais là ?

Cromford acquiesça et se mit à marcher à côté de Carvalho ou c'est Carvalho qui se mit à marcher à côté de Cromford.

— Ces gens sont très ouverts mais ils ont leurs règles à eux. Ils n'apprécient pas d'avoir des agents de la C.I.A. en goguette à leurs fêtes.

— Je ne suis plus à la C.I.A. Et toi ?

— Moi non plus. Maintenant, je suis jardinier.

— Ici ?

— Non. Disons jardinier en gros. J'ai une pépinière. Par exemple, toutes les fleurs et les plantes que tu vois dans ce lotissement, d'est en ouest et du nord au sud, sont un peu mes filles. Elles sont nées dans mes pépinières.

— À la retraite ?

— Rangé des voitures.

Dans son souvenir, il voyait la tête de Cromford comme celle d'un dieu-hélicoptère, une tête puissante et sanguine au-dessus de laquelle tournaient les hélices d'un ventilateur de l'hôtel *Raffles* de Singapour. Cromford travaillait pour l'intelligence Service et Carvalho couvrait un voyage de propagande du Dalaï Lama, profitant d'un temps libre entre une mission à Bangkok et un voyage d'agrément à Bali. Mais il connaissait Cromford d'avant. Londres. Miami. Lisbonne.

— Et toi, qu'est-ce que tu fais ?

— Détective privé.

Cromford rattrapa une grimace.

— Les bons footballeurs font de mauvais entraîneurs.

— À mon âge je me contente d'observer.

— Qu'est-ce que tu cherchais chez Rory ?

— C'est un ami à toi ?

— Ici, personne n'est l'ami de personne, mais on est tous des amis.

— Une fille qui s'est perdue ou qui se cache.

— Mineure ?

— Non.

— Le mari ?

— Non. La mère.

— Ces Espagnols !

Cromford éclate d'un rire excessif et tapote le dos de Carvalho avec une familiarité tout aussi excessive. Les cinq cents Singapore Sling pris au bar du *Raffles* en une semaine n'autorisaient en rien une telle familiarité.

— La maman cherche sa fille de quarante ans.

— Vingt-cinq. Qu'est-ce que tu veux. Ici, la famille compte. Tu connais Sumbulovich ?

— Ici, on se connaît tous et on ne connaît personne.

— Sacré philosophe.

— Je le connais. C'est une petite crapule qui gagne sa vie en louant et en pilotant un bateau. Un aventurier sans envergure.

— Et Lasplazas ?

— Un caïd quelconque.

— Tu en sais un bout pour un simple jardinier.

— L'instinct. Le métier ne se perd pas. Les habitants de ces rivages ont changé. Avant ils se partageaient entre les franquistes riches et tous les autres, maintenant, c'est les Arabes friqués et tous les autres. Qu'est-ce que tu renifles pour cette fille ?

— Traite des Blanches.

Cromford a emmené Carvalho jusqu'à sa voiture, guidé par un étrange instinct ou parce qu'il l'avait déjà repérée. D'un coup d'œil oblique, il saisit l'expectative masquée de Carvalho.

— Je parie que c'est ta voiture, hein ? La moins chère de toutes celles qui sont garées ici.

Carvalho espère se faire inviter à prendre un verre quelque part. Espoir déçu. Cromford se tait et médite au clair de lune et, une fois Carvalho installé au volant, il se penche à l'intérieur par la vitre et lui dit :

— Fais un tour à Ceuta, demain. Tu fais le touriste qui va faire des achats. Tu vas aux magasins Calatrava et tu dis de ma part au patron que tu veux voir le Turc, c'est tout, le Turc. Lui, il te dira s'il s'agit de traite des Blanches. S'il te dit que non, c'est que cette fille a fugué avec un violoniste suédois, par exemple. Raconte-moi ce que tu auras

appris.

Et il lui glisse dans la poche de sa veste une carte qu'il tenait déjà en main.

Il s'éveilla avec le sentiment que quelque chose n'allait pas, et en effet sa mâchoire lui faisait mal. Il lui restait juste assez de temps pour attraper le premier ferry reliant Algésiras et Ceuta. Il arriva alors que la rampe d'embarquement des voitures était déjà à moitié relevée. Il céda à l'obsession de trouver des cigares dans le free-shop du bateau, mais ils vendaient tout au plus quatre mauvais cigares canariens de deuxième ou troisième bouche, pénurie compensée par l'abondance d'appareils électroménagers horriblement bruyants. Ceuta était le prolongement du free-shop : pas un centimètre carré de la ville où ces boîtes de métal cosmique et plastique ne lâchassent leurs meutes hurlantes de molosses dévoreurs d'ouïes humaines. Ce ne fut donc pas sur un ton de confiance qu'il tâcha de surmonter la sarabande musicale régnant dans les magasins Calatrava et lorsque le mot « Turc » franchit la crête des braillements rock crachés par les cassettes simultanées et les publicités, le visage du patron des lieux prit les traits de l'indignation, répartie sur son territoire facial avec une furieuse envie d'étrangler la voix de l'intrus. Mais le nom de Cromford le poussa à travers des ruelles éloignées de l'artère commerciale, en direction du quartier arabe. La maison du Turc était un chalet alpino-espagnol à palmiers, rempli d'éléments qui rappelaient un certain ordre visuel appartenant à quelque ancien propriétaire, mais le Turc l'avait transformé en une arrière-boutique plausible d'une boutique qui n'existait pas. Tout semblait là pour une revente de troisième main et le Turc avait des façons et des regards de chiffonnier dégustateur de résidus. Comme s'il s'agissait du solde d'une affaire qui ne lui importait pas, il regarda et renifla la photo de Sherezade, écouta le bref historique que lui fit Carvalho et hocha négativement la tête.

— Cette fille n'est entrée dans aucun réseau de traite des Blanches. Dites à John qu'il peut dormir sur ses deux oreilles. Parole de Turc.

Carvalho tenta de lui faire regarder encore la photographie tout en racontant l'histoire pour la seconde fois, mais le Turc se leva, lui tourna le dos et disparut derrière un paravent qu'on aurait cru volé dans un bordel bon marché. Le type qui l'avait accompagné ne l'attendait même pas à la porte et Carvalho dut descendre à pied jusqu'à hauteur du port et de la rue commerçante. Il lui restait un paquet d'heures à tirer avant le départ du ferry pour la péninsule et il

jugea que le seul moyen de vaincre la déprime était de s'acheter une boîte de caviar iranien. Dans les supermarchés d'alimentation *free tax*, le caviar iranien atteignait la valeur de diamants de bonne taille dans la collection de la reine Juliana de Hollande. Mais il le méritait et il en acheta une boîte d'une demi-livre, présentée dans un bac de neige artificielle. L'attraction chromatique la plus élémentaire lui fit acheter dix boîtes d'œufs de morue, puis il chercha un vendeur susceptible de lui avouer où il avait des chances de manger de la bonne cuisine arabe.

— C'est que, comme on peut manger espagnol, ça ne vaut pas la peine de manger arabe.

— C'est un critère.

Une conspiration fort étendue lui déconseillait de manger dans un restaurant arabe, ce dont il déduisit que les jours de Ceuta en tant que ville espagnole étaient comptés. Lorsqu'est atteint un tel niveau d'amertume dans l'intransigeance gastronomique, cela signifie que le dialogue entre communautés est impossible. Mais ce n'était ni son boulot ni le moment de changer les règles établies et il s'en remit à ce que voudrait bien faire de lui le menu d'un restaurant proche de la plage. Bouillon d'espadon ou espadon grillé.

— Donnez-moi le plat typique de Ceuta.

— Le gazpacho et l'espadon.

Il se rendit aux arguments massue de l'espadon grillé, qu'il arrosa d'un La Quinta, vin dont il voulait imbiber tout son voyage en Andalousie. Il embarqua sur le premier bateau de retour et supporta le laïus interminable d'un petit vieux, excolonel d'artillerie, ému par le spectacle du rocher de Gibraltar que le ferry laissait sur la droite.

— Mon sang bout chaque fois que je vois cette partie d'Espagne sous la botte de l'envahisseur. L'Espagne n'a donc pas assez de paires de couilles pour reprendre ce morceau de nos entrailles qui est aux mains de la perfide Albion depuis près de trois cents ans ?

— Ne vous bilez pas. Regardez Colomb, il est bien passé à deux doigts de New York et aujourd'hui tout le monde s'en fiche.

— Certes. Certes.

Admit le petit vieux fasciné par cette vision de la décadence espagnole, jusqu'alors dissimulée à sa perception patriotique.

— Et maintenant elle est aux mains des nègres.

Dit l'ex-colonel avec toute la rage accumulée dans son corps soutenu davantage par ses varices que par ce qu'il lui restait de musculature. Très affectueusement, Carvalho prit congé de son interlocuteur en lui souhaitant la récupération prochaine de Gibraltar, avant d'aller à son tour récupérer sa voiture garée sur la promenade du port. Le chômeur

de San Pedro était assis sur le capot.

— Vous avez trouvé du travail, je vois. Vous avez surveillé ma voiture.

— Lasplazas veut vous voir.

— Il me verra, ne vous en faites pas.

— Je suis son émissaire. Il dit qu'il sait peut-être quelque chose sur ce que vous cherchez. Il vous attend à neuf heures à l'*Antonio's* de Marbella.

— Neuf heures cinq.

— Soit. À neuf heures cinq.

— Je suppose que ça lui est égal.

L'homme semble regarder avec curiosité le sac que Carvalho tient à la main. Le détective en sort plusieurs boîtes.

— Caviar iranien.

— On se soigne, à ce que je vois.

— Tenez. C'est du caviar de morue. Il n'est pas aussi bon, mais pour un chômeur ce n'est pas mal. Donnez des protéines à vos gosses.

À la lumière du jour, même du jour tombant, John Cromford avait toujours ce visage de bonasse pervers que Carvalho lui avait connu au bar du *Raffles*. L'Anglais voulait prolonger l'effet de surprise de la veille et, aussitôt qu'il le vit, il se passa la main devant les yeux.

— Impossible. Tu es un revenant.

— Un revenant de passage.

— Alors, Ceuta ?

— D'après ton Turc, la fille est inconnue au bataillon. Elle s'est évaporée, un point c'est tout.

— Ce sont des choses qui arrivent.

Il lui ouvrait le passage vers une terrasse d'où l'on voyait toutes les plantations de sa pépinière. À peine étaient-ils assis dans de hauts fauteuils en osier des Philippines qu'une jeune fille déposa sur la table deux grands verres bien remplis.

— Singapore Sling. C'est resté ton vice secret ?

— Maintenant, je ne bois que du vin et du marc glacé. Mon foie n'est plus ce qu'il était.

— La dernière fois que je t'ai vu, on était au bar du *Raffles* de Singapour avec nos inévitables verres de Singapore Sling. Regarde-moi ce coucher de soleil.

Anglo-Saxon autrefois roux, maintenant grisonnant, poignées d'amour mal apprivoisées par les traitements sportifs, crosses de golf et raquettes de tennis disposées de-ci de-là dans le living ouvert sur une terrasse des hauteurs de la Costa del Sol, devant une mer silencieuse et des présages de soir tombant.

— Sous les tropiques, il y a toujours une pellicule d'humidité qui nous sépare de la réalité. Ici la nature se donne sans filtre. C'est sauvage. Ça me plaît.

Carvalho laissa Cromford, parfait amphitryon, lui faire les honneurs de sa maison et du paysage. Accoudé à la balustrade en faux rustique, il viola le ravissement de l'Anglais en le coupant net :

— Tu connais bien Lasplazas ?

— Peut-être. C'est tout ce que tu sais faire, rechercher les filles égarées ?

— Je trafique du caviar iranien. J'en ai un plein sac.

— Grouille-toi. Khomeiny finira par liquider le caviar iranien. Les révolutions liquident le plaisir, c'est la première chose qu'elles suppriment.

— Tu transformes toujours les révolutions en contre-révolutions ?

— J'ai une pépinière. Maintenant, je fais pousser des arbres et des plantes pour les jardins de la Costa del Sol. Que te dit le mot jacaranda ?

— Une boisson, une danse, une femme, un arbre.

— Un arbre. En Espagne, il ne pousse que sur cette côte ainsi qu'aux Canaries bien sûr, mais ici il y a un microclimat subtropical. Tu veux voir ma pépinière ?

Et presque sans transition, peut-être pour échapper à la glu d'une conversation portant sur le paysage, Carvalho accepte de suivre Cromford dans la pépinière et de lui emboîter le pas dans une déambulation explicative parmi des variétés tropicales qui, par moments, recréent l'ambiance factice d'une jungle factice.

— Les palmiers ne se reproduisent que si on les accouple. Le mâle et la femelle doivent être ensemble.

Carvalho écoutait, l'attention partagée pour moitié entre les plantes et une réflexion secrète sur le botaniste improvisé. Cromford avait été espion anglais, un veinard, qui avait négocié une retraite anticipée à quarante-cinq ans, suite à une sombre affaire où il avait dû jouer les agents triples par la faute de son supérieur, lui-même agent quadruple. C'était un retraité faussement passif qui servait d'informateur aux Arabes qui investissaient sur la Costa del Sol, devenue le pivot de la reconquête de Al-Andalus menée à coups de pétrodollars. Quel rôle jouait-il sur ce tapis jonché de cartes truquées ? Le *Fuchsia*. David

Sumbulovich. Henri Grazier. Lasplazas. Le *Fucsia* n'était « marqué » par aucun trafic clandestin, David Sumbulovich non plus. Personne n'avait la moindre nouvelle de Grazier. Ni de Sherezade. Il choisit le moment où Cromford dissertait sur la qualité des eaux d'irrigation du barrage d'Istán pour mettre un bâton dans les roues de son discours jardinier.

— Je ne partirai pas avant d'avoir trouvé Sherezade. Tu me connais.

Il obtint que Cromford cessât de parler culture et le silence remplaça avantageusement le bruit du discours excessif du guide de pépinière.

— Lasplazas. C'est ton homme.

— C'est ton méchant favori.

— Une saleté. Un ma-que-reau am-bi-dex-tre.

Dit-il non sans effort mais satisfait d'avoir correctement prononcé des syllabes étrangères et difficiles. Une fois sa bouche libérée de tout obstacle, Cromford parut un homme heureux, mais ses yeux prenaient congé de Carvalho.

— Je ne te dérangerai pas davantage.

— C'est avec plaisir.

Il se pencha encore à la vitre de la voiture pour lui dire :

— À ta place, je m'occuperais des filles de Lasplazas. Va voir Contreras de ma part au bar *Siroco*, à Puerto Banüs. Il te donnera des adresses.

— Lasplazas m'a filé rencart.

— Les rencarts de Lasplazas ne valent pas le coup et ils finissent presque toujours mal.

Contreras mit un certain temps à accepter ses propositions de conversation, tout absorbé qu'il était dans son jeu de Martiens.

— Encore mille.

Ce fut sa seule réponse. Finalement, il abandonna la machine avec un air de lassitude et reprocha à Carvalho son intrusion.

— Il faut être concentré, sinon c'est impossible.

C'était un oisillon truffé de petits os bien agencés dans un corps de danseuse. Il écouta attentivement tout en sirotant un verre rempli à ras bord de jerez frais.

— Un jerez frais.

Avait-il demandé au garçon et c'était un jerez doux qu'il buvait entre des claquements de langue sur son palais. Puis il écrivit quelque chose sur une serviette en papier et la tendit à Carvalho.

— C'est tout ce que je sais. Allez-y doucement, ce sont de braves filles. Elles sont impliquées dans une affaire ?

— Elles non. C'est Lasplazas qui est dedans jusqu'au cou.

— Celui-là, faites gaffe. C'est un vieux renard. Méfiez-vous.

— Lasplazas n'attire pas les sympathies, à ce que je vois.

— C'est un barbeau et moi les barbeaux me débectent.

— D'où connaissez-vous Cromford ?

— Par ma femme. Elle achète ses géraniums chez lui. Il a les plus beaux géraniums de la Costa del Sol. Vous avez remarqué comme les géraniums ont de belles couleurs de ce côté-ci de l'Andalousie ?

— Et Sumbulovich ?

— Un autre fils à papa.

— Décidément ils ne vous reviennent pas, les fils à papa.

— Ils pullulent, vous savez. Le seul avantage, c'est qu'ils donnent des pourboires, mais à tort et à travers, quand ça les prend, selon le temps qu'il fait. Et un beau jour ils vous envoient sur les roses et vous laissent crever.

Il était capable de parler des taches lunaires ou de la chute du « d » espagnol en position intervoca-lique, et enfilait les liqueurs bien tassées à une telle allure que les vers ne tarderaient pas à jouir de son foie mariné à l'alcool sucré.

— Ne buvez pas tant. Ce n'est pas sain.

Lui dit Carvalho en guise d'au revoir.

— Ce qui est sain n'a aucun intérêt.

En une heure, Carvalho fit irruption dans les trois appartements « libérés » où Lasplazas faisait travailler ses filles, entre Estepona et San Pedro de Alcántara. La blonde aux cheveux teints d'Estepona était saoule d'eau de mélisse et fondit en larmes dès qu'elle vit que Carvalho n'était pas animé de bonnes intentions et lui demandait ce qu'une fille comme elle fichait dans ce plumard. Son père était mort dans un naufrage et elle était entrée au service des Briones de Montánchez, dont la fille en âge de se marier avait pour prétendant Juanito Lasplazas, fils d'un illustre médecin d'Algésiras. Grossesse et avortement inclus, l'histoire était un cliché auquel ne manquaient même pas les cierges brûlés à la Vierge des Douleurs. À San Pedro de Alcántara, la fille aux yeux maquillés de vert lui soutint pendant une demi-heure qu'elle était masseuse, spécialisée en massages subaquatiques, dommage qu'elle ne pouvait pas s'acheter l'installation, en effet les meilleures sont de marque allemande et hors de prix. Finalement, elle lâcha une histoire similaire à celle de la blonde, mais ici le père avait été facteur, et il était parti à Barcelone avec la femme du chanteur d'Almona-cid, laissant derrière lui une femme et huit enfants. À mi-chemin entre San Pedro et Marbella, dans ce qui ressemblait à une hutte camouflée par les eucalyptus de la

plage, Carvalho dialogua avec une quadragénaire encore fraîche et vaste comme une plage, qui aimait Juanito comme une mère incestueuse et travaillait pour lui avec toute la force de son cœur et de ses reins. Devant aucune des trois, il ne fit allusion à la photo de la contorsionniste maigrichonne, mais, à elles trois, elles achevèrent le portrait de Lasplazas pressenti par Carvalho et déjà rehaussé par Cromford.

Il retourna à Nueva Andalucía et monta l'escalier qui menait à l'appartement de Remedios. La porte était fermée. Il frappa et entendit la voix de la femme violette répondre par un : « On vient », qui valait son pesant d'impatience. Ouvrir la porte et tenter de la refermer, ce fut tout un, mais Carvalho poussa de tout son corps et la femme fut projetée, bras et jambes écartés débordant la mince capacité d'un kimono made in Hong-kong couvert de caractères chinois. Par trois fois, un « merde » sourd et sanglotant émergea de la gorge de la fille. Carvalho ferma la porte et s'assura que Lasplazas n'était pas là. Il mit la photo sous le nez de la fille.

— Soit tu me dis où elle est, soit tu te retrouves au trou avec ton mac en train d'élever les araignées.

— C'est pas un mec avec des couilles comme les tiennes qui touchera à Juanito.

— Ne sois pas grossière. Qui est-ce qui t'a appris à parler comme une cochonne ? On va au poste tout de suite.

Elle ne voulait pas aller au poste, mais parler. La nana de la photo s'était accrochée à Juanito comme une sangsue, parce que son mec n'était pas un homme et tout et tout. Et quand on a une idée en tête...

— Alors ton Juanito s'est farci le petit Français parce qu'il est tellement homme qu'il peut se permettre de la fourrer où il veut.

— Qu'est-ce que tu en sais, toi ?

— La fille. Où est la fille ?

Elle hausse les épaules et, ramassant ce qu'il lui reste de dignité, lui tourne le dos. Mais quelqu'un enfonce la porte d'un coup de pied et la pièce se remplit d'hommes en uniforme, de cris hystériques et de bourrades. Carvalho se retrouve avec le canon d'un revolver presque dans la bouche et Remedios est poussée vers le fond de l'appartement pour aller s'habiller. Celui qui commande le groupe pose sur le visage de Carvalho un regard d'autorité et de mise en garde. Inutile de demander où ils l'emmènent. Carvalho, déjà installé dans le panier à salade, se prépare à une longue nuit de gendarmes et de voleurs.

Une heure passa avant qu'on lui ait donné toutes les pièces du puzzle. On avait retrouvé David Sumbulovich mort dans une cannaie près de la plage de Guadalmina et certains doigts pointaient vers

l'intrus qui avait discuté avec lui à la fête des Weisberg.

— Que faisiez-vous chez Remedios ?

— Qu'est-ce qu'on peut bien faire chez Remedios ?

— Elle prétend que vous êtes un tordu qui veut seulement lui faire la conversation.

— À chacun ses perversions.

— Que faites-vous sur la Costa del Sol ?

— Du tourisme.

— Pourquoi avez-vous eu cette altercation avec Sumbulovich ?

— Il refusait de me présenter aux autres invités. J'en rêvais, de côtoyer tous ces gens. On les voit dans les magazines et...

— En quoi consiste la mission qui vous a amené ici ?

S'ils lui posaient cette question, cela voulait dire que ni Remedios ni les autres filles n'avaient soufflé mot de l'affaire Sherezade, soit pour couvrir Lasplazas, soit pour se couvrir elles-mêmes. Quant à son emploi du temps de la journée, il parla de son voyage à Ceuta, du prix du caviar iranien, de ce qu'on peut faire avec des œufs de morue, le tarama, un plat exquis de Méditerranée orientale. La police était très cosmopolite dans ce commissariat, ou bien alors elle disposait de tout son temps et le laissait mentir ou masquer en partie la vérité sans broncher. Mais les heures passaient et la réalité extérieure s'écoulait et se reconstruisait sans qu'il pût intervenir. Il s'endormit sur une chaise qui resta dessinée sur son corps et dans son âme. Le lendemain il n'était plus qu'une chaise pleine de crêtes et de douleurs obéissant aux ordres, parler ou se taire, d'une nouvelle équipe d'interrogateurs que dirigeait comme un chef d'orchestre le rustre qui l'avait arrêté chez Remedios. Le nom de Cromford lui échappa, comme celui d'un personnage marginal qui apparaissait dans cette histoire par un côté presque superflu de la scène.

— En rentrant de Ceuta, je suis allé boire un coup avec mon ami Cromford et...

Le rustre cligna les paupières, ramena sa carcasse au-dessus de la table et l'approcha de Car-valho.

— Qui avez-vous dit ? Avec qui avez-vous bu un coup ?

— Avec Cromford. John Cromford, un ami à moi que j'ai retrouvé par hasard à la fête des Weisberg.

— Vous êtes un ami de Cromford ?

— Et lui de moi.

Le fonctionnaire se leva d'un coup et sortit du bureau. Ses deux acolytes d'interrogatoire allumaient une cigarette par ordre alphabétique ou dans un autre ordre connu d'eux seuls. Le chef revint,

le pas rapide, la voix adoucie.

— Bon sang, il n'y a qu'un professionnel pour faire si mal son métier ! Pourquoi ne m'avoir pas dit tout de suite que vous aviez passé tout l'après-midi d'avant-hier avec Cromford ?

— Ce n'était pas tout l'après-midi.

— Mais assez de temps pour vous trouver à l'abri de tout soupçon. C'est à peu près à ce moment-là que Sumbulovich a été assassiné et vous ne pouviez pas être à deux endroits à la fois.

— Les apparences sont parfois trompeuses, commissaire. De même que les mobiles évidents sont à prendre avec des pincettes, les alibis évidents sont tout ce qu'il y a de suspect.

Un air déconcerté mobilisait en ce moment les traits du policier, en quête d'une nouvelle tête pour une nouvelle situation.

— Bon. Vous pouvez partir. Faites votre déclaration et partez.

Il était l'heure de dîner quand Carvalho retrouva la beauté du ciel andalou étoilé, fabriqué tout exprès pour que s'y découpent les constructions automnales blanches et cubiques. Ou bien il partait à la recherche de Sherezade, ou bien il se rendait à *La Hacienda* pour l'une des cartes les plus réputées d'Espagne. Croquettes de langoustes, lotte au jus de poireau, pintade au poivre vert, glace au malaga, se récitait Carvalho dans un aparté schizophrénique, écartelé entre le maître d'hôtel à ses ordres qui vivait en lui et le détective privé.

— La conscience professionnelle te conduira à ta perte.

Se dit Carvalho dégoûté, en maudissant l'héritage génétique des responsabilités qu'il avait reçu d'un père qui se vantait de ne jamais s'être absenté de son travail sauf pendant les six années passées dans les prisons de Franco.

— Et même là, je travaillais à l'économat.

Ajoutait le Galicien pur et dur. Mais le dilemme fut levé par Cromford en personne, qui attendait Carvalho devant le commissariat dans une jeep peinte avec des motifs de plantes et de fleurs, tout indiquée pour un jardinier amoureux de son métier. Cromford ouvrit toute grande la portière et Carvalho monta sur la banquette avant. Une fois dedans, il s'aperçut qu'ils n'étaient pas seuls. Les deux chômeurs et Contreras détournèrent le regard pour ne pas se sentir obligés de saluer. La jeep démarra, conduite par un Cromford silencieux.

— Ça alors, les chômeurs ! Moi qui les prenais pour les valets de Lasplazas.

Répéta-t-il par deux fois sans que personne ne lui répondît.

La jeep prit la route d'Estepona et, à hauteur de l'hypermarché, emprunta une route secondaire qui serpentait en direction de la Sierra Blanca. Pas la moindre occasion d'ouvrir la portière et de sauter avec un minimum de garanties de ne pas se casser la pipe sur l'accotement ou de ne pas chuter sur le terre-plein en contrebas. De nouveau, ils s'écartèrent de la route par un chemin de terre et gravirent la montagne jusqu'à une forêt de pins dont l'ombre nocturne servit d'abri inutile au véhicule. De la tête, Cromford lui fit signe de descendre et les cinq hommes se retrouvèrent debout sous les arbres et la lune. Seul Cromford semblait animé par un projet. D'un signe il immobilisa ses trois compagnons, tandis qu'il invitait Carvalho à le suivre sur le sentier. Ils parcoururent une distance suffisamment longue pour ne pas être entendus, mais les trois autres les suivaient d'assez près pour lui faire une grosse tête si jamais il prenait la fuite et que ce ne fût pas de leur goût. Cromford passa la main autour de l'épaule du détective, paternellement, geste déplacé chez un Anglais même s'il a vécu longtemps sur la Costa del Sol. Non seulement ce bras le protégeait psychologiquement, mais il le retenait.

— Le mieux qui te reste à faire, c'est de t'en aller. La mort de ce garçon complique les choses.

— Je ne peux pas rentrer les mains vides. Ma cliente attend sa fille.

— Tu ne peux pas rentrer les mains vides.

Répéta Cromford comme s'il réfléchissait sur le sens profond et caché de cette affirmation.

— Imagine que tu ne rentres pas les mains vides, est-ce que tu serais capable de repartir, les mains pleines évidemment, mais la bouche cousue ?

— Je suis venu chercher une fille. Rien d'autre.

— Je ne peux pas te donner ce que tu me demandes, pas comme ça, de plein gré : tiens, voilà la fille. Il faudra que tu la gagnes. Mais je peux te dire où elle est et qui la détient. Le reste, c'est ton affaire.

— Qui la détient ?

— Lasplazas et sa bande.

— Ce n'est pas la tienne ?

— Non. Jusqu'il y a trois ans tout marchait comme sur des roulettes, mais quelqu'un a donné du fric et du pouvoir à cette espèce de mac et il a commencé à faire dans la traite des Blanches et a mis en danger des affaires plus sérieuses qui étaient déjà en place. Avec son traficotage minable, il était sur le point de foutre par terre quinze années de travail, quinze années que j'ai passées à bâtir mon prestige dans le coin. Avec le meurtre de Sumbulovich, la coupe est pleine, mais ce n'est pas le moment de riposter.

— Sumbulovich était des tiens ?

— Non. Lasplazas l'a tué pour embrouiller l'affaire. Ton arrivée ici a suscité beaucoup de méfiance et ce cadavre nous paralyse pour des semaines.

— Je ne vois pas pourquoi tu t'en fais. Les Arabes sont de ton côté.

— Tous les Arabes ne se valent pas et ils ne jouent pas tous le même jeu. Avant que ce maquereau fasse le malin, je contrôlais les limites du bien et du mal sur toute la Costa del Sol. La police, le gouvernement, les caciques, les propriétaires... tous savaient qu'en pactisant avec moi ils résolvaient leurs problèmes.

— Et maintenant ?

— Maintenant, disons que la situation a changé et si tu viens tout compliquer avec ton histoire de fille et s'il y a encore des morts, trop de gens vont venir fourrer leur nez dans nos affaires. Il faut que tu ailles à Marbella, en haut dans la vieille ville, et que tu cherches *Le Canari Muet*, un bar miteux. Si tu y vas cette nuit, tu auras l'avantage de la surprise. Ne te laisse pas distraire à la porte et monte à l'étage sans traîner, coûte que coûte. Vas-y armé. Sherezade est en haut mais fais gaffe à Lasplazas. Il ne s'en laisse pas remonter et joue gros jeu.

— Et Grazier ?

— C'est lui qui servait de rabatteur. Il a fourni à Lasplazas une demi-douzaine de poules de choix.

— Sumbulovich ?

— Il était devenu encombrant. Son cadavre est une provocation.

— Et toi ?

— Un bon ami à qui tu resteras obligé.

— Ça t'arrangerait qu'au passage je bute Lasplazas, non ?

Cromford ferma les yeux comme pour prendre en charge la nouvelle situation.

— Cela aurait son prix. Un très haut prix.

— Je ne travaille jamais pour plus d'un client à la fois et il y a tellement longtemps que je n'ai plus tué que je ne me rappelle même pas comment on fait.

Il gara sa voiture dans la rue pavée de galets à prétention artistique, laissant derrière lui les rampes qui montaient vers les hauteurs de Marbella, ancien petit village agrandi sur son front et ses flancs maritimes, dont les vieilles rues restaient fidèles à leurs racines de village andalou où tout se passe entre voisins et compères. Sur la

grande porte clignotait l'enseigne, tantôt verte, tantôt rouge, du *Canari Muet*. D'une bourrade il écarta une offre de question qu'émettait le corps d'un gaillard à mèches tombantes, puis traversa l'obscurité de la discothèque à moitié vide soumise au rabot assourdissant d'une meute de chiens de chasse et poussa la petite porte du fond qui donnait sur un escalier recouvert d'une moquette à dessins.

Il se retourna pour flanquer un coup de pied dans les parties du gaillard énergiquement balbutiant et interrogateur. L'escalier le conduisit à une autre porte, derrière laquelle apparut un salon de lupanar d'avant la guerre de Corée, avec une longue banquette capitonnée qui courait tout le long du mur et un lit rond au milieu de la pièce, sous l'épée d'une lampe liberty en opaline bleue. Sherezade était assise sur le lit vêtue d'une courte chemise transparente et les jambes emberlificotées. Elle avait les tempes et la lèvre en sueur. Elle cilla devant le tapage de Carvalho et répondit par des grognements lointains qui sortaient, semblait-il, des profondeurs reculées de son corps et aspiraient à couvrir des distances tout aussi lointaines. Il examina ses pupilles. Dilatées. Elle transpirait la drogue de partout. Tapie dans un coin pour passer inaperçue, une vieille Samoyède observait la scène et n'avait même pas le courage de s'échapper. Carvalho lui livra Sherezade.

— Habille-la.

La Samoyède sortit un vêtement fripé d'un tiroir que dissimulait la banquette capitonnée.

— Donne-moi tout ce qui appartient à la fille.

Un sac à main contenant les papiers et un peu d'argent. Une trousse de voyage. Carvalho mena la fille jusqu'à l'escalier où le gaillard à mèches tombantes et Lasplazas formaient un mur. Carvalho sortit un pistolet de la poche de sa veste et ôta la sécurité. En passant à côté de Lasplazas, la jeune fille s'arrêta.

— Tu as vu Henri ? Il a mes valises.

Carvalho la poussa doucement pour la faire avancer et se planta devant Lasplazas, en silence d'abord, comme s'il hésitait pour la suite. Finalement, il dit :

— Fais gaffe. Il y en a qui en veulent à ta jugulaire et ils ne comptent pas faire dans la dentelle.

— Qui vous a dit ça ?

Du haut de sa surprise, Lasplazas embrassait du regard le local, la situation. Qui ? Qui vous a dit ça ? Carvalho ne répondit pas, distrait par Sherezade qui essayait de revenir en arrière, entêtée, pour lui demander :

— Tu as vu Henri ? Il a mes valises.

Carvalho la poussa et marcha à reculons pour tenir à l'œil les deux hommes. Marcher était un trop gros effort pour les forces de Dora. Carvalho la porta presque sous le bras jusqu'à la voiture et attendit qu'elle vomisse, son corps de gymnaste dessinant un arceau entre la façade et le bord du trottoir. Carvalho abaissa les vitres. Un vent frais et salé les accompagna dans la descente. Il se gara sur la promenade de la Mer. À peine sortie de la voiture, Dora se remit à vomir devant une mer plus devinée que vue. Ensuite, Carvalho l'emmena dans un hôtel de Torremolinos. Il la coucha et, à l'aide d'un drap, attacha ses poignets aux lattes du sommier avant de s'écrouler à son tour à côté d'elle, projetant un prochain voyage à Marbella exclusivement destiné à vérifier s'il était possible de faire des croquettes avec de la langouste sans aucun remords. Il dormit par intervalles, guettant les secousses nerveuses de la fille et les bruits du couloir, et céda finalement à un sommeil profond où rien de ce qui pouvait se passer autour de lui ne comptait plus. Il fut éveillé en sursaut par la crainte subconsciente que fût arrivé ce qui n'était pas arrivé. De la crainte, il glissa à la surprise. Shere-zade s'était libérée de ses liens et composait une étrange figure sur les draps. Nue, la tête à ras du lit, comme celle d'un serpent, les jambes croisées sur les fesses et les mains agrippant ses pieds, retenant toute la tension interne de cette architecture corporelle.

— Démêle-toi, petite. Tu n'arriveras pas à entrer dans la voiture.

Il commanda par téléphone une robe pour Sherezade. Il ne voulait pas répéter l'expérience de la veille, quand il l'avait introduite dans l'hôtel vêtue de son saut-de-lit vapoureux, trouvant pour seule excuse qu'il l'avait sauvée d'un naufrage. C'est pourquoi, quand ils descendirent à la récep don, désignant Sherezade, Carvalho dit au préposé :

— Vous voyez ? Elle a enlevé le sel, et c'est nickel.

Tout était prêt pour accueillir Madame Pépita. Sherezade avait dormi pendant tout le voyage. Arrivée au bureau, elle insista pour dormir encore et le lit de camp de Biscuter ne la repoussa pas. Ainsi, quand la *chanteuse* fit son entrée dans la pièce, le geste lyrique et la voix déchirée...

— ... Dora, ma fille !

... geste, voix et respiration furent coupés net face au spectacle d'un Carvalho et d'un Biscuter attablés en tête à tête devant des boulettes de viande de porc et de queues de gambas, explication donnée par Carvalho quand il vit le dégoût que la dame manifestait pour le plat et pour toute la scène. Carvalho l'invita à partager leur petit déjeuner,

mais Madame Pépita invoqua d'étranges problèmes de ligne difficiles à justifier. Elle trépigna d'impatience pendant que Biscuter alla réveiller sa fille et que Carvalho résumait oralement le rapport manuscrit qu'il lui remettait sous enveloppe.

— En somme, elle s'est sauvée de justesse d'un réseau de traite des Blanches.

— Ma fille au Liban ! Perdue à jamais !

— Ils ne les emmènent plus au Liban. Là-bas, ils n'ont plus le temps, ni l'envie, ni les bâtiments pour ce genre de distraction.

— Comment va-t-elle ?

— Vous allez la voir tout de suite.

Madame Pépita signe le chèque et le remet à Carvalho avec la joie d'une bonne mère, joie déplacée pour tout être humain venant de se défaire de deux cent cinquante mille pesetas. La main gantée qui tient le chèque défaille, de même que la voix et le regard défont lorsqu'au bout du bras de Biscuter apparaît Sherezade, adolescente musclée en déshabillé, qui suce son pouce.

— Dora ! Ma fille !

Elle s'élance vers elle, mais aux yeux de la contorsionniste, cela revenait à être assaillie par une montagne molle, inondée par un flot d'où émanaient des effluves d'essences satinées. La fille recula de deux pas, distance qui lui permit de contenir à temps la charge de sa mère et d'actionner sa musculature cérébrale. Sherezade ouvrit des yeux exorbités, comme s'ils mesuraient l'ampleur de ce qu'elle retrouvait à être retrouvée par sa mère, et d'un habile déhanchement, elle esqua cette baleine sentimentale et fila vers la porte sans donner à Carvalho le temps d'intervenir. Madame Pépita fut plus prompte que Carvalho et Biscuter et courut dans les escaliers à la poursuite de sa fille. Le détective fit un geste pour retenir Biscuter.

— Laisse-les. Elle a déjà payé.

Depuis la fenêtre, il vit sortir sur les Ramblas la contorsionniste à moitié nue courant vers le port, suivie par une mère débordant de larmes, de fourrures, de cris, de tendresses à jamais différées, à en juger par la distance gagnée par la contorsionniste qui se frayait un chemin dans une humanité détruite et marginalisée, difficile à surprendre, mais ce matin-là complètement abasourdie.

J'EN AI FAIT UN HOMME

Des dames et des messieurs bien dans leurs meubles, les voisins, plus de deux cents invités, costumes du dimanche pour les plus mal habillés, succédanés du mariage prince Charles-Lady Di pour les mieux nippés. Le père du marié porte même un haut-de-forme et quand l'heureux couple paraît au portail de l'église, la pluie de riz semble faite du riz le plus cher.

— Vive les mariés !

— Un baiser ! Un baiser !

Sourires postnuptiaux comme au cinéma, la mariée picote du bout des lèvres tous les visages qui s'approchent d'elle, c'est une blonde aux cheveux teints bien balancée avec un certain charme enfantin dans le regard. Lui est un fort gaillard, mais il porte des lunettes, et donne ses poignées de main comme s'il était pour la seule fois de sa vie l'acteur absolu d'un événement brillant. À côté de lui, son père, un homme grand, large de carrure et robuste, qui surveille les allées et venues de son fils avec la satisfaction du devoir accompli. Près de lui, une mère insignifiante et insignifiée. C'est le père qui brise l'enchaînement des routines et des protocoles en frappant des mains au-dessus de sa tête.

— Les photographes n'attendent pas et le repas non plus !

Courses vers les voitures. Cris de fête des plus conventionnels.

— Et le lit non plus !

Il y en a qui réservent leur capacité de jouer un premier rôle dans cette vie et dans l'autre pour ce genre de célébrations et misent sur le pile ou face d'un mot d'esprit le prestige d'une solide médiocrité.

— Ce soir, vous serez l'un dans l'autre.

Salive, les yeux allumés, un jeunot échauffé et tout rouge qu'on n'écoute pas assez.

— Je dis, ce soir, vous serez l'un dans l'autre.

Et pour se faire entendre, il a approché du visage de la mariée son groin trempé de sueur et reste les yeux plongés dans le décolleté doré jusqu'au moment où le beau-père amphitryon l'écarte vivement.

— Tire-toi de là, morveux. Tu voudrais bien être à la place de mon fils, hein ?

— Et vous, don Joaquin, qu'est-ce que vous donneriez pour être à la place de votre fils ?

La question a fusé du chœur des invités, suffisamment joviale et malicieuse pour faire rire la mariée et pour que don Joaquin écarte les bras, victime d'une attaque inattendue dans le dos.

— Il y a des questions qui ne se posent pas.

Elles ne se poseront plus quand, après la séance de photos, les mariés retrouvent les invités dans la transpiration d'un banquet bouillonnant de rumeurs et de cordialité alcoolique. Les musiciens chauves de l'orchestre attendent le moment. Une valse. Les mariés ouvrent le bal devant le gâteau.

Mais la vedette semble leur échapper. C'est le père-patron qui attire les regards, cigare à la bouche, incitant à boire ici et là, donnant de grandes claques dans le dos fragile du beau-père de son fils. Quand les nouveaux époux terminent leur danse, il offre son bras à la mariée pour la suivante. Le rigolo qui met les disques infiltre un rock, mais le vieux tient bon, c'est un défi qu'il relève, et il sensualise cette danse par les regards qu'il lance à la mariée et par les regards qu'elle lui renvoie. Un cercle s'est formé autour d'eux, mais à un certain moment l'homme reprend une position normale, soupire, exténué, et tapote les fesses de la jeune fille.

— Ouste, va danser avec ton mari, moi je n'en peux plus.

Applaudissements pour l'exhibition de vitalité. L'homme est radieux et se retourne vers son fils, le tripote, le montre à ceux qui sont tout près.

— Un homme. J'en ai fait un homme. De mes propres mains.

Il montre de puissantes mains de travailleur manuel. Le fils hausse les sourcils d'un air résigné devant l'inévitable effusion de sentiments de son père.

— Je me suis dit : si je reste à la campagne, je pourrai bouffer, mais je piétinerai. Conclusion, je suis parti à la ville ! J'avais mes deux mains, rien d'autre, et elle, elle m'a suivi.

Il caresse sa femme comme un toutou et elle se laisse caresser comme un toutou.

— Le bâtiment, c'est là qu'on se retrouvait tous. Il y en a qui sont restés manœuvres toute leur vie, mais il y en a d'autres, comme moi, qui ne se sont pas endormis et qui, à force de cran, ont monté l'échelle. Quand le gosse est venu, je me suis dit : il aura toujours des mains propres, il travaillera en gardant les mains propres. Regardez-le. À son âge il est déjà fondé de pouvoir dans une banque.

— D'une petite succursale, papa.

— Une banque, c'est une succursale de grand magasin, peut-être ? Une banque.

Tout le monde s'est mis à danser. Le père insiste pour qu'on boive. Dans le tumulte il se retrouve nez à nez avec sa bru. Il lui pince la joue. Il lui caresse les épaules. Son regard mielleux d'homme vaguement éméché baigne la fille d'une invisible mélasse de désir.

— J'ai dit à Joaquin de ne pas te laisser sortir de la chambre pendant une semaine.

— Qu'est-ce que je vais faire toute seule dans une chambre ?

— Pas seule. Avec lui dedans. Et s'il n'est pas à la hauteur de la mission que je lui ai confiée, appelle-moi, moi je saurai y faire.

Rires de la fille.

— Il a de ces idées, ton père !

Le marié s'approche, souriant mais inquiet de voir son père et sa femme ensemble.

— Qu'est-ce que tu attends ? Emmène-la et laisse-nous manger et danser.

Le marié prend la mariée par la main et tous les deux sortent de la salle avec une maladresse d'animaux étourdis mais quelqu'un les voit et crie à la cantonade :

— Ils s'en vont ! Ils s'échappent ! Ils n'en peuvent plus ! Laissez-en un peu pour nous !

Les applaudissements couvrent les cris de plus en plus obscènes. Finalement, le couple disparaît.

Le père a les larmes aux yeux, laisse sa femme le serrer dans ses bras.

— Maintenant, des petits-enfants et du repos.

Le jour tombe et devant le museau de la voiture apparaissent les contreforts d'une petite ville. Le panneau routier annonce : Calatayud.

— Calatayud.

Les jeunes mariés échangent un regard et pouffent de rire. Il commence à chanter et elle lui emboîte le pas avec force singerie :

Si tu vas à Calatayud

Si tu vas à Calatayud

Demande à voir la Dolores

Tara-ta-boum tsoin tsoin, tara-ta-boum tsoin tsoin. Une ambiance gaie et surchauffée règne dans la voiture. En traversant la ville, le jeune homme sort la tête et interpelle un groupe de passants :

— Hé, et la Dolores ?

La question n'a pas vraiment plu à ces gens et l'un d'eux s'écarte et crie en direction de la voiture qui s'éloigne :

— Et ta sœur, c'est pas la Dolores ?

Rires à l'intérieur de la voiture où l'on continue à fredonner la chanson.

— Tu as vu, il l'a mal pris.

— Les pauvres. Imagine le nombre de rigolos qui passent par ici et qui leur demandent la même chose. Oh, regarde, Joaquin, regarde comme c'est joli !

La géologie fantasmagorique qui précède l'arrivée à l'oasis qu'est le Monastère de Pierre prend tout son relief sous la lumière déclinante du crépuscule.

— C'est incroyable qu'au milieu d'un paysage aussi sec il y ait quelque chose comme le Monastère de Pierre. Mes parents sont venus ici en voyage de noces.

C'est elle qui a parlé. Sarcastique, il répond :

— Les miens ont passé leur nuit de noces dans un wagon de troisième classe. Ils ne ratent pas une occasion de s'en vanter.

— Ne les juge pas mal. Ton père est fier de ce qu'il a réussi à faire.

— Quatre sous !

— Si c'est ce que tu appelles quatre sous.

— N'oublie pas que je suis banquier et, comme banquier, je peux te dire que mon père ne possède que quatre sous qui puent encore la sueur. Le vrai fric ne pue jamais la sueur.

— Si tu le dis. Moi, en tout cas, je l'admire beaucoup.

— Qui ne l'admire pas ?

L'homme remâche ses pensées pendant qu'il dirige la voiture vers un horizon d'agonie géologique.

— J'ai de grands projets. Un jour, je poserai devant mon père plus de fric qu'il ne pourrait en gagner en cent vies.

— Pourquoi devant ton père ? Tu n'as qu'à le lui montrer de loin et me le donner à moi... Tu me couvriras de diamants et de fourrures ?

— Je te couvrirai de diamants et de fourrures.

— Et de quoi d'autre me couvriras-tu ?

Une main s'est glissée entre la chemise et la peau à la recherche d'une cachette pour s'abriter d'une fraîcheur ou d'une chaleur

soudaine et l'homme ferme les yeux en verrouillant la promesse d'un bonheur imminent.

— Si tu veux, je ralentis et on s'arrête dans le premier bois.

— Un bois, ici ? On se croirait en plein Sahara.

— On n'est plus très loin de la forêt. Tu verras, c'est une merveille.

Les rares voitures qu'ils croisent affichent sur leurs faces le respect pour la nuit qui tombe. Les phares allumés luttent avec les bribes de la lumière solaire en déclin.

— J'ai l'impression d'être libre. D'être libre pour la première fois de ma vie.

Dit-elle.

— Que tout ce que j'ai, c'est toi et moi.

Et la femme pose un baiser sur l'oreille de l'homme qui continue à conduire.

— Regarde.

Il reste juste assez de lumière diurne pour assister au miracle géographique. Dans un repli des collines mauves, la végétation surgit avec toute sa splendeur d'oasis.

— Quand j'étais petit, j'ai passé un week-end ici avec mes parents, et je n'ai jamais oublié la surprise que j'ai eue. Ça vaut le détour. On en reste bouche bée.

— Si tu vois une fontaine, arrête-toi.

— Tu as soif ?

— Non, mais j'aime les fontaines.

— Je me rappelle qu'on était tombés en panne avec la voiture, plus tard, quand on quittait le Monastère de Pierre et qu'on descendait vers Alhama de Aragón pour rendre visite à des cousins. Mon père est de par là, d'un bled des environs... C'était une grosse panne et on est restés bloqués trois jours. Au début, mon père le prenait au tragique. Il ne pouvait pas encore s'offrir le luxe d'être absent du chantier aussi longtemps. Mais il n'y avait rien d'autre à faire que de rester ici et surtout de se remplir le ventre. On était morts de faim et on est descendus dans un petit hôtel à Alhama. Je n'oublierai jamais le menu.

— Fantastique, j' imagine ?

— Des œufs frits au chorizo.

— Ah bon.

— Qu'est-ce que tu as contre les œufs frits au chorizo ?

— Je ne digère pas le chorizo.

— Si je l'avais su avant, je ne me serais pas marié avec toi.

La forêt protège la progression de la voiture et fait tomber la nuit définitivement. La lumière des phares lèche les choses comme pour essayer de les deviner.

— Tu n'aurais pas dû me parler d'œufs au chorizo.

— Tu ne les digères pas ?

— Non. Mais j'ai une de ces faims.

L'hôtel leur procure une sensation à la fois d'aboutissement et de fatigue. Ils font monter leurs valises dans leur chambre et se rendent directement au restaurant. J'ai honte, Joaquin, vraiment honte. Pourquoi, ma chérie ? Regarde leurs têtes, ils pensent tous que nous sommes jeunes mariés et tu sais ce que tous les gens pensent des jeunes mariés. Et alors, qu'est-ce que ça peut bien te faire ? Tu veux qu'on fasse l'amour sur la nappe ? Tu es fou, arrête, je te connais. Fou, il le fut assez pour se déchausser et envoyer son pied en exploration sous les pans protecteurs de la nappe blanche, vaincre la résistance des genoux serrés de sa femme et atteindre la promesse de portes tendres et chaudes. Sans attendre le dessert, ils précipitent leur montée à la chambre. Un baiser long, profond, les mains cherchent prise sur les corps.

— Attends, dit-elle.

Quand la bouche de l'homme libère la sienne, elle court à la fenêtre et l'ouvre sur la splendeur des derniers feux qui baignent la cascade et la végétation exubérante du parc.

— C'est beau.

Il vient l'enlacer par derrière et d'une main lui déniche un sein sous son chemisier.

— Ça pourrait être encore plus beau.

Elle s'échappe et file vers la salle de bains. Il se déshabille et se met au lit. Il éteint la lumière. Au bout d'un moment la porte de la salle de bains s'ouvre et le contre-jour laisse deviner le corps nu de sa femme. Elle referme la porte derrière elle et s'approche du lit.

— Alors voilà ce que tu m'as caché pendant des années ?

— Ça ne te plaît pas ?

— Pfft... !

— Tu es grossier.

Ses mains s'élèvent à la rencontre des deux seins de la femme nue qui s'étend sur lui. Un contact total joint les deux peaux et une décharge de mouvements mutuels parcourt les épines dorsales détendues. La pointe des langues fourmille sur les corps dans l'ébauche d'un langage absolu et on ignore, une fois de plus, si le léger halètement naît du désir ou le provoque. Mais ils n'ont pas le temps de

trouver la réponse ni même de se poser la question. Quelqu'un frappe à la porte et fait la sourde oreille au silence qui lui répond. Frappe à nouveau. Trois fois. Et c'est un Joaquin indigné qui se détache du corps propice, couvre d'une serviette sa nudité et ouvre toute grande la porte. Ce qui était de l'indignation se mue en surprise.

— Toi ?

L'homme a les reins en compote et dès qu'il se penche pour ramasser les tas de feuilles, ils lui arrachent un aïe. Il se lève. Se courbe en arrière et contemple le parc avec hostilité.

— On devrait supprimer l'automne.

Il descend par un sentier jusqu'au bord de l'eau. Chaque fois qu'il doit se baisser pour ramasser une boîte de bière ou une bouteille vide, il pousse un juron.

— Je n'aime pas l'automne, sergent.

Confiera des heures plus tard l'homme fourbu au sergent de la garde civile d'Alhama.

— C'est la troisième fois que vous me le dites.

— Je n'aime pas l'automne parce qu'il met des feuilles partout.

— Je n'écris pas ça. Ne me parlez plus de feuilles. Vous les avez toutes ramassées. Qu'est-ce qu'il s'est passé après ?

— S'il n'y avait que les feuilles. Mais les bouteilles. Les boîtes. Les sacs en plastique. Chaque fois que je vois le spectacle de la porcherie humaine, j'ai le sang qui bout.

Le sergent a un haussement d'épaules résigné face à la réflexion moralisatrice du témoin.

— Laissez refroidir votre sang et continuez. On ne va pas passer la nuit sur ce procès-verbal.

— Jamais un truc pareil ne m'était arrivé, sergent. On s'attend à trouver n'importe quoi, mais pas ça. Et c'est vrai que j'ai vu ces formes comme ça, d'un coup, mais c'est seulement plus tard que j'ai pu discerner ce que c'était. Après j'ai songé qu'évidemment, dès le début, je savais ce que c'était mais que je refusais de croire ce que mes yeux voyaient.

— Combien de temps avez-vous refusé de croire ce que vos yeux voyaient ?

— Je ne pourrais pas le dire, sergent. Ça pourrait être trois secondes comme ça pourrait être une heure.

— Nous voilà bien avancés.

— Je me rappelle que j'avancais en jurant comme tous les jours, et j'ai eu le temps de crier à mon copain de l'équipe de nettoyage et de me rouler un papier maïs. J'ai crié à Fermin : Il y a des vandales qui sont passés ici ! Lui m'a répondu : Si tu voyais le bordel qu'ils ont fait en haut ! C'est ça qu'il m'a dit, exactement. Si tu voyais le bordel qu'ils ont fait en haut !

Le sergent a transcrit mécaniquement le dialogue des deux balayeurs, puis se rend compte de son inutilité. Il soupire d'impatience.

— Écoutez, soyez moins prolix et allons au fait. À quoi cela nous avance, moi et le juge d'instruction, de savoir ce que vous avez dit ou ce que vous avez mangé ce jour-là ?

— Du pain avec du fromage et un oignon cru.

— Du pain avec du fromage et un oignon cru.

— C'est exact, sergent.

— Bon. Vous avez déjeuné. Vous avez roulé votre cigarette. Vous avez chié, sauf votre respect, sur tous ces porcs qui salopent votre forêt...

— Tout à fait exact, sergent. Justement j'étais en train de dire... Maudits porcs !... quand j'ai tout vu.

— Parfait. Alors prenons ce moment-là comme point de départ. Vous dites : Maudits porcs, et puis quoi ?

— Maudits porcs ! Ça leur coûterait tant que ça, de foutre leurs déchets à la poubelle ? Ben tiens, puisqu'il y en a de toute façon qui nettoient.

L'homme regarde distraitement autour de lui, au cas où ses yeux tomberaient sur un déchet et soudain se concentre sur les eaux calmes au pied de la cascade. Ses yeux s'ouvrent et lui sortent des orbites.

— Seigneur !

Il s'approche de la berge et contemple les deux corps qui flottent, à moitié coincés entre les rochers. Un homme et une femme.

— Mon Dieu !

Blocage. Il ne sait pas s'il doit avancer vers les corps ou courir à l'hôtel. Il opte pour la deuxième solution et sur ses lèvres se brise un cri : Au secours !

— Sergent, vous avez noté que j'ai dit Seigneur ?

— Je ne crois pas. Pourquoi ?

— Parce que je n'ai pas dit Seigneur. Il fallait que la vérité soit dite.

— Qu'est-ce que vous avez dit, si on peut savoir ?

— J'ai dit : Putain de bordel de Dieu et puis, plus calmement : Merde, merde, merde et bordel de merde.

— C'est tout ce que j'avais.

La femme a ouvert la pochette contenant les photos et les étale sur la table de Carvalho comme un douloureux jeu de cartes.

— Il y a même des photos prises le jour du mariage.

Puis sa voix se brise. Derrière elle s'amplifient les raclements de gorge de son mari, l'armoire à glace restée silencieuse jusqu'alors et quelque peu hostile au déballage auquel il assiste, comme s'il souffrait de voir sa femme révéler à Carvalho le profond et unique secret de trois vies. Mais la femme a épuisé son courage pour arriver jusqu'au bureau du détective et s'effondre en sanglots, incapable de répondre aux questions que Carvalho lui pose avec la délicatesse de ses sincères condoléances. Face à l'impossibilité d'une réponse, le détective lève les yeux vers le mari.

— Je lui avais bien dit de ne pas venir. Que c'était une bêtise. Mais elle s'est entêtée.

— Ces photos du mariage. Beaucoup de monde.

— C'était un mariage de première classe. L'unique mariage. Joaquin est fils unique, le reste n'a pas d'importance. Trois cents invités. Il n'y a rien d'autre à ajouter.

— Vous non plus vous n'êtes pas satisfait des conclusions de la police ?

— Moi, rien ne peut plus me satisfaire. Mais il me semble inutile de chercher midi à quatorze heures. Un jour ou l'autre, on trouvera l'assassin, et ce jour-là je ne réponds plus de moi. Mais elle, elle s'obstine à vouloir vous mêler à cette histoire.

La femme avait tout juste la force de répéter à voix basse le nom de son fils.

— Il faudra que vous me parliez un peu de votre fils. Où il travaillait. D'éventuels ennemis. Étiez-vous au courant de la vie qu'il menait ?

— Et comment est-ce que je ne le serais pas, j'en ai fait un homme, non ? Il s'appelait Joaquin, comme moi. Mais nous étions très différents. Lui c'était un monsieur. C'est moi qui ai voulu qu'il soit un monsieur. Il n'a jamais manqué de rien. Le professeur voulait qu'il ait une règle, je lui achetais la meilleure. Un atlas, le meilleur. Moi, toute ma vie j'ai été un travailleur qui a dû se salir pour s'élever, notez, aujourd'hui je n'ai plus à me plaindre, je travaille à mon compte comme entrepreneur et je vais vous dire une chose, actuellement la crise, moi, connais pas. La crise est là, c'est sûr. Mais moi je travaille. Je me débrouille. Mais je sais à quel prix et je sais les couleuvres que je dois avaler chaque jour, et je me suis dit : pas toi, mon fils, pas toi. Toi, tu apprendras les chiffres et tu vivras toujours en chemise blanche

et cravate. Depuis qu'il est tout petit, je lui ai inculqué ça. La banque. Regarde comme ils vivent bien ceux qui sont dans la banque, et si tu es intelligent tu peux arriver au sommet. Le directeur de la succursale avec laquelle je travaille le plus a débuté tout gamin, comme coursier, et regarde où il en est. Et ainsi, jour après jour, je lui ai fait rentrer ça dans le crâne. Toi, tu es intelligent, Joaquin, et comme tu es intelligent tu dois arriver au sommet. Des idiots, il y en a à la pelle. Des malins beaucoup moins et des gens intelligents qui ont la volonté d'arriver, on peut les compter sur les doigts de la main. J'ai vu ça dans mon boulot, et ce sera la même chose dans le tien, mon fils.

L'homme penche la tête. Carvalho ne veut pas assumer sa douleur et continue de tripoter les photos.

— La thèse de la police tient debout. Un maraudeur ou plusieurs. Ils observent les manifestations d'amour tout à fait logiques chez un couple de jeunes mariés, et interviennent, peut-être pas avec l'intention de les tuer, mais de se donner des émotions ou de commettre certains excès avec la fille. Et puis la défense. L'agression. Des choses qui arrivent tous les jours.

— Mon fils n'était pas un fier-à-bras. Je lui ai toujours dit : si on te donne deux beignes, réfléchis bien avant d'en donner deux, parce que tu pourrais t'en prendre une de plus. Et puis, qu'est-ce qu'ils faisaient dans le parc si tôt le matin ?

— Allez savoir. Ils sont peut-être sortis faire un tour.

— Pendant leur nuit de noces ?

— Les jeunes sont imprévisibles.

— Pas mon Joaquin. C'était un homme droit. Pondéré. Il ne faisait pas de conneries. Dès son plus jeune âge, je l'ai mis dans le droit chemin.

— Enfin. Donc, vous ne croyez pas à la thèse de la police.

— Non. Mais tôt ou tard on finira par savoir.

— Comment expliquez-vous le crime ?

— Une vengeance. J'ai fait beaucoup de jaloux. Le monde de la construction est une jungle et, comme dans la jungle, il faut s'ouvrir son chemin à grands coups de machette.

— Pour se venger de vous, on tue votre fils ?

— Exactement.

— Plutôt rural.

— Détrompez-vous. Les pires atrocités, c'est en ville que je les ai vues, pas à la campagne.

— Et du côté de la mariée ? La famille ?

— Des gens sans caractère. En pleine dèche. Je crois qu'ils ont un

étal de fruits au marché du Ninot. Quelle pitié, la pauvre fille. Sur les photos, elle n'a pas l'air. Mais, dans la réalité, c'est un vrai bijou.

— Vous appuyez la demande de votre femme ? Je m'occupe de l'affaire ? Je ne voudrais pas vous faire gaspiller votre argent.

— Je n'ai jamais gaspillé d'argent. Mais à quoi me sert l'argent maintenant que Joaquin n'est plus là ? Non, ce n'est pas ça qui me gêne, ce qui me gêne, c'est de remuer toute cette merde. Et puis, on aura beau faire, on ne me rendra pas mon fils.

— Je veux que vous enquêtiez. Si tu ne le paies pas, je le paierai, moi.

C'est elle qui a élevé sa voix insignifiante mais décidée par-dessus la carcasse de son mari. Il ne se retourne même pas pour la regarder. Il se penche vers Carvalho, abattu par la voix contondante de sa femme, et hoche la tête en signe d'affirmation.

— Soit, ma femme. Comme tu voudras.

Si Joaquin Tauste s'était fait tout seul et avait façonné son fils à partir de sa propre argile, on pouvait en dire autant de sa maison, bâtie dans une commune des environs de Barcelone. Un chalet recouvert d'ardoise attendait les neiges alpines et sous les hautes plaques d'ardoise s'étagait tout un échantillonnage des matériaux les plus nobles et les plus chers dont peut disposer un constructeur bénéficiant de rabais. Si, du dehors, la maison ressemblait à un catalogue de matériaux pour constructeurs riches, l'intérieur paraissait décoré par un metteur en scène des plus somptueux cauchemars hollywoodiens. Le ménage Tauste pratiquait une politique de porte ouverte et dans sa déambulation Carvalho put saisir tous les détails de cette magnificence naïve. La femme s'éclipsa dès qu'elle vit que Carvalho maîtrisait la situation, mais lui le suivit partout comme une ombre offerte plutôt qu'en gardien de biens en péril.

— Y a-t-il eu un incident dans la vie de votre fils ? Tout ce que vous vous rappellerez peut s'avérer utile. Une dispute. Une haine, même ancienne. Même en remontant à l'enfance.

— Rien de sérieux.

— Même la moins sérieuse dont vous vous souveniez.

— Non. Je ne vois rien. La vie de mon fils a toujours été limpide.

Limpide et de première qualité.

— La chambre de votre fils ?

— À l'étage.

Un escalier d'où pourrait descendre Olivia de Havilland vêtue d'une ample robe à tournure et retenant d'une main gracieuse, afin qu'elle ne s'envole pas, sa capeline amidonnée. Et en haut, un large corridor qui le conduit aux chambres à coucher. Celle de la victime est un lieu de transition entre l'adolescence et l'âge mûr : un poster du rallye de Monte-Carlo, un autre de Bo Derek plutôt nue, des coupes d'argent dans une vitrine de musée égyptologique à côté d'un baby-foot sorti d'une ancienne salle de baby-foot.

— Beaucoup de coupes. C'était un sportif ?

— Sans plus. Je lui achetais les coupes depuis qu'il était enfant. Quand j'étais très content de lui, pour les études ou autre chose, je lui achetais une coupe.

— Et vous la lui faisiez graver ?

— Quelquefois, oui. Tenez. Lisez. « À Joaquin Tauste en hommage pour sa réussite en quatrième. Continue. »

— Continue.

— Oui, c'était une petite attention pour le stimuler. Le graveur était un bon ami à moi. Regardez, celle-là je la lui ai offerte quand il a obtenu son brevet de fin d'études.

La coupe était évidemment plus grande. Carvalho se décida à chercher des objets vraiment personnels du mort, craignant que même l'air qu'il respirait ne fût introduit ici par ce père intégral. La mère de Joaquin réapparaît dans le fond, assise à la table de la salle à manger, absente ou dépourvue de toute volonté d'intervenir dans ce qui se déroule autour d'elle. Carvalho jette un regard dans sa direction à travers deux portes ouvertes tout en poursuivant l'examen de la chambre de célibataire du défunt. Un poster d'Angel Nieto sur le mur. Un poteau municipal d'interdiction de stationner. Une collection d'éléphants sur une étagère. Trois livres : *La Troisième Vague*, *Emmanuelle*, *Les Mers du Sud*. Dans les boîtes en carton de cigarettes blondes avec filtre, un coupe-ongles au milieu d'étiquettes de cigares, des cartes postales écrites que Carvalho examine sans trop d'envie.

Revue des costumes. Un smoking. Un portefeuille. Un porte-cartes de crédit et parmi les cartes, des laissez-passer personnels pour des clubs. *Régine*, *Up and Down*, *Rivelino's*... Carvalho hoche la tête, surpris.

— Eh bien ! Ce petit Joaquin.

Parmi toutes les cartes, il en choisit une : *Lion Club*, et la fourre dans la poche de sa veste. Sur un autre mur, une carte. Planisphère décoratif et tout plein de petits drapeaux épinglés aux endroits les plus inattendus de la terre, Bakou, en Union soviétique, ou Mazatlân, au Mexique. Carvalho se creuse la tête devant cette carte. Il jette un

regard par les portes ouvertes, la vieille est toujours là, hagarde, elle n'a pas bougé. Il s'avance vers elle. Sa présence ne la fait pas changer de position.

— Cette carte remplie de petits drapeaux, vous savez ce que c'est ?

— Depuis tout petit, il indiquait les endroits qui l'attiraient. Parfois, il étudiait un truc, je ne sais pas, et tout à coup il courait vers la carte pour épingler un petit drapeau.

C'était l'homme qui avait parlé. Debout dans la pénombre, appuyé contre le mur. Comme le témoin ou le relais de la douleur de sa femme.

Chaque génération a un sens différent de la solvabilité et, partant, une esthétique de la solvabilité. Les banques de la génération antérieure avaient tenté de sacraliser l'argent avec l'aide d'architectes néo-classiques et de sculpteurs de même tendance qui avaient taillé dans leurs chairs de pierre grise la musculature du travail nourrissant d'argent les coffres-forts des banques. La massification de l'épargne avait fait surgir des petites banques de quartier, fonctionnelles, si possible sur un coin avec trottoir chanfreiné pour permettre un stationnement à la sauvette et une rapide opération consistant inévitablement à déposer ou à retirer de l'argent. Cependant, malgré ce côté fonctionnel, il y avait toujours un détail fastueux pour avertir le client qu'il ne se trouvait pas sur un territoire quelconque, mais dans le temple même de sa sécurité économique. Dans cette agence d'une petite ville des environs de Barcelone, le symbole de la prospérité première est une caravelle de bronze fendant des flots également de bronze, et Carvalho ne se creusa pas pour trouver un sens trop strict au message : votre argent navigue vers un bon port, ou bien : cette banque pratique la piraterie légale, ou encore, paraphrasé visuellement, vivre n'est pas nécessaire, naviguer si, c'est-à-dire vivre n'est pas nécessaire, investir si. Sonneries de sécurité, vigile soumis à l'obligation rituelle de découvrir des traits de gangster chez le plus insoupçonné des clients, employés victimes d'un pessimisme logique pour des victimes de hold-up bisannuels, probablement commis par des agresseurs fidélisés de la même agence.

— Le directeur.

— De quoi s'agit-il ? Je suis le fondé de pouvoir faisant fonction.

— Je voudrais parler au directeur, même si c'est un directeur faisant fonction.

Là-dessus, il laissa entrevoir sa carte de détective privé. Le directeur de l'agence vint à sa rencontre et ses premiers mots furent :

— Je suppose que vous n’avez pas claironné que vous êtes détective.

— Non.

— Tant mieux. Rendez-vous compte. Pendant une semaine on a eu la police dans les pieds et maintenant un détective privé. Maintenant. Par ces temps si difficiles. Ce genre de choses se répand comme une traînée de poudre et on a déjà assez de peine à faire tenir une agence dans ce quartier.

On lui donnait soixante ans mais il devait en avoir quarante, ou plutôt l’inverse : il avait quarante ans mais on lui en donnait soixante.

— Qui refuserait un service à don Joaquin, surtout s’il s’agit de son malheureux fils ?

— Don Joaquin est client dans cette agence ?

— Effectivement. Un des premiers et un des meilleurs. Ce n’est pas... enfin. Tout ce que je peux vous dire, c’est qu’il compte parmi les clients qui ne font jamais d’ennuis.

— Le fils est entré ici grâce à son père.

— Oui.

— Compétent ?

— Il n’avait pas le choix.

Il riait pendant que ses doigts planaient sur sa table, à la recherche d’un objet dont il ignorait soit ce c’était, soit où il était.

— Voyons, voyons. J’ai dû mettre les cigarettes...

— Je ne fume jamais pendant le travail.

— Moi, je ne fume jamais. J’ai un paquet pour les clients. Mais je ne le trouve jamais.

— Pourquoi n’avait-il pas d’autre choix que celui d’être compétent ?

— À cause de la surveillance du père. Ce n’était pas une surveillance despotique, mais affectueuse.

Un peu humiliante, enfin moi, j’aurais trouvé ça humiliant. Par exemple, il y a dix ans, quand le garçon est entré ici, le premier jour, à l’ouverture, le père s’est présenté et a fait un dépôt énorme, pour fêter ça. Vous voyez ? Le garçon avait une autre sensibilité. Il a étudié Sciences Eco. Il a fréquenté d’autres milieux. Mais ici, jusqu’à ce qu’il arrive au poste de fondé de pouvoir, il a toujours été le fils de don Joaquin.

— Aucune anomalie ?

— Aucune.

Mais les yeux du directeur avaient cillé un peu trop rapidement.

— J’ai le pressentiment que quelque chose n’allait pas. Même sur la lune, il y a des taches.

— Oui. Oh, pas grand-chose. Il avait parfois des réactions violentes. Aggressives, même. Il y a quelques années, nous avons dû le séparer d'un collègue qu'il rossait.

— Il était tellement fort ?

— Extrêmement fort. C'était un karatéka de haut niveau.

— Karatéka ?

— De haut niveau.

Le vigile pose une main de plomb sur l'épaule de Carvalho.

— On m'arrête ?

— Très amusant. Non. Pas encore. Mais regardez cette femme dehors qui essaie de voir à l'intérieur. Elle vous accompagne ?

— Non.

La femme peut avoir la quarantaine. Beauté fanée, déclin accentué par des yeux fébriles et par cette volonté de garder son imperméable serré contre son corps, de refermer le col avec les mains pour ne pas perdre la chaleur. Elle a vu Carvalho sortir de la banque et le suit en tâchant de ne pas se faire repérer. Elle s'arrête à un coin de rue et s'appuie contre le mur. Elle transpire. Elle ferme les yeux, mais les rouvre aussitôt afin de ne pas perdre Carvalho, ce qui est à deux doigts de se produire car le feu passe à l'orange et Carvalho est déjà sur le trottoir d'en face. La femme s'élance sur la chaussée et accélère le pas.

Même si les revues spécialisées pour gourmets et gourmands en général ratifient le choix de Carvalho, c'est davantage la puissance de son instinct qui le guide si souvent au restaurant *Casa Leopoldo*, qui arbore ses titres de noblesse aux portes du Barrio Chino de Barcelone. Instinct et mémoire. Instinct d'un palais exercé et mémoire du palais imaginaire, à l'époque où *Casa Leopoldo* était La Mecque de la gastronomie dans un quartier sans autres références gastronomiques que les illustrés pour enfants de l'après-guerre où la faim et la satiété émaillaient les aventures des personnages. C'était un des territoires de prédilection pour des rendez-vous avec des gens sensibles aux plaisirs de la table et ouverts à la surprise des assiettes de poisson et de fruits de mer que proposait Germán à une clientèle attachée et même livrée à son inspiration de maître d'hôtel, étant l'héritier d'une tradition en restauration ainsi qu'un des plus grands experts catalans en chant flamenco et en tauromachie. Germán savait que Carvalho s'en remettait à lui et il donnait aux cuisines des ordres à la mesure du commensal : civelles au magret de canard, seiches sautées, langoustines, friture de poissons, tous les produits de la mer dont il disposait et, pour l'éventualité d'un appétit insatiable, Germán avait déjà repéré un poisson tout frais pour quatre qui finirait sans aucun

doute dans les estomacs de Carvalho et de son unique invité. Qui est-ce aujourd'hui ? Germán propose à Carvalho un vin blanc du Penedés qu'il lui sait être agréable, mais l'intention et le désir du détective affichent le nom de Waltrau de Torres, ce qu'il commande.

— Ça te va, le Waltrau ?

L'autre convive lui fait une confiance aveugle et obligée.

— Dans ce domaine-là, c'est toi qui décides. Qu'est-ce que tu me demandais ? Ah oui, le *Lion Club* 7 Pas la moindre idée.

Sur la table de *Casa Leopoldo* ont été apportés la salade, le pain grillé et la tomate, et l'on dépose maintenant une assiette de civelles au magret de canard.

— Je n'en ai jamais goûté.

Le convive de Carvalho prend un air de cadre supérieur agressif et s'étonne lorsqu'on dépose sur la table une autre assiette débordant de friture de poissons.

— Ce n'est que le début.

— C'est un bon début. Je savais qu'un repas avec toi a des chances d'être un événement.

— Comment vont les affaires ?

— Ça va très mal dans la publicité. Tout le marché est aux mains de la télévision et de quatre mastodontes qui ont leurs agences préférées.

— La vôtre est du nombre.

— Oui. Mais on dépend de moins en moins des annonceurs et c'est là le danger. *Lion Club*. Je n'en ai jamais entendu parler, mais je peux me renseigner auprès du gouvernement civil pour voir s'il a sa licence.

— Ils n'ont pas tous une licence ?

— Bien sûr que non. Il y a des clubs clandestins, de jeu ou d'autre chose, ils ne vont pas se déclarer auprès du gouvernement civil. Ils naissent, font ce qu'ils ont à faire et disparaissent le plus vite possible. Tu te rappelles cette mode d'il y a quelques années ? Le jeu de la pyramide. En fait beaucoup de domiciles privés se sont transformés en clubs temporaires.

Le silence, la solennité de la bonne chère, la sérénité de savoir que le prochain plat sera à la hauteur des précédents. Petites seiches, crevettes, langoustines.

— Dis donc, je dois bosser, moi, cet après-midi.

— Ce sont des aliments légers, qui se digèrent bien. Est-ce que c'est facile pour un homme dans le genre de celui que je t'ai décrit d'avoir des cartes pour des clubs privés ou des discothèques réservées au gratin ?

— Tu m'as dit qu'il était cadre dans le secteur bancaire. Peut-être

que ces sociétés sont clientes de sa banque.

— Ça ne colle pas avec le personnage.

Carvalho lui tendit une photo.

— Je peux te dire que ce visage ne m'est pas inconnu. Je l'ai déjà vu. Encore ?

Le patron du restaurant leur présentait une daurade pour deux, ouverte, grillée puis légèrement passée au four, baignée de jus. Carvalho ne la quitte pas des yeux, semble l'interroger.

— Je pense qu'on va tout droit à la catastrophe alimentaire. Ne laisse pas à demain ce que tu peux manger aujourd'hui.

— Ce pourrait aussi être un club gastronomique.

— Le *Lion Club* ?

— Dernièrement, des associations semblables aux cercles gastronomiques basques ont fait leur apparition. Un groupe d'amis s'associent, louent un local, installent des fourneaux colossaux, une bonne cave, et c'est parti.

— Cette ville se civilise.

— L'autre jour on a passé un film à la télévision qui m'a fait réfléchir. Le titre était *Les plus belles années de notre vie*. Tu l'as vu, Pepe ?

— Non.

— C'est un film sur un couple d'universitaires américains, des années trente à nos jours. Depuis les combats pour la République espagnole jusqu'à la crise spirituelle de soixante-huit. Lui, il est du genre tiède et accommodant. Elle, en revanche, milite toujours pour les causes perdues. Ça ne te dit rien ?

— Pour l'instant, non.

— Chaque fois que je suis bien, que quelque chose me rend heureux, bien manger par exemple, quand je me sens en sécurité, que je suis content, je pense à ça, à ce qu'on était. Tu te voyais, toi, content comme tu l'es maintenant après cet excellent déjeuner ? J'ai l'impression qu'on passe tous nos rêves de jeunesse à préparer l'assaut du palais d'Hiver et qu'en fin de compte on est bien forcé d'admettre que les civelles au magret de canard, c'est bien meilleur.

— Toute comparaison est odieuse.

— Certaines plus que d'autres. Tu te souviens de moi quand j'étais un héros étudiant torturé par la police franquiste ? Ou de toi quand tu étais grosso modo la même chose ?

— Toi, tu as toujours été plus héroïque et plus torturé.

— C'est peut-être ce qui fait que le changement est plus grand. Du moins, c'est ce qu'il me semble. Quoique je vibre encore en pensant à

nos anciennes promesses et que j'aie toujours tendance à rejeter le pouvoir, comme si le pouvoir était toujours intrinsèquement pervers. Il y a quelques jours, je lisais une phrase d'un écrivain qui a plus ou moins notre âge, un peu plus jeune, Eduardo Mendoza. Tu as lu quelque chose de lui ?

— Je ne lis même pas les publicités que je trouve dans ma boîte aux lettres.

— Mendoza disait : « Parmi les rêves de notre génération ne figurait pas le pouvoir. » Qu'est-ce qui te fait rire ?

— Personne ne dirait une chose pareille.

— Si. C'est vrai. Nous avons tous du pouvoir et nous défendons cette parcelle de pouvoir.

— Moi, je n'ai pas de pouvoir.

— Chacun a un peu de pouvoir et il l'exerce. Quelqu'un dépend de toi, c'est toi le pouvoir. Évidemment, le pouvoir pouvoir c'est encore autre chose. Combien d'amis, d'anciens camarades, sont maintenant gouverneurs, maires, ministres même ?

— J'avais peu d'amis et je n'ai pas fait le relevé de leurs avancements.

— Ne joue pas les blasés.

Maintenant il va me montrer la photo de ses gosses, celle de sa villa, le yacht de huit mètres, le voyage en Égypte, l'embarcadère de l'hôtel d'As-souan, celui-là même qu'on voit dans *Mort sur le Nil*.

— À propos, tu as vu *Mort sur le Nil* ?

— Non.

Une satisfaction, promesse de surprise, imprègne les traits de l'autre lorsqu'il porte la main à son portefeuille et sélectionne les meilleures photos de son trésor. Carvalho s'accommode de l'histoire du Nil, mais dès que les photos glissent vers le domaine privé, familial, il prétexte que, justement, à propos de photos, il lui revient à l'esprit... et il plaque sur l'album nostalgique de son compagnon la photo de Joaquin Tauste.

— C'est qui, celui-là ?

— La personne dont je t'ai parlé.

— Ah.

Il se sent obligé de dire quelque chose, mais toute sa capacité de raisonnement dépend du discours interrompu de sa propre mémoire. Carvalho tolère encore les photos des gosses : l'aîné est déjà à la faculté, en Sciences Eco.

— C'est un foutu conservateur. Il suffirait que j'aie le dos tourné pour qu'il vote Pujol.

Mais au moment de prendre congé, le cadre supérieur lui demande la photo du jeune Joaquin.

— Donne-la-moi. On ne sait jamais. Je t'assure, ce visage ne m'est pas inconnu.

Carvalho s'engage dans la rue San Olegario et débouche sur la rue Conde de Asalto. Il rejoint la Rambla et se dirige vers son bureau. À quelques mètres de distance, la femme du matin le suit. Elle a l'air plus calme, comme si elle avait trouvé le truc pour la filature. Elle se retrouve devant le même kiosque que Carvalho. Le détective achète le journal et elle le magazine *Lecturas*, pour acheter quelque chose. Carvalho s'installe au café où Bromure exerce ses talents de cireur et lui met son soulier sous le nez en s'annonçant par un simple bonjour.

— Tu as encore le feu au derrière ?

— Je suis pressé et j'ai besoin de renseignements.

Bromure se met les doigts dans les oreilles, fait semblant de gratter et déclare :

— Là, c'est bon, j'ai les oreilles propres. Vas-y. Accouche.

— Clubs de jeu privés.

— Ça, c'est sur la Diagonale, vers le haut.

— Quelqu'un les monte, les protège et puis les fait disparaître.

— Quelqu'un. Mais je te dis, en haut de la Diagonale, Pepe. Ce genre de truc, faut pas le chercher de ce côté-ci.

— Mais des noms de clubs et de gens, ça doit te dire quelque chose. Le *Lion Club*, par exemple.

— Pas la moindre idée.

— Joaquin Tauste.

— Demande à sa famille.

Le cireur tord le cou pour mieux voir la photographie.

— Elle est bien roulée, la nénette.

— Lui.

— Un tartempion quelconque. Jamais vu de ma vie. Qu'est-ce qu'il fait, le type ?

— Il pourrit dans le cimetière du Sud-Ouest.

— On est vraiment peu de chose. Et elle ?

— Idem.

— Accident de voiture ?

— Accident de revolver. Deux balles, tués net.

— La vache, une gonzesse pareille. Mon Dieu, mon Dieu. Dire que tu nous as donné si peu de moyens pour satisfaire leurs appétits. Un jour, j'ai rencontré un monsieur qui avait beaucoup lu et écrit et qui avait

des théories sur tout, Pepino, et je lui ai expliqué ma philosophie. Voyez, je lui dis, comme les choses sont mal fichues, la preuve c'est que les curés ont dû venir après pour prétendre que le monde est bien fait. Une femme, elle se fait tringler vingt fois d'affilée et elle prend son pied, alors qu'un homme, s'il arrive à son cinquième coup, il est hors service, c'est du hachis pour hamburger. C'est juste, ça ? Une bonne femme, c'est fait pour plusieurs hommes. Mais un homme, il arrive à peine à assurer le strict minimum et puis il tombe raide. Tu as déjà réfléchi à la question ? Non. Eh bien, moi, je vais te dire pourquoi. Parce qu'on est des machistes.

— Toi aussi, Bromure ?

— Pourquoi pas ? Moi, je suis un homme contemporain, c'est-à-dire de mon temps. C'est d'ailleurs ce que j'ai dit à ce monsieur qui en savait tant. Il m'a répondu : Dieu a fait la femme insatiable et l'homme limité pour que la terre se peuple du strict nécessaire, ni plus ni moins. Tu te rends compte, ces scientifiques ? Il y en a qui voient tout en positif.

La femme est là, tantôt appuyée contre une architrave sous les arcades, tantôt faisant semblant de flâner parmi la faune de vieillards réchauffés au soleil, d'enfants qui sèchent l'école et de revendeurs de drogues molles, dures, lentes et rapides.

Biscuter ne voit pas d'un bon œil que Carvalho mange dans des restaurants. Manger dehors, ça vous amoché l'estomac, tôt ou tard on le paie, chef, je vous assure qu'on le paie. Vous n'avez pas mauvaise haleine ? Vous voulez bien tirer la langue, chef ? Non, il ne voulait pas lui montrer sa langue. Dans la cuisinette, Biscuter récite à voix haute le menu qu'il aurait pu préparer si Carvalho lui accordait plus de confiance qu'aux restaurants. En plus, ça coûte les yeux de la tête. Une fois par an, d'accord, à l'occasion de fêtes carillonnées, la fête de la ville par exemple, ou pour sa propre fête.

— Ça fait combien de temps que vous ne célébrez plus votre fête, chef ?

— Mes parents étaient athées.

— Et votre anniversaire ?

— J'ai eu mon dernier anniversaire en mil neuf cent soixante-trois.

La litanie de Biscuter constitue un fond sonore dont il a besoin pour se dégager de l'obsession de l'affaire Tauste. Carvalho médite dans l'obscurité de son bureau. Une histoire évidente compliquée par le désir d'une mère de posséder son fils au-delà de la mort.

— Même la mort ne t’a pas libéré de la protection de tes parents.

Le dialogue entre Carvalho et la photographie est impossible. Le téléphone sonne et tire Carvalho du sommet d’impuissance où il commençait à s’empêtrer.

— Salut, c’est Pacho Rodés. Tu ne m’avais rien dit de la double vie de ton ami.

— Quel ami ?

— Celui dont tu m’as passé la photo pendant le déjeuner.

— Joaquin Tauste ?

— Joaquin Tauste, tout juste, mieux connu sous le nom de Toni. J’ai pris la peine d’aller au gouvernement civil pour vérifier l’histoire du *Lion Club*, et c’est effectivement un club clandestin qui a surgi et disparu le printemps dernier. Quant à ce Joaquin, il y a anguille sous roche. Ils n’ont rien voulu me dire, mais il y a anguille sous roche.

— Il ne s’agit pas du père ?

— Non, du fils. Magouille la plus totale. Tellement gros qu’ils n’ont rien voulu me dire. Autre chose, j’ai dû donner ton nom et fournir quelques explications. Ça t’embête ?

— Qu’est-ce que ça peut faire ? J’aurai les flics sur le dos. Ça devait arriver un jour ou l’autre. Ils ont arrêté quelqu’un en rapport avec le *Lion Club* ?

— Un Argentin, un certain Montalbetti. C’est lui qui a payé les pots cassés. Il est en prison ou y était il y a peu. Mais s’il y est encore, ce n’est sûrement plus pour très longtemps. Derrière lui, il y a du gros poisson.

— Joaquin Tauste fils avait des antécédents ?

— Judiciaires, non. Même pas un dossier à la police, mais ils connaissent tout son historique et le gouverneur m’a dit textuellement, je répète, textuellement : Un solide morceau, ce Tauste.

Un solide morceau, ce Tauste, et vous, don Joaquin, qui ne saviez rien ou qui peut-être saviez mais restiez aveugle devant l’évidence que ni la vie ni les enfants ne sont comme nous l’espérions.

— Tu aimerais avoir un fils, Biscuter ?

— Beaucoup, chef. Et si vous voulez savoir la vérité, je ne sais pas si j’en ai un ou pas.

Le nain fœtal vient étayer de son petit corps malingre et de sa respiration d’asthmatique l’histoire qu’annonce un silence plein de promesses. Carvalho a joint les mains et livré son dos au dossier de son fauteuil, signal de sa disponibilité auditive.

— J’ai eu une copine en Andorre, chef, peu avant que vous me rencontriez à la prison de Lérida. Je travaillais comme garçon de

courses en cuisine dans un hôtel d'Andorre et j'avais toujours des sous en poche. Pensez donc, chef, jeune et argenté. Elle, elle était marmiton, et vous savez comment ça se passe, on était collés l'un à l'autre. Moi, j'ai le tempérament ardent, chef, mettez-moi une femme devant les yeux et je deviens aveugle. J'assure, même si j'ai l'air faible, c'est vrai, on me prend toujours pour un pédé ou un *figaflor*(8). Vous vous souvenez, à la prison de Lérida, le jour où ce gros lard de cuisinier a voulu me sauter dessus ?

— Félix l'avorteur.

— Je me la voyais déjà dans le cul, chef. En plus, Antonio, celui qu'on appelait Couilles-Noires, il l'aidait. Vous vous souvenez de ce type, chef ? Peu importe où il la mettait, celui-là, pourvu que ce soit chaud. Pour en revenir à cette fille, il y a eu des hauts et des bas, elle voulait qu'on se marie et elle m'a dit qu'elle n'avait pas eu ses règles. Je me voyais déjà coincé. Ce week-end-là j'ai fauché une Gordini et je suis allé aux putes à Seo de Urgel. Ils m'ont pris une fois de plus et c'est comme ça que j'ai perdu de vue la fille et ce qu'elle avait en train. Enfin, bon. Souvent quand je pense à tout ça, je me dis que j'affabule. Qu'est-ce que vous en pensez, vous ?

— Un jour, un grand gaillard viendra se jeter dans tes bras en t'appelant papa.

— Si c'est un grand gaillard, ce ne sera sûrement pas mon fils, vu qu'elle était toute petite. Elle n'arrivait même pas à la hauteur de l'évier.

L'histoire ayant donné tout son jus, Carvalho se découvre le besoin urgent de retrouver Bromure pour lui transmettre la dernière nouvelle qu'il a reçue. Il descend vers les Ramblas et le cherche dans les endroits où il chasse, les après-midi, la paire de chaussures.

La nuit était tombée sur les souliers et par la même occasion sur Bromure. Comme il ne se cuitait pas au bistrot donnant sur la place de l'Arco del Teatro, Carvalho déduisit que l'heure de table devait accaparer le cireur au comptoir d'un bar du quartier, dans le microclimat de friture dont il dépendait, quoique à son corps défendant. Il le trouva dans le troisième bar, occupé par une activité mixte consistant à cirer les chaussures du patron et à picorer en même temps dans une sous-tasse blanche des morceaux de seiche marinée. Il adressa un clin d'œil à Carvalho et poursuivit ses activités, le cœur plus à l'ouvrage qu'à son assiette, tout en interrogeant le patron sur la composition de la marinade.

— Dis, Moncho, tu ne m'as pas servi de produits chimiques ?

— Mais merde, qu'est-ce que tu veux que je foute de chimique dans la seiche matinée ?

— J'aime manger peu, mais en confiance. J'ai mal ciré tes souliers, Pepiio ?

Bromure tournait les yeux vers Carvalho qui avait de nouveau posé le pied sur sa caisse de cireur, dès que Moncho eut retiré ses bottillons.

— Parlons encore un peu. Oublie le nom que je t'ai donné. Tu me réponds quoi si je dis Montal-betti ?

— Un *sudaca* tordu. Il est dans la relaxation, les filles, tu sais, massage thaïlandais, français, grec.

— Il est en cabane.

— Non, il est sorti. Fais gaffe à ce type, Pepe. Il n'est pas net. Il est de tous les côtés à la fois et il joue fort. De mon temps, ça portait un nom, ça.

Bromure porte deux doigts à la bouche et en retire une langue bien pendue.

— Ça te dit quelque chose, le nom d'un certain Toni, associé à celui de Montalbetti ?

— Toni, c'est un nom familier à tout le monde. On dirait un nom de coiffeur. Mais le plus dangereux n'est pas Montalbetti, c'est un certain Archi-mède. Je ne sais pas pourquoi on lui a donné ce surnom. Il serait grec d'origine, mais va-t'en savoir. Il dirige tout le milieu des jeux clandestins et de la prostitution par petites annonces, genre, Veuve catalane s'offre à monsieur fortuné, ou bien : Allemande de six cents kilos, un ouragan de chair à ta disposition.

— Il est aussi de tous les côtés ?

— Non, lui, c'est un sédentaire. Il faudrait une grue pour le faire bouger. Celui qui est partout, c'est Montalbetti. Archimède, tu le trouveras toujours du côté de la place Calvo Sotelo. Il habite dans ce coin-là et son rayon d'action se limite à deux cents mètres. Une vraie baleine.

Avec sa maîtrise d'habitué, Carvalho glisse un billet de mille pesetas dans la poche du gilet de Bromure.

— Des grosses coupures, Pepino, c'est bon signe. Les affaires marchent.

— S'il dirige les jeux clandestins et compagne, ça veut dire qu'on le laisse faire.

— On le laisse faire et en échange il maintient le business à l'intérieur de certaines limites et garde les voyous sous son contrôle. Parfois, c'est comme ça que ça tourne, tu sais bien.

Carvalho retrouve les Ramblas à l'heure qui décante leur physionomie sud dans le royaume des oiseaux nocturnes voués au commerce de la chair et de la drogue. Les étals de poisson frais de la Boqueria vont bientôt fermer et Carvalho remonte le boulevard en quête d'un loup qu'il veut préparer au four avec du fenouil pour le dîner du lendemain auquel il invitera Fuster, son gérant et voisin de Vallvidrera. Fuster lui a promis une arrivée de truffes de Villosres et il se doit d'être à la hauteur. Machinalement, il jette un coup d'œil vers l'entrée de l'immeuble qui abrite son bureau et voit de nouveau la femme, occupée à soupeser la décision qu'elle va prendre d'un moment à l'autre. Elle ne lui paraît pas encore mûre pour ce qu'il attend, il peut encore l'aborder ou rejoindre la Boqueria et opte pour son loup. Là, devant l'offre des cageots en osier, il restera sans intentions précises : des merveilles de poissons de roche allument en lui la tentation d'un bouillon de poisson qui servira de fond à une préparation de riz un peu liquide, mais goûteuse, ou alors d'une chaudière. Il oppose à son hésitation l'un des préceptes les plus chers à Charo : la première intention est la meilleure. Il choisit donc le loup mais, après avoir payé, il songe qu'une semaine, c'est long, et il achète un kilo de poisson de roche. Loup au fenouil demain, chaudière après-demain et ainsi de suite jusqu'à ce que la mort nous sépare.

La femme s'est laissé surprendre au moment où elle allait traverser en face du cabaret *Panam's* L'homme mince et bronzé l'attrape par le bras.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? Tu cherches quelque chose ?

— Je vais où je veux, non ?

— Ne le prends pas comme ça. Simple curiosité. Ça fait plusieurs jours qu'on te voit traîner par ici. Qu'est-ce que tu cherches ?

La femme se dégage vivement et se met à courir. Elle fonce dans le vestibule, monte les escaliers qui mènent au bureau de Carvalho et frappe au carreau biseauté de la porte.

— On vient. On vient.

Biscuter ouvre.

— Laissez-moi entrer, s'il vous plaît ! Je suis poursuivie.

— Le chef n'est pas là.

— Je vous en supplie, laissez-moi entrer ! Biscuter sort sur le palier et se penche sur la rampe de l'escalier.

— Il n'y a personne. Écoutez, vous ne pouvez pas entrer.

Mais la femme est déjà à l'intérieur du bureau, elle s'est laissée choir

sur la première chaise, haletante, les yeux fermés. On dirait qu'elle tâche d'écouter les battements de son cœur. Elle s'assied et Biscuter fait de même sur une autre chaise. Ils s'étudient du fond de leurs fatigues respectives. Tous deux sont vaincus, elle par une longue poursuite, lui par la pénombre soporifique due à sa politique d'économies destinée à soigner l'avenir de Carvalho. Elle s'endormit la première, évitant de s'effondrer à terre grâce à une tension secrète dans son squelette menacé. Ensuite, Biscuter se mit à piquer du nez, et son cerveau se transforma en pavé malgré les messages d'une conscience lointaine lui enjoignant de rester éveillé. Quand Carvalho entra dans le bureau les mains pleines de poissons, il mit un certain temps avant d'apercevoir les dormeurs distants dans ce bain d'ombre. Il alluma la lumière et ce signal impérieux anima le corps de Biscuter apparemment branché sur le secteur et, plus lentement, celui de la femme qui luttait contre une fatigue accumulée. Carvalho laissa à Biscuter, les yeux exorbités, le temps d'émerger du cirage et s'assit dans un fauteuil après avoir déposé ses achats sur la table.

— Mets ça au frigo, Biscuter.

Il obéit machinalement et pourtant il sait qu'il devrait d'abord s'expliquer. Mais il ignore comment et pourquoi. Carvalho étudie le lent retour de la femme au sujet qui la préoccupe.

— Je n'ai pas le plaisir de vous connaître.

Entre-temps Biscuter a retrouvé son fil d'Ariane et déboule en brillant dans la pièce.

— Chef, je ne voulais pas la laisser entrer, mais elle s'est faufilée.

Carvalho observe la femme qui n'a pas encore retrouvé tous ses esprits.

— Vous êtes tenace. Vous me suivez depuis hier et voilà que vous vous décidez seulement à m'aborder.

— Vous aviez remarqué ?

— Pour la filature, vous êtes nulle.

— Je suis en danger. On veut me tuer.

— Tuer quelqu'un est plus difficile qu'on ne le croit.

— Tout a commencé après le meurtre de Toni et de sa femme.

— Toni ? Vous le connaissiez sous son nom de guerre, à ce que je vois.

— Pour moi, Toni a toujours été Toni. Ça ne m'intéressait pas de savoir ce qu'il était avant notre rencontre.

Elle laisse mûrir sa décision de parler.

— Vous avez mangé ?

— Ça fait des heures que je ne me suis rien mis sous la dent. Des

jours peut-être.

— Biscuter, résous-nous ce problème. Un bol de bouillon bien chaud et une omelette vite fait.

— Aux fines herbes, chef ?

— À n'importe quoi.

— Je n'ai pas faim.

— Je me méfie des gens qui parlent le ventre creux.

Je vous dirai que tout a commencé grâce au père de Toni. J'avais acheté un appartement à la société immobilière où il était entrepreneur et associé, mais quelque chose dans cet appartement ne collait pas vraiment avec mes besoins. Joaquin en personne est venu voir de quoi il s'agissait et il a tout de suite compris ce que je faisais comme métier, moi ainsi que l'amie qui partageait mon appartement. Il a commencé à me baratiner sans arrêt et m'a proposé de pendre la crémaillère. On l'a fait. Ensuite, il est revenu souvent. En dépit de sa grosse carcasse et de ses manières c'était un homme doux. Un jour il m'a dit :

— J'ai un fils, un gamin qui ira loin, mais question femmes je le trouve un peu coincé. Pourquoi ne lui donnes-tu pas un coup de main ? Je me débrouillerai pour que tu le rencontres.

Le garçon n'avait rien de coincé. Il a ri de tout ce que son père avait dit à son sujet.

— Il me traite comme un gosse.

— Dis-lui que tu n'es plus un gosse.

— J'aime mieux que tu le lui dises, toi.

Il était insatiable, éveillé. Je lui ai ouvert la perspective d'une vie nouvelle. Je l'ai présenté à mes amis. Il y a d'autres rencontres que j'ai essayé d'éviter mais impossible. Il apprenait à toute allure et ce monde-là le fascinait. Un monde de joueurs, de gens richissimes un soir et plumés le lendemain. Quand j'ai réalisé, il était trop tard et Toni – il se faisait appeler Toni parce qu'il n'aimait pas son nom – était déjà mêlé à des histoires avec les caïds. Un jour, Archimède a donné une fête dans sa villa de la côte et là, il a présenté Toni comme son plus précieux collaborateur. Pour moi, la coupe débordait et je lui ai fait une scène.

— Est-ce que tu sais dans quoi tu t'es fourré ?

— Ma petite, ne me parle pas comme mon père. Laisse-moi être correct le jour et pute la nuit. Comme ça, j'ai deux vies.

— Ces mecs vont te sucer jusqu'à la moelle et ensuite ils te laisseront crever ou ils te balanceront tranquillement aux flics.

— Je sais prendre soin de moi, ma petite. Cesse de m'emmerder.

Toni a dû en parler à Archimède car depuis ce jour-là ils m'ont prise en grippe et mes ennuis ont commencé. Un soir, ils me sont tombés dessus à deux et ils m'ont flanqué une roustie. J'ai reçu un coup ici au foie et j'ai perdu connaissance. Je me suis réveillée à l'hosto et même maintenant je ne suis pas encore entièrement remise. Je ne voyais déjà plus Toni. J'ai appris son mariage en même temps que sa mort et c'est à partir de ce moment que les menaces ont commencé, par téléphone, par lettre. Un jour, son père est venu me voir, il m'a dit qu'il y avait quelque chose de bizarre dans la mort de son fils. Pour moi, c'était la preuve qu'il ne savait rien de sa double vie. C'est lui qui m'a dit qu'il croyait que sa femme avait fait appel à un détective privé. Je l'ai suivi, parce que j'avais peur qu'on fasse une enquête, qu'on déballe tout le linge sale et que les types d'Archimède croient que c'était moi qui n'avais pas tenu ma langue. En suivant le vieux, je suis arrivée à vous. Ici même, en bas, ils m'ont encore agressée.

Téléphone. Carvalho décroche à contrecœur. Il sourit tout en répondant par monosyllabes. Il raccroche.

— C'était les flics. Ils veulent me parler. À propos, c'est bizarre que la police ait toléré que Toni soit apprenti gangster le soir et le jour fondé de pouvoir dans une agence bancaire.

— Toni leur rendait certains services.

— Il était indic ?

— Toni dirigeait une petite bande de gros bras qu'il avait organisée à partir d'un club de karaté. C'était un grand amateur de karaté, et son père l'ignorait. C'est peut-être pour ça qu'il aimait le karaté.

— Cette bande de gros bras, qu'est-ce qu'elle a à voir avec la police ?

— Grâce à cette bande, il récoltait des informations sur certaines activités de groupes d'extrême droite...

— Et Toni les refilait aux flics. Sacré Toni. Un crime sans mobile apparent se transforme en crime qui a pu être commis par une bonne poignée de contribuables. Depuis le respectable Archimède jusqu'au dernier de ces gros bras extrémistes.

— Ils vont me faire porter le chapeau ! Ils vont dire que c'est moi qui ai soulevé toute l'affaire ! Ils me tueront !

Elle s'était levée, hystérique, frappant la poitrine de Carvalho. Sous la gifle du détective, sa tête pivota et, dans le même mouvement, elle se laissa tomber sur la chaise.

— Maintenant, on va s'occuper de vous.

Le commissaire Contreras adressa à Carvalho son regard habituel. Regard qui voulait dire : Encore vous ? Pourquoi vous mêlez-vous de cette histoire ? Vous savez que je peux tout vous mettre sur le dos ? Il se passa une main sur le visage et sembla oublier la présence de Carvalho, assis nonchalamment sur une chaise devant son bureau. Enfin, après avoir rechargé les batteries de sa patience, Contreras dit :

— Voyons, voyons. Je ne pense pas que vous soyez quelqu'un de particulièrement bouché, et pourtant vous semblez mettre un certain temps à comprendre qu'il y a des affaires qui ne regardent que la police, la po-li-ce, et que le fait que vous vous en mêliez ne vous met pas seulement en danger mais en situation de délit. La police dispose de formidables outils d'enquête, de milliers de fonctionnaires, d'ordinateurs, de réseaux internationaux, et vous, à côté de tout ça, vous faites figure de raccommodeur de godasses. Pourquoi ne vous mêlez-vous pas de vos affaires ?

— Vous voulez dire pourquoi je ne reste pas un simple fouille-merde ?

— Ne me prêtez pas des mots que je n'ai pas dits. Bon, d'accord. Cartes sur table. L'affaire Tauste est résolue. On a arrêté le meurtrier.

— Je vous félicite.

— Laissez vos félicitations au vestiaire et rentrez vous reposer chez vous.

— Vous pouvez me dire qui est l'assassin ou devrai-je l'apprendre demain par les journaux ?

— Ce qu'on soupçonnait, mais en plus proche de la victime. Un ancien ami à lui, un maniaque qui s'occupe, à ce qu'il prétend, de sociologie sexuelle. Il vivait dans une communauté de la Floresta, il avait eu des hauts et des bas avec la victime à cause de relations, enfin... Le maniaque va retourner en prison. En fait, il y a déjà fait plusieurs séjours. Il y a des preuves qu'il a suivi les jeunes mariés le jour où ils sont partis au Monastère de Pierre.

— Quelles preuves ?

— Il s'est arrêté dans un bar sur la route pour prendre une consommation et le serveur l'avait même trouvé très nerveux.

— Il a avoué ?

— Presque.

— Ça veut dire quoi, presque ?

— Pour le moment, il nie avoir tué, mais il dit que ce n'est pas l'envie qui lui manquait.

— Sans vouloir abuser de votre amabilité, monsieur Contreras, puis-je me permettre encore une question ?

— Allez-y, si c'est la dernière avant longtemps.

— Est-ce que Joaquin Tauste était indicateur chez vous ? Est-ce que le nom d'un certain Toni, qui fréquentait Archimède et Montalbetti, vous dit quelque chose ?

Le commissaire prit l'air du joueur de poker.

— Vous me semblez plutôt mal informé.

— Je peux m'en aller ?

Le commissaire ouvrit les bras, offrant à Car-valho toutes les portes de la préfecture de police. Le détective avait déjà un pied de l'autre côté du seuil quand la voix de Contreras retentit.

— Ne fourrez pas votre nez dans cette affaire. Il arrive qu'on cherche un merlan et qu'on se retrouve au milieu d'un banc de requins.

Reconnaissable à sa panse débordant d'un fauteuil en osier martyrisé, Archimède buvait un vermouth rouge à la terrasse d'un café de l'ancienne place Calvo Sotelo, aujourd'hui Francesc Macià. Il boutonnait ses paupières et sommeillait, mais les ouvrait de temps en temps pour mater les femmes qui empruntaient le passage libre entre les tables de la terrasse et les façades.

— Archimède ? Monsieur Archimède ?

Les yeux de l'homme s'entrouvrirent en deux fentes qui virent un Carvalho légèrement souriant, presque aimable. À une table voisine, il y a du mouvement. Deux types se sont levés et s'approchent de la table d'Archimède. La grosse patte d'Archimède les retient d'intervenir. Sa gorge émet une voix aphone à force d'avoir rampé dans ses tuyauteries avant d'atteindre la sortie.

— Je vous écoute, jeune homme.

— Je m'appelle Carvalho, je suis détective privé et j'aimerais échanger quelques mots avec vous.

— Echanger quelques mots ? Tenez : je vous échange détective contre privé. Ha ha ha !

Le rire fit trembler toute la géographie du corps d'Archimède.

— Je suis un adepte des échanges verbaux. Asseyez-vous, Carvalho. C'est un honneur pour moi que de recevoir un grand professionnel.

— Vous me connaissez ?

— Votre renommée a sauté les frontières des bas quartiers pour arriver jusqu'à cette autre Barcelone, celle de l'argent et de la lumière. En quoi puis-je vous aider, mon cher ?

— Nous nous intéressons tous les deux à ce qui est arrivé exactement à votre collaborateur Joaquin Tauste, mieux connu sous le nom de Toni.

— Trou de mémoire. Je ne sais rien de cette histoire. Vous êtes sûr que ce Tauste... – il se remit à rire – travaillait avec moi ? J'ai tellement de collaborateurs !

— Vu la double vie qu'il menait, son assassinat ressemble trait pour trait à un règlement de comptes.

— Vous commencez à m'intéresser. Mais ce genre de règlement de comptes vise celui qui va servir d'exemple à un secteur bien déterminé. Vous comprenez ? En revanche, ce Tauste, d'après ce que j'ai lu dans la presse et pour autant qu'il ait vraiment mené une double vie, a été assassiné avec sa jeune épouse. Quelle valeur d'exemple a un pareil meurtre ? À qui peut-il servir de leçon ?

— Donc, ce n'est pas vous ?

Le rire congestionna tout ce qu'on pouvait voir de peau dans la mise soignée d'Archimède.

— Votre impertinence va trop loin. Pourquoi n'allez-vous pas voir le commissaire Contreras ? C'est lui qui mène l'enquête et il a parfaitement compris que ni moi ni personne de mon entourage n'a tué ce garçon. Nous nous sommes suffisamment expliqués, Contreras et moi, je n'ai pas à faire rapport à un inconnu.

— Il y a un instant vous me disiez que j'étais très connu.

Les yeux du crapaud géant se sont refermés. Sa bouche aussi. Mais elle s'ouvre au moment où Carvalho commence à se lever.

— Vous avez une compagne en situation irrégulière.

— Le mot irrégulier est tellement flou.

— Je veux dire qu'elle exerce la prostitution en toute indépendance, c'est cela qui est irrégulier.

Archimède a rouvert ses yeux et son sourire.

— J'ai capté l'avertissement.

Archimède hausse les épaules.

— Je ne suis pas de ceux qui croient nécessaire de tout contrôler à cent pour cent. Mais sachez que je suis un homme prudent, reconnaissant pour la prudence d'autrui, et implacable vis-à-vis de toute imprudence.

De toute leur conversation, Carvalho retient la menace contre Charo. C'est son point faible et ce ne serait pas la première fois que Charo subirait les conséquences d'une enquête. Il s'engouffre dans la cabine la plus proche pour lui donner une première consigne. Qu'elle ne sorte pas, n'ouvre la porte à personne avant son arrivée. À la porte de la

cabine l'attend un homme brun et musclé, mais qui a l'indolence d'un joueur italien de billard de fantaisie.

— Carvalho ?

— Ça dépend.

— Je m'appelle Montalbetti. C'est monsieur Archimède qui m'envoie.

Carvalho regarde autour de lui. Il est entouré par un cercle informe de cinq malabars déguisés en gangsters postmodernes, chapeaux Indiana Jones et costards Adolfo Dominguez.

— Ceux-là aussi sont de la fête ?

— Ils pourraient. Monsieur Archimède me met à votre disposition pour vous donner tous les renseignements que vous voudrez sur Toni.

Carvalho les soupçonne de l'occuper pendant que d'autres vont trouver Charo. Il écarte Montalbetti du coude.

— Je suis pressé. J'ai rendez-vous chez le dentiste.

— C'est une mauvaise excuse, une excuse dangereuse. Disons qu'aujourd'hui, vous n'avez pas besoin d'aller chez le dentiste.

— Et ta sœur, grande gueule ?

Les revers du veston de Montalbetti suivent la consigne générale de sa garde-robe : beau lin froissé avec élégance. Mais ses compagnons d'expédition ne sont pas d'accord avec l'agressivité de Carvalho et resserrent le cercle.

— Ce n'est pas l'endroit pour te donner la fessée que tu mérites, mais nous nous reverrons, Carvalho. Fous ton nez entre les cuisses de ta putain et pas dans les affaires d'Archimède, sinon vous passerez un sale quart d'heure.

Carvalho lâche le veston qui retrouve lentement son tombant d'origine et plonge dans le premier taxi qui s'arrête. Il abandonne sa voiture à son refuge de parking et, pendant le trajet qui le conduit chez Charo, élabore des plans compliqués pour la récupérer, comme pour s'inventer une préoccupation superflue et grotesque. Charo a la tête pleine de bigoudis et répond par deux « voilà ! » à l'impatience de la sonnette. La porte s'ouvre sur Carvalho. Sans un mot, il entre dans l'appartement et lui fait signe de fermer la porte.

— Fais tes valises et disparais pendant une semaine.

— Non mais ! Qu'est-ce que tu t'imagines ? On se voit tous les trente-six du mois et tu m'annonces ça comme ça.

— Charo, n'en fais pas un plat. On ne peut pas agir autrement. Je patauge dans une sale histoire qui pourrait t'éclabousser. Le boss de la prostitution organisée est dans la danse et a mentionné ton nom devant moi, l'air de rien, mais il m'a rappelé que tu travaillais à ton

compte.

— En d'autres mots, c'est moi qui écope pour les magouilles de monsieur, qui se souvient de moi quand ça lui prend.

— Garde tes discours pour plus tard. Maintenant va-t'en. Tout de suite.

— Regarde dans quelle tenue je suis.

Elle montre ses bigoudis.

— Ramasse ce qu'il te faut dans un sac à main. Puis sans te presser, tu sors, tu prends un taxi. Tu descends où bon te semble. Tu en prends un deuxième et tu vas au théâtre grec de Montjuïc. Biscuter t'attendra devant l'entrée avec ma voiture et il t'emmènera dans un établissement thermal de Caldes de Montbui.

— Un établissement thermal, moi ? En quel honneur ?

— Ton foie. Tu te plains toujours du foie.

— Mais tu... tu es fou...

Carvalho l'embrasse sur les lèvres en passant, gagne la porte et ajoute :

— Biscuter t'attend dans une heure.

Charo se retrouve bouche bée, regarde autour d'elle pour s'assurer qu'elle est bien dans la réalité, puis, l'indignation montant, lance son poigne contre la porte que Carvalho a laissée ouverte. Elle réfléchit, court vers la porte et la ferme. En plus, elle met tous les verrous de sécurité.

Biscuter a pris les devants pour les situations graves, surtout une crise économique et des poursuites policières contre son patron. Mais jamais il ne lui était venu à l'idée qu'il pourrait être délogé de son lit de camp par une femme harcelée de peurs obscures. Mais elle est bien là, Nanny qui récupère de ses veilles, et Biscuter a mal aux os d'avoir passé toute la nuit avec seulement une vieille couverture de coton pour l'isoler du plancher.

— Toi, tu montes à Vallvidrera pour dormir.

— Et qui va garder la fille, chef ? Mon devoir est d'affronter le danger dans les heures difficiles.

— Alors fais ton devoir.

Il récupère son squelette maltraité afin de préparer une tentative de petit déjeuner, aussitôt frustrée par l'irruption de Carvalho dans le bureau, qui réveille Nanny, lui permet un rapide détour par les toilettes avant de l'emmener sans faire cas des arguments diététiques

de Biscuter.

— On ne peut pas commencer la journée l'estomac vide.

— C'est une manière comme une autre de la commencer.

Carvalho promène Nanny à travers ce qu'il y a de plus central et de plus populeux dans Barcelone, lui permet un petit déjeuné dans un bar traditionnel où se retrouvent tous les fonctionnaires de la mairie et de la Généralité, avec la tranquillité d'un hôte montrant sa ville à une étrangère fraîche arrivée.

— Qu'est-ce qui vous rend si nerveuse ?

Nanny hausse les épaules mais n'arrête pas de devisager les gens qui les entourent dans le bar.

— Je trouve que c'est une mauvaise idée, cette exhibition. On a fait tout Barcelone. Je suis peut-être folle mais j'ai peur. Je me sens suivie.

— C'est possible. Quoi qu'il en soit, je me suis permis d'ourdir un plan qui pourrait donner des résultats. Nous louons deux appartements voisins.

Je les ai déjà repérés. Tant que dure l'enquête, vous occupez celui du bas et moi celui du haut. Comme ça, vous vous sentirez en sécurité.

— Pourquoi faites-vous tout ça pour moi ?

— Je le fais pour moi. J'ai déjà assez de problèmes, je ne vais pas m'occuper des vôtres en plus. Disons qu'ainsi vous êtes sous mon contrôle et vous aurez la paix.

Ils marchent dans la rue. Carvalho la prend par le bras et elle le scrute d'un air interrogateur, puis reprend ses coups d'œil à droite, à gauche, derrière, devant.

— Ils risquent de nous voir.

— N'ayez pas peur. Dans une heure vous serez la femme invisible.

— Vous ne savez pas ce que je donnerais pour être la femme invisible.

— Pour le moment, plus on vous voit plus vous êtes en sécurité.

— J'ai entendu ça dans beaucoup de films, vous aussi je suppose : j'en sais trop.

— Ça me dit quelque chose, en effet.

Il oriente la femme à travers les rues du cinquième district qui partent vers les horizons des boulevards, jetant des regards en arrière comme le Petit Poucet jetait des miettes de pain pour baliser le chemin du retour. Il s'arrête devant une maison neuve qui contraste dans l'horizon fin de siècle des bâtiments érigés au bord de l'Ensanche(9), nouvelle muraille petite-bourgeoise enfermant la ville qui s'était crue libérée de ses murailles historiques.

— C'est ici.

Curiosité et méfiance dans les pas de la femme, les jambes légèrement écartées, et une certaine résignation au moment d'entrer dans l'ascenseur et dans un processus échappant à son contrôle. Par moments, elle regarde Carvalho comme pour recevoir de lui la sécurité qui lui manque.

— J'ai comme l'impression que vous me faites tomber dans un piège.

— Certains paient pour mes services. Vous, vous bénéficiez de ma protection à l'œil.

À mesure que les yeux de la femme s'emparent du petit appartement, elle semble se faire à la situation nouvelle et manifeste même de la joie lorsqu'elle découvre la propreté de la salle de bains ou la promesse d'un sommeil plus réparateur que celui de la nuit précédente, devant un grand lit à deux places dans une pièce orientée vers la perspective des boulevards.

— Dormir, dormir, dormir. Quand j'aurai dormi des heures entières, je verrai tout différemment.

— Alors, l'appartement ?

Carvalho invite Nanny au commentaire. Un petit meublé qu'elle examine maintenant satisfaite et détendue.

— Le mien est à l'étage, juste au-dessus du vôtre. Regardez ce que j'ai acheté.

Il lui tend une tige métallique terminée en crochet.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est tout ce que j'ai trouvé qui pouvait faire l'affaire. C'est une gaffe de marin, mais on ne part pas en mer. Vous pouvez l'utiliser comme ceci.

Carvalho prend la gaffe par un bout et la lève.

Avec l'autre extrémité, il frappe trois coups contre le plafond.

— À la moindre alerte, à la moindre inquiétude de votre part, boum, boum, boum, et dans la seconde qui suit, Pepe Carvalho sera ici. Ce n'est pas lourd. C'est en aluminium.

Il la lui lance et elle l'attrape au vol.

— Tout est clair ?

— Parfaitement clair.

Carvalho fait demi-tour pour s'en aller.

— Attendez.

Elle lui a pris les mains. Il y a de la reconnaissance dans son attitude. Des larmes dans ses yeux.

— Merci infiniment.

Elle tend les lèvres et les pose doucement sur celles de Carvalho. Ils se regardent. Elle répète le baiser, qui prend son temps. Le troisième est un baiser long et profond. En toute logique, Carvalho déboutonne son chemisier, l'enlève, deux seins vétérans mais parfaits bondissent à l'air libre. Elle demande une trêve pour baisser les volets, faire le noir dans la pièce et retrouver parmi les ombres l'assurance que lui donne la splendeur ambiguë de sa nudité mûrie. Les jeux sexuels se transforment fugacement en jeux amoureux et une douceur émane de la voix de la femme qui lui demande protection, et des gestes de Carvalho qui la caresse comme une patrie. Enfin, tournés vers le plafond impersonnel d'une chambre transitoire, ils restent sans rien dire, sachant combien il est facile de dire des bêtises dans les situations transitoires. Elle s'endort et Carvalho la regarde, avec le respect et la pudeur que prennent les ombres pour maquiller la macération du corps nu de la femme. Et quand Nanny dort de toute l'accumulation d'un sommeil profond, Carvalho quitte discrètement le lit, se rhabille précautionneusement pour ne pas la réveiller et lui laisse un mot : « Comme tu dors, je t'enferme de l'extérieur. Je te laisse un jeu de clés. À ton réveil, ferme de l'intérieur. Je n'en ai pas pour longtemps. »

Pressé de faire une visite d'inspection dans l'appartement de Charo, il retransverse la géographie du cinquième district et arrive devant l'immeuble, bâti sur l'espace vide que la pioche du triomphalisme spéculateur avait commencé à creuser dans la chair ancienne de la partie la plus humiliée et bafouée de la ville. Charo a écouté son conseil. « Je pars pour ne pas faire d'histoires. Mais que ce soit la dernière fois que tu me compliques la vie. Je t'enverrai la facture pour tous les clients perdus. » Il fut mortifié ou inquiet de voir Charo lui rappeler son manque à gagner dû à l'exercice impossible de la prostitution avec ses clients téléphoniques. Il mettra ça sur la facture des Tauste. Il avait deux femmes en suspens : l'une servant d'appât par sa volonté et l'autre à l'abri d'un péril qu'il avait lui-même occasionné. Si Charo le préoccupait, Nanny lui donnait un vague remords qu'il tâcha d'anéantir par un repas copieux au *Pa i Trago*, s'étant souvenu que c'était le jour où le menu affichait l'*escudella i cam d'olla*. Il médita devant son plat divisé en deux compartiments, résultat formel de l'adaptation de la terre cuite à la métaphysique d'un plat double : le bouillon aux petites pâtes et le pot-au-feu composé de viandes diverses, de pommes de terre, de chou et de pois chiches. Tout pot-au-feu constitue le spectacle de l'abondance et ressortit à la mémoire la plus téméraire de la faim et de la satiété. Pour cette raison Carvalho retrouva la rue dans un état de bonheur primitif, le cerveau dégagé et le pas assuré. Il se promena dans la ville. Ses trajets habituels. Les Ramblas. La Boqueria. Le bureau. Le journal. Au café, il fait la

causette avec Bromure, qui administre à ses souliers un lustrage exagéré. Il a le pressentiment d'être suivi et effectivement une main au bout d'un bras qui dépasse de la vitre baissée d'une voiture supporte, cigarette après cigarette, les allées et venues du détective. Carvalho s'allonge, les yeux vers le plafond, dans son nouvel appartement. On sonne à la porte. Il regarde par le judas, tenant d'une main son pistolet à hauteur du cœur. C'est Nanny. Il ouvre, elle est pieds nus, dans un large pyjama qui augmente l'attrait de ce qu'il cache.

— On n'a pas convenu d'un signal pour faire l'amour.

Dit-elle. Elle sourit et s'infiltré entre les bras de Carvalho.

Il fait nuit. Carvalho s'assoupit, la lampe allumée. Quelqu'un a ouvert à l'aide d'une petite clé la porte de la cage d'escalier et monte avec précaution, négligeant volontairement l'ascenseur qui reste à l'arrêt, toutes lumières offertes. Les pas de l'individu s'approchent de la porte de Nanny. Carvalho dort à poings fermés dans son appartement. La main de l'intrus a sorti une autre clé et l'introduit dans la serrure.

Il ouvre. La porte ne grince pas en tournant sur ses gonds. L'homme pénètre dans le salon. Tout au fond on perçoit une faible lumière et, au fur et à mesure qu'il s'approche, grandit Nanny en pyjama, couchée dans son lit, plongée dans la lecture d'un magazine à la lumière d'une lampe de chevet. Carvalho dort toujours. Nanny a remarqué quelque chose, elle lève les yeux et la terreur envahit son visage.

— Toi ?

Les yeux de la femme cherchent la gaffe. Elle est là, contre l'appui, elle s'élance pour l'attraper, mais la main de l'homme brandit un pistolet.

— Du calme.

Nanny poursuit sur sa lancée, fait tomber la lampe de chevet qui se brise, l'obscurité s'installe, elle a saisi la gaffe mais déjà le corps de l'envahisseur se jette sur elle, un corps puissant qui entame un combat inégal, l'homme haletant gifle Nanny, elle arrive à sauter hors du lit la gaffe à la main et donne trois coups sur le plafond, l'autre fond sur elle et Nanny le frappe avec la barre d'aluminium. L'homme l'attrape par la taille et elle a tout juste le temps de frapper encore une fois le plafond. Carvalho dort. Nanny est tombée par terre à la renverse. Dans une semi-obscurité, son visage passe de la terreur à la volonté de survivre, de lutter. Carvalho s'est réveillé en sursaut. Quelque chose est arrivé mais il ne sait pas très bien quoi. Il se couche à terre et colle l'oreille contre le parquet. Il se lève d'un bond, attrape le pistolet sous

l'oreiller et file vers l'appartement du bas. La porte est ouverte. Il court vers le bruit de lutte qu'il entend. Deux corps se débattent et résistent, le souffle de Nanny indique qu'on est en train de l'étrangler. Carvalho allume le plafonnier et crie :

— Arrêtez ou je tire !

Le combat cesse. Le colosse se relève et lentement se retourne. Don Joaquin se retrouve face au pistolet de Carvalho.

— On reste en famille. Voilà une intéressante conversation qui s'annonce.

— Personne ne vous a sonné. C'est un appartement privé, ici. Il y a un bout de temps que je voulais régler son compte à cette garce.

Nanny a pu se relever, les mains sur le cou, elle respire difficilement, va au lavabo.

— Déballez votre sac ou j'appelle la police. Pour l'instant, vous avez encore le bénéfice d'être mon client.

Abattu par son propre poids et par une douleur obscure, l'homme s'est assis sur le lit défait.

— Si vous saviez. Si vous saviez...

Nanny est réapparue dans l'embrasure de la porte. Sa peur s'est évaporée comme une gueule de bois trop longtemps endurée et sa voix maintenant affirmée s'est faite hargneuse et crue.

— Tirez-lui une balle entre les deux yeux. Ce ne sera pas une grande perte. Il voulait me tuer.

— J'étais aveuglé. Un accès de fureur.

— Un accès de fureur mûri heure après heure, pendant que vous me suiviez. Ce n'est pas l'intuition féminine qui vous a conduit jusqu'ici, que je sache. Et maintenant racontez à votre détective privé ce qui s'est passé ce jour-là, le plus beau jour de votre vie !

— C'était le plus beau jour de ma vie. Mais elle a tout fichu par terre. Ça a commencé après le départ des petits en voyage de noces. C'était le moment le plus heureux de ma vie et tout à coup cette traînée s'est amenée, hystérique, prête à faire un esclandre. Les invités qui restaient étaient éberlués, imaginez la tête de ma femme. J'ai emmené cette fille à l'écart et elle m'a raconté une histoire invraisemblable, par dépit de voir mon fils se marier, je suppose. Elle m'a dit que le petit était un gangster mêlé à des tas de sales affaires, et tout ça parce que mon fils l'avait plaquée.

— C'est toi. Toi qui l'as obligé à me lâcher pour épouser son lis immaculé.

— Tais-toi, laisse don Joaquin finir son histoire. Ce n'est que le début, pas vrai ? Pourquoi avez-vous tué votre fils et votre bru ?

L'homme vient d'encaisser un coup de poing à un carrefour de son corps et de son âme. Il cligne des yeux en silence pour gagner du temps et tisser des pensées et des mots. Il balbutie un semblant d'expression de surprise, mais l'attitude de Car-valho continue d'attendre une confession irréversible.

— C'est très dur ce que vous venez de me dire, monsieur Carvalho. Je ne vous paie pas pour m'accuser. Je ne me suis pas adressé à vous pour qu'à la fin moi-même... Comprenez. Ça ne tient pas debout.

— C'est votre femme qui est venue me voir. Pas vous.

— Sans ma permission, ma femme n'aurait jamais osé.

— Cette fois, elle a osé. Reprenons par le début. Nanny se présente au mariage. Elle fait un scandale. Elle vous ouvre les yeux sur la conduite de votre fils.

— Elle ne m'a pas convaincu. C'étaient des mensonges dégoûtants.

— Non, ce n'étaient pas des mensonges dégoûtants.

Douce et tranquille, la voix de Carvalho. Du fond de son désarroi, Joaquin Tauste cherche un appui en lui-même, réduit aux abois par l'implacable assurance de Carvalho et la malice blessée de la femme.

— Cette salope est arrivée ivre. Elle m'a monté la tête. Elle m'a cité des noms, donné des faits. C'était incroyable. Mon petit. Mon Joaquin. Pourquoi ? Pourquoi avait-il besoin de toute cette saleté ? Je lui ai dit qu'elle mentait et elle m'a demandé pourquoi je n'allais pas le lui demander à lui. Alors j'ai bu. J'ai ramené ma femme à la maison et ma première idée a été de lui téléphoner, mais j'ai trouvé que c'était ridicule. Vous imaginez le dialogue entre le fils et son père au téléphone ? Dis fiston, c'est vrai que tu es un salaud ? Je ne pouvais pas dormir. J'ai pris la voiture et j'ai foncé. Il y a au moins quatre ou cinq heures de route, et quand je suis arrivé, il faisait déjà jour. J'ai appelé l'hôtel d'une cabine, j'ai dit à Joaquin que j'arrivais, qu'il m'attende dehors, que nous devons parler. Quand je suis arrivé, sa femme était à côté de lui.

— Va-t'en. Cette affaire ne regarde que Joaquin et moi. Je t'ai dit de t'en aller.

— Et moi je te dis de rester.

— Tu l'auras voulu, et toi tu vas apprendre qui est l'homme que tu as épousé.

Je lui ai dit tout ce que cette salope m'avait raconté et lui, il prenait tout ça comme des compliments.

— Dis-moi que ce n'est pas vrai, Joaquin.

— En gros, si.

— Mais pourquoi ? Pourquoi as-tu besoin de tout ça ?

— J'ai le droit de vivre ma vie. J'en avais assez que tu m'asphyxies à force de me protéger. Tu m'as trouvé mon boulot, mes maîtresses, même ma fiancée.

La pauvre, elle nous écoutait parler et ne comprenait rien ou comprenait trop bien. Là, tout s'est brouillé. Je croyais parler à mon Joaquin de toujours et je lui ai donné une gifle. Ça ne m'était jamais arrivé. Il s'est tourné vers moi et m'a frappé rageusement, cruellement... Il m'a envoyé à terre comme une loque. La rage et le dépit, l'amertume, je ne sais pas. Je me suis jeté sur lui et alors a commencé une lutte bestiale dont j'avais toutes les chances de sortir perdant. Finalement, j'ai sorti mon revolver et j'ai tiré un coup, un seul. Mon Joaquin s'est écroulé, les mains serrées sur ce qu'il lui restait de vie, le pauvre petit.

L'homme pleure et renifle, tâchant de voir, au-delà de ses sanglots, la naissance d'une certaine compassion sur le visage de Carvalho.

— Et la fille ?

— J'essayais de lui faire comprendre ce qui s'était passé. Tu as vu ce qu'il faisait à son père ? Tu as vu comme il a levé la main sur moi ? Mais elle ne m'écoutait pas. Elle serrait le cadavre contre elle, elle pleurait, l'appelait.

Il tend les mains, implorant une compréhension que Carvalho lui refuse. Nanny lui crache à la figure.

— Ne l'écoute pas. Il l'a tuée parce qu'il voulait la sauter et qu'elle le repoussait !

— Toi, la ferme ! Tu m'as déjà fait assez de mal comme ça. À nous tous.

— Il a harcelé la fille comme un satyre. Vieux dégueulasse.

— La balle est partie presque sans que je le veuille. C'est peut-être facile à dire, mais je jure que c'est vrai. J'ai appuyé sur la détente sans le vouloir, je ne sais pas, le coup est parti et la petite est tombée sur le corps de mon fils. Mais le pire allait venir...

Maintenant, il les observe, mendiant un minimum de patience avant une révélation fondamentale.

— Le pire, ç'a été de porter mon fils jusqu'à l'eau. Pire que le tuer. Traîner ce corps que j'avais porté dans mes bras... quand il était petit... et le jeter dans l'eau. Elle était si froide. Si froide. Mon pauvre fils. Comme tu as dû avoir froid.

Nanny a retrouvé sa confiance en elle. Elle s'habille, tournant le dos aux deux hommes. Elle ramasse ses affaires et s'en va avec, pour tout au revoir, un regard échangé avec Carvalho. Le sien ironique, celui de la femme adieu définitif.

— Vous la laissez partir ?

— Elle est majeure.

— C'est elle, la coupable. C'est elle qui a mis Joaquin sur le mauvais chemin. C'est elle qui m'a mis un revolver dans les mains.

— Nanny vous dénoncera. De cette manière, elle se débarrassera des voyous qui la poursuivent et de la menace que vous représentez pour elle.

— Et vous ? Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Votre femme est ma cliente. Je lui remettrai mon rapport et ma facture.

— Mais qu'est-ce que vous pensez de ce qui s'est passé ? Vous croyez que je suis coupable ?

— Oui. Mais votre culpabilité remonte loin. Je suis presque tenté d'en conclure que les meurtres sont la conséquence d'une culpabilité ancienne.

— Tout ce que j'ai fait, c'est à cause de lui.

— Tout. Absolument tout.

1 Antonio Machin : célèbre chanteur d'origine cubaine d'avant-guerre. (N.d.T.)

2 Terme catalan désignant une boutique où l'on vend du poisson séché, principalement de la morue. (N.d.T.)

3 Familièrement, Francisco, prénom du général Franco. (N.d.T.)

5 Eau-de-vie d'anis extrêmement forte, normalement interdite. (N.d.T.)

6 Mot catalan. Vulgairement, sexe masculin. (N.d.T.)

7 En Andalousie, on dit, en parlant du flamenco ou de la corrida, qu'un ou une artiste, ou un torero, a du *duende* lorsque, dépassant la simple technique de son art, il permet, grâce à un souffle intime et ineffable, de « toucher du doigt la vérité artistique ». « Les grands artistes du sud de l'Espagne, gitans ou flamencos, savent que lorsqu'ils chantent, dansent ou jouent de la guitare, nulle émotion n'est possible sans la venue du duende » (citations de Garcia Lorca, *Théorie et jeu du duende*, traduction de Gérard de Cortanze). (N.d.T.)

8 Expression catalane signifiant « gringalet ». (N.d.T.)

9 Ensanche : première extension de Barcelone hors de ses anciennes murailles, dont le plan carré est célèbre. (N.d.T.)